

é-QUIEM POUR UNE FOLIE COLLECTIVE
(Anthologie poétique)



à mon père,

Les Morts Pays

-Ça! Ulysse?

Mais aussitôt, passait dans l'air tremblant la forme aérienne de cette astucieuse Pallas dont on ne sait jamais si les ruses sont ruses, tant elle a de malice à souffler le mensonge dans la peau vide des réalités.

Jean Giono, Naissance de l'Odyssée

Nous devons nous élever au-dessus de notre propre amour et pouvoir anéantir en pensée ce que nous adorons, sinon nous fait défaut... le sens de l'infini.

Friedrich Schlegel, Jugendschriften

Tu ne souriais pas

Ange tu m'as suivi
et personne n'a dit ton nom
vois comme ils sont morts et parmi ceux qui sont morts encore vivants ceux-là
qui veulent et tentent de tout leurs squelettes de se hisser à la hauteur d'un
enfant, vois, les derniers poètes de l'Attente et si tu vas là-bas au creux de la
désolation alors tu contempleras et leurs mains tendues posées-là en guise de
présentation et ce rien qu'elles détiennent te saisir pour qu'en toi puisse germer
- irréalisable comme une idée - l'image d'un sourire

Ange tu m'as suivi
et personne n'a dit ton nom
entre tes mains tu tiens toujours ce rien ou la révélation déjà malade déjà
mourante car tu savais ton esprit un oeil de fourmi brillant sur une feuille
emportée par le vent qui toujours s'en va te cueillir mais tu savais soumise en
principe à toi, la représentation, être chose aussi fébrile qu'oiseau tombé du nid
et ton message déjà plus léger que plume auparavant envolée très loin de la pitié
tu savais tout cela

Ange tu m'as suivi
et personne n'a dit ton nom
Ces mains - elles ont perdu leur chemin vers le Père - tu les trouveras ainsi
dorénavant seules c'est à peine si elles ont pâli et elles voudraient trembler et ne
peuvent ni trembler ni vouloir et ton regard se fane à mes côtés murmure un
appel comme - l'esquisse inespérée quoiqu'invisible ou l'ébauche
imperceptiblement ratée sur ta joue plutôt que rien - une impossible consolation
puisque, puisque tu as déposé ton épieu puisque sur mes habits le sang de ton
ennemi n'a pas attiré ton attention puisque déjà un piège très doucement a été
refermé

Ange tu m'as suivi
et personne n'a dit ton nom
des chiens aux portes de l'autre monde ont mordu tes chairs heureux laissé ton
corps un amas de lambeaux à peine présentable pourtant - n'est-ce pas ceci le
pieux ensauvagement des hommes et des bêtes? - ce visage ensanglanté
miséricorde c'est encore le tien qui arbore indésirable inattendu enfin le sourire
impossible, Ange, ton sourire conquis sur ta création je veux dire sur ta
destruction, Ange, un sourire dément un sourire tel qu'aucun marbre - rebelle ou
non importe peu ici - n'en accueillera jamais dans son église

Ange tu m'as suivi
et personne n'a dit ton nom
demain je porterai ton cadavre offert jusqu'en bordure de la ville et le jetterai
comme ça sans crainte que des corbeaux n'abîment ta conquête les hommes qui
passeront tout près ne remarqueront d'abord assurément qu'une forme blanche
puis on approchera un peu pour la comprendre l'inimaginable qu'est ta
charogne de joie et de douleur incarnées mais les anges ne sourient pas ainsi
comme des bêtes diront les curieux avec raison, nous, nous ne pouvions
autrefois vouloir imaginer cela ainsi et voilà que nous, les hommes, désormais
imagineront - peut-être grâce à toi - le Vouloir.

Courte légende ou Tu ne souriais pas II

Pour Valérie

Ange né de la mort disant la terre à sa dernière ère du fer et des facilités technologiques te donnant tout et même ce rien d'une réputation un peu froide un peu fragile tu naquis près d'anciennes portes de France et l'ange de la mort vint te quérir pour t'apporter une mission que tu refusas - dire la fin de la rébellion - et tu partis voyageant de lieu en lieu et d'hôtel en d'hôtel taisant des noms pour les fous les sorciers les ivrognes les parias et les grandes inspirations qui font les phrases rebelles et les aveux plus libres que les oiseaux peints à l'encre de sang des Barcelone de juillet des Paris de mars et des planètes non-alignées et du fracas des sourires ainsi pareils aux lettres manipulatrices de Franz et les ombres de Dieu dans les maux d'Alejandra - dire la fin de la rébellion - et les cartes psychanalytiques et postales en lisière aimable des chiens joueurs et mal éduqués comme toi mon ange aux ailes arrachées de postes de télévision ou d'avant-gardes et des ailes si laides qu'on les compara à celles des grillons quand on te refusa de libérer la bête qui s'en alla vivre ailleurs et toi et ton destin - dire la fin de la rébellion - s'est accompli et tant pis si le miroir s'est brisé du son des litanies car tu savais ton étoile éteinte et tes yeux trop sombres pour dire ce que l'on voulut que tu dises et tu ne souriais pas ou si peu toi qui rêvais de collier de coquelicots et d'étranges salamandres t'incitant à te taire toi le condamné voyant le train passant sans pouvoir l'arrêter - dire la fin de la rébellion - et l'encre de tes regards mentait pour dire une simple vérité la liberté humble d'en bas où la bête qu'on ne libéra pas puisque tout parle pour eux et que ta fausse fleur ne peut rien aux champs qui brûlent et du pain dont on oublia de dire le partage quand je ne peux dormir toi ou moi se confondant en ce temple qui nous chassa et cette église nous brûlant la peau - dire la fin de la rébellion - nous nous ressemblons mon fils mon révolté mon charme et si nous nous recroisons un jour je te rendrai ton âme au carrefour de nos amours au mariage du crépuscule avec l'aurore et des incendies qui font plus belle la nuit que toi qui sait la dire.

Son mensonge

Il disait
n'être rien
Qu'un chien une louve
Qu'une flamme à l'intérieur
et l'ombre qui couve
l'écorce d'un rêve à l'orée d'une autre vie
Il confondait souvent
un songe et
mes envies
Comme un idiot
il trébuchait de son
trottoir pour tomber
le temps d'une illusion
dans l'espoir
d'un océan de craies
sa lumière enfantine
Il disait
à ton cou je vois la serpentine
dans tes yeux le saphir qui fait
l'aura des lunes
Par ta peau le démon
dessinant quelques
runes et autour de toi
peut-être
les cailloux les plus fauves
auront la vie
des héros qui se
métamorphosent
Il disait
confondre les marées et les mots
on oublie vite à faire semblant
Que de maux dans son regard halluciné perdu
sous la terre

Il rêvassait
 faisant grand cas
 de leurs mystères les dieux
 l'avaient choisi pour qu'il n'en choisisse aucune
Il hurlait
 qu'aimer absolument
 sans lacune
 sans fortune
Revenait à haïr par la foudre et les bêtes
Puis il ne disait plus rien
 évitait fêtes et néons méditant sur
 les anges en feu
En silence il délirait
 Saint Augustin est Dieu
 Dieu est Saint Paul
 Allez crève fils de putain
Qu'il ne disait pas
 agitant un peu ses mains comme
 pour chasser les fées qui l'incendieront bientôt
Il mentait
 demain oui les oiseaux tomberont
 par milliers
 et je ne te comprendrai pas mieux
Dans ma poitrine l'oiseau se tord
 qu'un monstre plus vieux
Il mentait
 Comme lui ma faute et ma chute se confondent
Il mentait
 encore c'est la nuit
 qui l'inonde
Il ne m'écoutait plus ou si peu
 que parfois
Il répondait
 tu as le mauvais rôle
 ma foi a brûlé tes fleurs et
 tes baisers
Qui suis-je ?

J'irai me dévêtir pour réveiller en toi
la stryge

Je ne l'écoutais plus
son mensonge est beau
son mensonge est une cage

Les anges de la nuit verte

Toi qui refais des mondes sur le papier de petits tourniquets des forêts au sud du paradis des enfants en bord de soir sachant rêver le reflet des astres au fil de mer ils sont venus et sur ta tête ont dansé Les anges de la nuit verte les premiers exilés de l'étoile les rayons de la délivrance messagers de la colère la voix par delà les sables ton sourire nous accueille chant d'éternité.

La Magicienne Blanche

J'ai marché avec toi
Sur un pont uniquement fait
De tes pétales

L'épaisseur de tes mains
frêles
comme gouttes de lumière
sur mon visage
écarlate
M'a saisi pour m'emmener où
Rien ne dort

Sur la place du matin
Mouillée
les femmes n'étaient déjà plus
Les femmes
mais des eaux dans la chair où
Rien ne dort

Ô Mot! Ô Morte! Ô Vous, fantômes!
Avec vous j'ai fait Tanière
Reines de bâton
ou Chiennes véritables
Vos désirs étaient
bougie
De neige
Dessinés à la marguerite
Effeillée de ses pétales où
Plus rien ne dort

Errance

Errante en boues fleuries des nuits brûlantes
par les chemins tissés de l'oiseau noir...

Quelle étoile assise sur mon regard
ne crève-t-elle encor tes yeux? Qu'enfin
sa brillance au loin se mêle à mon sang,
évanouï du souffle des aurores.

N'est-ce pas moi ces os jetés au vent
pour des collines empaillées au Sud?
N'est-ce pas toi, la chair escamotée
offerte au regard malicieux et plein
d'enfants, pendus nus à leur grand Désert.

Cuivre nourri au cri d'oiseaux,
foudre folle à la trempe, nue
sous le Soleil,
ensanglantée.

Paumes pétries de goémons
jetées aux fours de l'Océan.

Sanglot des mains.

jaillit de l'embrun
vêtue, un manteau en terre bleue,
roche à trôner sur un nuage
mon ombre
à ton souffle emportée.

...

Soir qui s'effiloche à la pointe d'Anaël
ses juments d'écume abreuvant nos tempêtes
qu'enfin la mort des fées s'entrouve en arc-en-ciel
des chemins pour le jonc du brisant sur nos têtes
n'est-ce pas ton étoile à la fleur tout en haut
qu'une seule étincelle à la cime des eaux
cette joie dans la pierre à l'heure jouvencelle
nos rats en goéland pris dans ma fontanelle.

Amplitude des mots, caresse sur la plaine
l'errance de ta main à l'horizon me freine.

Éveil (Guérison de Dionysos)

Aux maigres chardons des doigts tangent
ces larmes d'impossibles fées.

On les appelle la rosée.

Prière pour...

Qu'une épine à la perle s'unisse
ouvrant ainsi l'oeil
suave d'un serpent.

-Hé, ho! Réveille toi!

De fastes frelons du marigot dardent ton cou,
quand à tes yeux
sobres raisins
y festoient les becs fous;

En cueilleras-tu Amie
de lointains
émerillonnés au vent?

Hallucination sous la pluie

Les pas d'un chien féroce me suivent sous la pluie
petit à petit les gouttes d'eau deviennent ses crocs

Je fuis

mais je ne peux fuir il est là
sur moi

Les oiseaux m'ont prévenu
le prochain éclair sera comme un dernier assaut
et le chien
aura ma peau.

**Qu'un brouillon qui traînait ou
La reine du levant**

wie Glaube und Liebe, ewig ist die Erkenntnis

E.T.A Hoffmann

Sœurs et frères muets
des choses à
l'ombre du monde
où
âmes bêtes et nature fondent
et se confondent
en rêves et pensées s'acheminant
insinués
par la quête des significations par trop
nouées à des formes insues
de la lumière et puis ton fard
Qu'un instant
nous croyions y voir
et l'infini
et le phare
Elle
portait en elle tous
les visages de la Terre
S'il y avait Lénore aussi
il y avait l'austère
Zoé des no more et
Frida la blonde qui
sait d'elle
mieux que forêts
des clous redressés
comme leurs ailes
Ainsi
je me trouvais dorénavant

à ne parler qu'à
des mouches toujours promptes à
venir m'espionner
qu'à
sauterelle verte et sèche
assermentée au feu
qu'à
grenouille fuyarde
irresponsable devant son dieu
qu'à
moustique enfin l'assassin génial
qu'offrant la fièvre
dispense la mort au terme d'une
agonie d'orfèvre qu'alors
en secret
fièvre est à l'or ce que
mort est à délire
Et...
Et si tu passais
par là par ici
pour mes sottises relire
pour me tendre un peu
tes yeux jamais tes mains
qui s'en jouent et s'en
foutent
Où mes dollars n'ont pas
jardins à leurs sous
Où
et si demain l'amour
c'est demain la mort
comme il chante encore
tu peux dire
or et fièvre délire et mort
je sais vous faire
et d'un accordéon désaccordé
une contrebasse
qu'une petite Misère en ces

Thébaïdes à l'intérieur
Où se ramasse et tout ce que
dit
la chair cette chair...
et nous nourrit qu'enfin
l'image cette image
meurt et
la poussière des corps
s'en vient s'en va
Qu'enfin l'on me pardonne l'on me...
les cendres du cœur
du cœur
l'orage dans la vision
l'orage l'orage
et la poignée de sable
et la poignée de rien...
la poignée de rien

Parfois

Parfois j'ai cette impression
de n'être

Qu'un tout petit miroir
posé

Dans une tente à l'Est
à l'Est de moi-même

Et plus je médite cette impression
plus mon âme se déplace
vers l'Ouest

Pour - te - fuir?

En des iguanes turquoise
en des coqs de combat
roux

En des billards incertains
et hypocrites

Rentrer chez moi

- Qui êtes vous?
- Je n'sais pas...
- Où allez-vous?
- Nulle part...
- Vous vendez quelque chose?
- Rien...
- Alors?
- Alors quoi?
- Vous allez où?
- Je vous l'ai dit, nulle part...
- Vous ne travaillez pas?
- Non et vous?
- Je travaille vous n'avez pas remarqué?
- Où irez-vous quand ce sera fini?
- Quand ce sera fini quoi?
- Votre travail...
- J'irai chez moi...
- Chez vous?
- Oui, chez moi...
- C'est comment chez vous?
- Très bien, mais...
- C'est loin?
- Et pourquoi toutes ces questions?
- Vous n'aimez pas les questions?
- Comment?
- Je veux vous accompagner...
- Quoi?
- Chez vous, quand vous rentrerez...
- Qu'est-ce que vous me voulez?
- Rien je veux apprendre c'est tout...
- Apprendre quoi?
- Comment c'est de rentrer chez vous...
- Hein?
- Pour savoir comment faire la même chose...

-La même chose quoi, rentrer chez moi?

-Rentrer chez moi, oui...

Sortilège

Sa chevelure noire abrite
Des étoiles
d'un bleuté qui me fraude,

Elle,
m'a saisi au banc d'un rite,
Sorcière à l'horaire
qui me taraude,

Et je n'étais plus qu'un gribouillis
Les cendres restantes
de son dernier sortilège
Cette nuit agenouillée
Cette grenouille endolorie.

Tes pas sur l'autre chemin

Pour Lautaro

Tu rêves pour toujours ainsi semblable aux anges,
un bel enfant sur une bicyclette orange
Dévalant les printemps aux nuits d'ivoire,
Tu chantes pour un dernier au revoir

Étrange comme on aimait Chaplin et son rire,
Chaplin doit t'aimer aujourd'hui
Et tes pas sur l'autre chemin et ton sourire
de la rose il en est le fruit

Sucré, la vie a ses orages
tu as bravé le passage,
qu'en est-il de tes ailes

Ouvertes aux chamailleries
et ton coeur en prophétie
n'est plus, l'ami, si frêle.

Un jeu de cartes à la main

N'auras-tu pas chercher la vie
entière ici entre l'ombre et la mort
un soleil de minuit où prier
les grandes inversions négatives
Tous les non-dieux de tes obsessions
maladives Thésée en toi chassant les
monstruosités
Tu disais on me croit méchant
 on me croit fou – à lier
dois-je entrer dans le jeu me faire
un peu comme eux
terre détachée de ton miroir ombrageux
N'as-tu dit qu'un monde d'esprits s'ouvrait à nous ?
La musique se marie au chant des oiseaux-toi
n'est-elle assez douce
aux oreilles du fou
qu'alors tu ne soulevais déjà plus
les eaux de nos souvenirs et
les chemins de boue ruisselant verte
que tu disais n'avoir
 d'autres destinations
qu'un rêve d'un rêve à l'orée rêvée déserte
de pensées
de pensées de pensées
la nation d'aucun état fixe à l'horizon des
 peut-être
Vois ! La joie arrive les matins...
c'est ainsi
Quand dans l'âtre ton feu finit de se repaître
la pluie dehors se met à tomber
déjà j'ai fui pour ne pas mourir
un jeu de cartes à la main.

Nuit absente

Nous ne dirons pas la nuit.
Quelque chose comme une absence.
L'irréelle obscurité.

Ces mots offerts en promesse
À la pluie mêlée à des sanglots.

Une voix au loin s'écrie,
J'entends se fracasser,
 ma nuit entière.

Descendent les éclairs d'or
De nos trop pleins espoirs,

Déjà
 le ciel résonne
de pierres lancées

Rumeur appelle,
 tempête se lève,
Eaux et richesses se perdent
 Dans la boue.

Nonnenfels ou le rocher des nonnes

Je voudrais m'asseoir las sur une pierre
contempler ma difformité en elle
toucher son grain, ses hanches et ses cils
la culotte ici de mousses amantes

la pierre elle existe,

M'écarquille les mains des rêveries
les yeux fermés par le jour déferlant
en la roche qui tiédit sous sa voix,
Je fais silence et m'assassine en noir

reflet de la pierre.

* * *

Elle, est le sémaphore du dedans,
toi, le corps couché contre des os sombres
Tu ne regardes plus tes yeux mâchés
par ta main sur le recoin des mots fous.

* * *

C'est un océan ancien que la pierre a bu
elle en crache la lie et la parfumée terne
et souple couleur du sang figé des abus,
Mémoire de navires errants peau en berne,

La pierre a bu et son chemin l'immobilise
en lisière des souvenirs, ses yeux tendus
vers le chagrin des départs et des nuits battues
contre la porte nue qu'un rêve fragilise,

Des larmes coulent aux joues de la forêt

indécise et seule à tenir la pierre gravée
d'une main de prière au temple versatile,

Et son regard s'est enfoui pour renaître fluide
porté par delà la fièvre de quelques druides
morts de n'être pas morts à une heure fertile.

Lune dérobée

Toi qui navigues sur l'autre moitié de ce monde la vibration perdue de voiles impossibles la mer engloutit ton haleine vagabonde ton reflet se noie à la surface indicible Lune, oiseau sans terre depuis les premiers temps ou clarté n'en finissant plus que par la fête Vois la mer qui étire ses bras de tempête et sa main tumultueuse est là qui t'attend Ses galops enchaînés secouent l'écume noire Les flots s'élèvent sans jamais t'étreindre, Soir de robe étoilée comme à ta fuite un pardon Des doigts ennuagés t'effleurent te caressent ou larmes des dieux enfantées par la tendresse, Lune, oiseau-mystère depuis ton abandon...

Papillons pour insomniaque

Nous suivront-ils en mer;
Au travers des visages
Des douleurs éphémères
Jusqu'au dernier trucage;
N'est-il pas un endroit
Dont le feu soit absent
Ne brûlant pas son bois
Au soleil faiblissant?
Encore un p'tit effort
Ma main couverte de plaies;
Tu t'approches des abords,
D'un domaine calciné,
Et ma main pleine de braises
Tu verras par milliers
Venir de ces falaises,
Les papillons rêvés.

Nausicaa effilochée

Un peu au sud de nos mystères
où chaleur et vent s'entremêlent,
moulins fous cessent leur guerre
pour s'en retourner au Carmel,
En tes remparts aussi fragiles
je n'en retiens que mes fougères,
ces oiseaux revenus habiles,
me partager tes phylactères,
Meurtrière d'un pur regard
Ô simple erreur de ma visée,
n'ai-je pas largué les amarres
sentier où presque tu t'offrais?

Mauvais tirage

entre ton diable et la clé des sept deniers voyageant sous le drap
des rivages plus vieux
fuyait la reine du matin jusqu'au dernier souffle et les épées
croisées ce valet pluvieux Qui sait sur ma nuque la nuit de ses vents
l'étreinte
le poignard
de ces yeux invisibles à mes reins et os quand à côté de moi
elle éteinte
ma volonté au cou d'une moitié
soi
mais de l'obscur la solitude une créature a jailli pour mon corps
et le songe offrir à la bête m'enseignant l'oubli des futurs m'ensanglantant
jusqu'à cinq heures un de mes rires citoyen qui s'en va mourir où
l'inconnu est moins la mort que ce que vous dites le soir à vos enfants
qui sait si demain saugrenu un photocopieur-soldat n'aura pas l'espoir
d'être décoré de la main la Propagande et encore autour du mot
la nuée
la poussière
Quand je perds le fil de la sarabande autour de toi mélancolie l'astre d'hier...
Mort à Dieu
Mort au dragon Mort à la voyante
Mort aux cartes
au jeu
Mort à l'absolu des chemins dans l'amour et la croix vacante des feuillets
arrachés
au monstre
irrésolu

Songes de Marsault

Murmures peut-être:

D'étranges volutes verdâtres affleuraient
à des langues dévêtues aux branches des prières.

* * *

Marsault:

Ces mains jointes en claie terreuse
meuvent une brune assoupie,
le silence immense aux bras de quelques fétus
a dérobé la paille heureuse,
un brin du vent enseveli
par d'anciens ligulés, et les graines ventruës.

Moite torpeur d'une automnale
couronne en ces hautes ténèbres,
ambre à mon ombelle éprise aux ombres des bois,
Émaillé de mes ensépales
un bruissement dans vos vertèbres
qu'emplissent en diamants, les simples et les rois.

Ô racines anachorètes
entre ces os mes ongles folles
pénètrent l'éreintée, doux fragments de la pluie
en mes sucs que vos yeux secrètent;
pénombre à nos pauvres corolles
de farigoules nues au tertre d'une nuit.

Spectre du boucanier:

Ombres vertes, rideau du Saule
ses charades enchanteresses
l'ombrage à sa coupe mes deniers d'infortune,
grenouilles et autres drôles
Glup, glup, d'oiseaux lâcheurs de fèces
Dansent au feuillage qu'aucun homme importune.

Marsault:

Une cépée thuriféraire
mon faix d'or, cinquante-six cartes
au bulbe d'un fagotin, soûl à marigot...

Spectre du boucanier:

mes vieux contes patibulaires
ou ces deux chiens frères en Spartes,
la flamme immense au sac de Maracaïbo

Marsault:

rien n'a le prix des calentures,
Par ce côté-ci de la tombe
mon doux laq à ton cou comme un hymne vénuel.

Spectre du boucanier:

Ni même une cloche parjure
sonnante au gibet qui m'incombe,
n'offre si belle fièvre ainsi brayée de miel.

Marsault:

Amen.

Les animaux écrivent

Les animaux écrivent,
passent leur temps à écrire,
 sur l'onde, sur l'eau,
 sous l'eau, sur terre,
 sous terre, dans les profondeurs
ils écrivent le nid
 le terrier
 le trou
 les arbustes
plantent la graine qui verra fleurir les arabesques
 des calligraphies géantes,
 le bec
 la fiente
apportent leur lot
 d'écritures
comme la plume
 les mots s'accumulent
un monticule de signes
 un amas de cris sur le bois posé
rongé, marqué
 les animaux écrivent,
 passent leur temps à écrire
Et tous les mots ne veulent en former qu'un
 ancien
 premier
 illisible.

Les perdus

Ils ont des clous plein les yeux
et les poches
comme des pirogues
de contrebande

Ils cueillent leur os
à chaque ruelle
et reviennent des guérisons
dans la bouche

ils se disent les mots
si tu pars tu ne reviendras pas
Dehors
chantent les morts
Si tu ne connais pas la réponse

Tu ne reviendras pas

Le froid sais-tu
qu'il cherche quelque chose

partout

le métal des abribus leur répond
par des mots gravés
qui n'ont de sens que
qui ont perdu le sens

et les perdus se suivent

Vous étiez où demain?

sans se tenir la main
ils se suivent
se disent sans se dire

Des mots qu'on garde pour l'abribus
Je... Fu...
des mots comme des blessures
qui diraient l'amour et la haine

des griffures

Les perdus écrivent comme
chassent
les rapaces.

Et si tu as raison

...c'était de la clarté tombée

La fin de Satan, Victor Hugo

Te souviens-tu le goût
de mes premiers poèmes
En ce temps là
on disait
j'sais pas si j'aime
Tes mots ta bouche ou tes jambes tes yeux
si tout rime à rien
A tes pieds je dormais
Aimable comme un
chien bientôt l'étreinte
aura
le nom de nos morsures
et toujours
avant la main
venait
la blessure
Que n'ai-je pas rêvé depuis
mille ans je mens
Et si tu as raison peut-être
Ne suis-je qu'un enfant qui répète innocemment
les mots du poète
l'inénarrable quête a fait
de nous
Des bêtes

* * *

Puisque je souffrais tant que je vous faisais peur
C'est de l'amour qui sort quand vous broyez mon cœur

* * *

Puis-je te raconter une dernière histoire ?
Perdue dans l'absolu
que l'être a pour milieu
j'ai cueilli l'amitié
des légendes d'un soir pour
mourir
à la terre
au profit d'autres cieux et
Si tu as raison le désespoir m'attire
me guette
Nous dirons peut-être ainsi
à l'autre j'ai eu tort
Laisse-moi te conter
l'histoire de la plume tombée
de celui qui tomba d'aucun empire
L'ange de l'aube ouvrit son cœur
pour demander
Seigneur
au seuil de la beauté demeure Injure
à quoi
il répondit
ce qui n'a pas chuté restera
au paradis
martyrs du parjure
Plus tard
déjà été né et mort celui qui
blasphémait
défiait le temple hurlant à la terre et ses bêtes
toute la loi d'en bas est dans ce mot :
Aimer
Plus tard donc
le regard empli de la tendresse des
pardons
vint se poser sur la plume
abandonnée

Ainsi naquit

Liberté

une ange la déesse

d'opprimés par qui

la négation meurt

et renaît

je veux je sais je suis je crois je sauve

Quoi ?

Ce ne sont là que des mots qui ne servent plus

Moi ?

Ne suis plus moi sans détenir

les mots pour le dire

Et si tu as raison...

ne dois-je pas en rire ?

Te souviens-tu le goût

de mes premiers poèmes

En ce temps là

on disait...

Je n'aime pas tes histoires

Fleur tout de même

N'es-tu pas à la vie
comme ces pâquerettes qu'un enfant
arrache pour éprouver
la force déchirée
et l'instant du rire
et des fossettes aux joues qui se gonflent

 pleines
 de tout l'envi

La terre te sait partie,
qu'une main est passée
voilà ton enfance cueillie
et avec elle l'odeur d'un
 espoir
 inoubliable

 te revoir
fleur tout de même.

Hommage à des chiens ayant pissé

C'est l'Abyssinie.

Arthur se lassa des chiens venus pisser sur ses peaux.

Il prit un fusil et en tua quelques-uns.

Pauvres chiens.

Fusillés pour avoir pissé,
sur les peaux, du grand Arthur Rimbaud.

Je serre contre moi

Je serre contre moi l'immensité
des petites choses

Je ferme les yeux
et les mots
en moi me font naufrage

Je ne suis plus cette tasse de café
 cette cigarette fumante
 cette chaise inconfortable

J'erre dans les contrées infinies du chaos.

Et je cherche le chien qui me conduira au prochain
 chien et à l'ombre de l'Homme

Je ne cherche pas la boue qui me reverra parler aux cochons
 le dernier néon avant la dernière danse
 le sourire de la mort à son fard

Mais je trouve
et je trouve souvent le squelette d'un ami prêt à s'amarrer à son cirque.

La poésie de celles et ceux qui en ont plein la peau.

Par ci, par là
un Bonne Chance.

L'oeil de la voleuse de feu

Son oeil brillait étranger déchiré par le miroir d'un hiver trop long la convoitant
l'enfance l'avait convaincue des sentiers à arpenter d'Ukraine ou du Pérou Elle
avait pénétré nue sous la ville sous la ville effilochée sans torche la nuit
l'allumait encore n'appartenant qu'à elle.

Éphéméride

De la feuille qui se détache
la sève coagulée
 en des points noircis
 d'où suinte une
 aura sèche
sur les nervures taries
 fait apparaître
d'étranges constellations rougeoyantes
 sorties
d'un cosmos un peu ocre

Je tiens entre mes mains une simple feuille
 morte
Je tiens un monde encore.

En attendant Soleil au féminin

N'est-elle pas la cinquième heure une
empreinte de pas à peine esquissée
noire entre ma chienne et la louve
qui se remeurt

J'arpente à la sortie des boîtes
triste boîte où naquit

Verlaine

mes souvenirs

de toi reviennent

des autres aussi

qu'on miroite

la peinture d'un ami mort

ma main sur la joue

ta canette jetée un jour contre l'aurore

et tous les anges des

scénettes

professant un mensonge adulte

je ne crois plus en rien l'ami qu'aux

gendarmes des

calamités avant l'aube

Allez pauvrir ailleurs bulgares

roumains de nos rues de l'argent

le chemin est long bientôt

la gare me fera oublier

ces gens jusqu'au chercheur

de cigarettes

qu'un présage graolitique

m'indiquant

kaléidoscopique

la venue de ta silhouette

dans la fumée

clocharde et sale

qu'on t'appelle encor Cathédrale...

Présence qui

façonne un peu
la vie passée
Par deux fois j'ai scellé
ma vie au cou-folie préférant
au réel
la possibilité
d'un grand épanchement d'un très grand
incendie
N'as-tu pas cueilli scorpione l'herbe d'amour
tout s'effondre
ils dansent au confort
à la foi des sécurités du bonheur
et du triste emploi
du merveilleux mort
des médiocrités autour à mon
enterrement je voudrais juste voir
des enfants et des chiens hurler à ces vieillards
des vitraux
des statues
Allez-vous en au feu demain nous n'aurons
et pour prier je le veux
que Marie
sœur de Lazare Marie
la mère
Marie la
pute et tes
deux mille ans paraphrasant que
du sable murmuré au vent de la mer
quand de ta mémoire ces femmes
se croisant se confondent
N'as-tu jamais fais la différence ?
Elles ou moi
tes camarades sont les fables des folles.

Fragments

Je suis ces fragments sur le papier

J'ai fui la nuit

et dorénavant

le jour de mon identité.

Je suis ces fragments,

fragments de folie qui me capte

fragments de songes qui me distraient

fragments dissous de la conscience plongée

dans l'arborescence

des confusions éternelles.

Mes mains ne peuvent cerner ma tête.

Et si j'essayais?

L'illusion ne serait pas brisée

Je tire les ficelles de mon pantin désabusé

je tire les cartes

Je sais

ce miroir contient un peu plus que mon reflet

c'est le journal sans événements de ma vie

La poésie,

ce corps et dès lors l'invisible pouvoir

de suggestion

de cette voix intérieure.

« Tranche, la réalité n'est pas ce que tu crois ».

Destin d'une pierre en Birmanie

J'ouvre les yeux rebellée
Birmanie
ma vie est courte

Je suis le temps d'un lancer
le temps de voir un horizon
de destructions

Je me suis fait solide.
Pierre que l'on jette un peu plus loin...

Ma prochaine vie attend sur le chemin
la main qui la ramassera.

Si je meurs pour toujours
c'est qu'on m'a lancée
Un peu trop loin
des Hommes
couverts de sang et d'espoir.

**Qinaptinsi Quillas ripukun chinchaysuyuman ou
La reine du couchant**

*Ñuqallayqa kani
lluqlla mayuchallam
llakinta wiqinta
kuchun kuchun apaq
kuchun kuchun tanqaq.*

Lluqlla mayu, Abilio Soto Yupanqui

Je sais que tu es
un fleuve tumultueux
qui ses peines qui ses larmes
de coins en recoins emporte
d'humble en humble m'apporte...
Qinaptinsi Quillas ripukun chinchaysuyuman
Y pa l'Norte Luna se fue...
Qu'ici j'échoue à te dire
les mots s'en vont et ne reviennent
Qu'ici mon précipice
a volé mon rire et ma voix
J'ai dans les mains
les couleurs de parfums
venus chanter
Si j'ose je dirai sans le dire
la lilium regale
la chantefroide
la tanaïs
la prêle
la moly d'Ulysse
la pâquette des champs d'ici
la dinandière
la paramale d'Ursula
sa courle

mes roussemortes
mes plumettes tachetées
Je tendrai vers toi mes bras vides
à mes côtés
le loup dira
la fausse morgeline et le cormier
le chien dira
la simphines et la morille
le héron dira
le pin et le petit dragon
le cerf dira
le chêne et le cœur de Marie
ensanglanté
Le pivert dira le loup et
la noire cigogne le chien
l'aigle dira le cerf et
le héron ce feu à peine
murmuré
Qu'ici vent est passé
et l'abîme ailleurs des mots
n'est plus
qu'un champ de fleurs
à l'instant le plus beau.

Qu'un souvenir du chardon

Un certain désastre obscur rôde et la poussière
soulevée à la manière d'une robe
s'amuse du ton insurgé dans ce langage
allant chérir de ces champs
de blé
l'ingénieuse beauté d'en silence périr très loin
de ta quête insomnieuse
Quand
l'imaginant incertaine
l'âme chassait
en compagnie des simples sœurs de la verveine
du vol comme une épiphanie de la chouette
assermentée
sa patte blessée soit
le signe des folies par trop sermonnées que de suc
infernoux
raffinent
Mon amour d'autrefois causant avec le chêne
le bouleau le merle autant qu'avec la
futaie la ronce emmêlée à son désir
qui déchaîne des vagues de feu
pour venir me disputer
les premières rumeurs nées de la destruction
Connaîtrais-je un jour
l'envahissement des dunes
des forêts des requins
des poulpes des fractions
de ton cerveau annihilé par ces embrumes
venues me cueillir à l'instant du mot des fraises
des mûres ensauvagées de fables contées
par d'affreux crapauds logés mal dans l'ascèse et les
derniers enfants de loups inguérissables
A la fin
peut-être

puisque t'y crois tout
 deviendra...
mais je suis sans dieu la sœur des morts oubliés
 Là où tu es dans d'autres rêves d'autres regards
 Le chardon dans tes mains
 signe la croix liée de l'adieu n'en finissant
 pas d'aimer qui
 s'égare.

Le croc de la Bête

Nous sommes sur le fil du chaos et son chant
le chaos qui se tient
par delà l'Un et le Multiple
On m'a dit
va par là
et creuse
Alors j'ai creusé
pour trouver un début
pour trouver un signe.
Qu'ai-je à vous dire ?
Presque rien...
C'était la nuit à la troisième heure
ma pensée sur le point d'échouer
comme échoue un château de cartes
à tomber de bas en haut
c'était pourtant cela...
Tomber de bas en haut.
Le désert - sous le vertical Soleil -
a son dieu
Les souterrains, les forêts
les hautes montagnes
ont
d'autres dieux
Je venais quérir ici la bénédiction
d'Orphné
morte-nymphé et princesse
de l'Obscurité
l'assistance
des eaux chaudes de l'Érèbe
J'en appelais à la forte et vieille amante
du maître des savoirs.
Je traçai sur ma table un pentacle
recevant la plus forte influence de Mars
et récitai

la fumée de cet encens monte jusqu'à toi,
mon ami mon frère, ta vertu et ta bénédiction
dans ce lieu descendent Ô vous Anges
 Ô vous Esprits soyez présents
 en cette consécration !

Recueillant l'acier froid de ce mois d'Octobre
une dernière fois tourné vers l'Occident
je gravai les noms de Graphiel et Barzabel
la faux, la Lune en croissant et le foyer
dans une étoffe rouge enveloppée je déposai
au centre une petite pointe de flèche huari
d'obsidienne trouvée non loin de Cheqowasi.

J'arrachais de ma Bible d'étude
 le Chant des Chants
je lus puis brûlai la première
 Lamentation
avec elle plusieurs pages qui
 ne voulurent pas s'en séparer.

les yeux fermés
 les mains tendues dessus
 mon autodafé
j'appelais mon ami mon frère
 dans les ténèbres
je prononçai ces mots :

Où que soit ton esprit
est-il avec ou sans
cela que les hommes
appellent Dieu ?

J'entendis un rire infernal
 puis un enfant pleurer
et puis plusieurs et des voix
d'innocence louer ton nom.

Je revins à moi - la douleur causée
par les flammes sans doute - ma
mémoire annihilée...

Les mains endolories je fouillais
ou dispersais péniblement les cendres

qu'alors
Rescapé sur l'infime partie de la Parole
qui n'avait pas brûlé un croc de papier
où seule demeurerait
cette porte entrouverte...
ta réponse insinuée à ma folie, ce presque rien :
Sin.

MAPANARE

*Un aimant depuis les profondeurs de la
terre nous attire, ne le sens-tu pas, mon
Aimée ? Il nous attire invinciblement –
en vain, nous nous accrochons aux
fleurs de la route pour nous arrêter.*

Le Lys et le Serpent, Nikos Kazantzaki

Déjà je m'éveillais sans m'éveiller
vraiment tant ces écritures m'étaient
changées
voyant quelques notes et couleurs de plus
ou de moins en cette mélodie-monde aujourd'hui
perçue
de si loin
un instant je crus être mort continuant cet
existant à travers les limbes d'un rêve
comme
un souvenir poursuit son cours se naviguant
seul au sein du songe intraduisible où sa
brève vie nous échappe alors que
nous nous échappons pareils
au puits de la mer
de la fraise au feu des
volcans inconnus qui les premiers
auront vu ta couleur avant ce fruit affreux
Ainsi si je veux conter un rêve ne sais-je
dorénavant où fixer frontière à son règne
ne suis-je pas
sous l'emprise d'un sortilège qu'enfin ta
voix n'est pas sa voix qu'un
souffle imprègne

* * *

(Hypermnésie caractéristique ou catastrophique du fou
- plusieurs notes illisibles -
Les deux serpents d'Asclépios.
Grande chasse à la vipère de Fontainebleau de 1870
- tremblements – tentative de transcription :...)
Puerto Ayacucho, le serpent que je tue – l'aigle le sait ?
me tue selon la loi du jeune éternel, or
Dans tous les prédicats où nous voyons serpent
serpent nous voit
Je l'ai brûlé, offert – celui qui nous voit – au ciel
son adversaire impossible à vaincre Plus tôt
j'avais consommé l'écorce du mage
De l'axe d'un monde descendit Dragon
mon arc-en-ciel en la hutte un sorcier
malade
Eaux d'en Haut Eaux d'en Bas
lumière animal à l'intérieur un Serpent aux
Sept ou Mille couleurs faisait
Cercle.

* * *

Les yeux de mon corps se fermèrent
les yeux de mon âme s'ouvrèrent
j'entrais où
l'obscurité naît de la matière incertaine
fille ou qui s'engendra d'un rire
la Sombre Fille
de ces dieux jaloux déplaçant dans
les cieux sans cesse une caravane
emplie
d'étoiles et d'or mais
je ne voyais nullement les cieux
aucun trésor
aucune étoile

j'errais sous des bois obscurs
fous
je savais d'aucune enchanteresse
le maléfice prononcé enfin
la nuit
Je trouvais bon à suivre le son des eaux qui
fuyait je fuyais avec lui seul – seul encore
mais
déjà fragmenté
peut-être avancions-nous un peu
puis la clarté lunaire ouvrit en nous
devant nous
une rivière nourrie des calamités
trisaïeuls le premier mot était
Renaître

* * *

Je me réveillais... l'image d'une perdrix en tête...
C'est en secret qu'on retourne à ses rêves.
J'attendrai donc.

* * *

Me pénétrait ce rêve à nouveau que mon
âme s'éveillait seule un instant de lucidité
et puis plus rien
que ce tâtonnement infâme
jusqu'au ruisseau illuminé de la
clarté diaphane effleurant cette
obscurité vivante
l'astre plus mort que le père
occupait l'aval où s'acheminaient
les sombres eaux désirantes
avec elles ma conscience en
sourde cavale me quittait peu à peu
j'entrais dans le courant qui semblait

s'inverser soumis au flux des chairs
 reptiles en partance
et surpris du pensant je crus
 dire entendre
d'une voix un peu gauchère
qu'une lance est pire qu'un croc
l'humanité a les yeux gorgés du
poison d'oiseaux qui n'en sont pas
héros vainqueurs de nos ancêtres
rois des religions

* * *

Mon pays était mort avant que je ne naisse...
N'est-ce pas la cause de toutes les partances ?

* * *

les arbres entrevus à peine ainsi
les cieux d'étoiles imaginées
toute la forêt se mouvait vers
 mouvement malicieux de
 ténèbres sentientes
nos cœurs allaient serrés entremêlés
la communion de ces esprits savait
 la mort aussi poreuse qu'un songe
et je me surpris me remémorant Ophélie
 morte-nymphe
 mon athanor
à qui plaisait
 du péché le prix
je voulus boire au sang ou à l'eau qu'hésiter
n'est pas dans l'ordre du rêve
 un feu un poison
nature ici suait une impossible brume
mes pas n'étant plus qu'une
reptation commune en arrière un

regard jeté à son reflet nous fit
croître aux mots de Mallarmé
Aidons l'hydre à vider son brouillard

* * *

Je me réveillais...
Et si l'œuf gardé par la papesse était le sien ?
La perdrix ou le serpent ?

* * *

La lune immobile avalait le cours des eaux
le ruisseau petit à petit s'élargissait
emporté ne distinguant plus
l'eau de la peau du serpent j'entendis
la pensée qui gisait de peuples d'antan
serpent tué assèche et la terre et le reflet du ciel
serpent méchant dévore au sein du monde un peu
le temps des racines un peu le temps des fleurs
Moi ou ce que demeurerait pris pour tel
savait
la vierge entre ces reins retient un nid semblable
et si me trouvant là où son âme songeait j'étais
moi ?
une bête assise épouvantable au sein d'une
autre bête indiscernable assise dans l'œil
d'une autre bête et d'une autre d'une autre
Est-ce seulement possible ?

* * *

3h33. Encore ?
Je voulus siffler. J'ignorais comment faire
sans la couronne du fruit du chêne.
Ce qui n'est pas est plus que ce qui est.
Lo imposible más posible que lo posible.

Difficile credo.

* * *

Et reptile alentour s'écoule vers un centre
hypothétique nous montions pourtant
nous tombions
ce qui chassait mémoire
en ce lieu en ce ventre
hors de nous coulait masques
tristes Pandions
hors de nos yeux aveuglés par
trop de père
la mue d'aucun visage en
ce mal qui nous perd
à l'intériorité inhumaine répond
l'ultime écho
des commodités citoyennes
qu'enfin
nous n'a plus de je pour
tous ses prénoms
qu'essaim venu de vos
contrées lucifériennes
N'est plus mon cœur
n'est plus mon œil
n'est plus ma langue
Où destruction opère un charme
inégalé
les os présentés
à Orphée n'ont plus
la gangue des cités conquises
par la grâce étalée
Disons que nous touchons
sinon le but la rive
qu'enfin
vos lois de vos rois de vos fois dérivent
Morte-nymphé l'oubliée

nous tes enfants hantés
- porteurs du nombre -
les mains changées
en d'inutiles caducées
arrivions devant Dieu
je veux dire
son ombre
ne sachant plus que dire
ayant tout oublié
Nous

* * *

Parvenu jusqu'ici troubadour
sans voix sans guitare
seule la plume de l'ange déchu et
le sang de la première bête qui oublia
le nom du père pour

* * *

Dans tes larmes empoisonnées
j'ai vu nager
aussi chaud qu'un alcool ton
rire voyagé
qui n'écrit rien ne fête pas
ne joue jamais
flot infâme des ophiologies
affamées
Nous arrivions
l'anti-embouchure n'étant rien
pas même une source Ah !
l'étendue fine une eau lourde et
morte enfin
ma course orgiaque mêlée au
nœud vivant des serpents se
termine

Aucun oiseau pêcheur aucun
poisson chasseur destine à
l'horizon mon signe autre qu'une
grande tempête
plantée dessus un arbre ou un ange
je m'approchais
qu'une sombre assemblée
là-bas semblait sa rage épancher
j'allais m'enivrant qu'ici était
peut-être
ma conquête

Est-ce toi ?

Mon arbre chétif qui
sur la roche abandonné
a poussé méprisé par
dieu et les hommes

J'approchais de toi
Feu semence et lumière
l'arbre avait ses ailes déployées
de branches impitoyables
enflammées des ailes de
fumées et vapeurs
quatre ailes

Ses racines serraient violemment
la roche ensanglantée pour
mouvantes
s'enfoncer vers
d'autres mondes encore

Je pensai
C'est un ange qui s'élève et
de toute sa
fureur

Non
C'est un arbre qui s'abîme et
vers la
folie

Je tremblai

et m'agenouillai parmi les serpents
charmeurs et les eaux calmes et mortes
quoique chaudes qui
ensemble
voulaient siffler et sifflaient
Je tremblai de plus en plus
le front enfoui dans la marée
des bêtes je posai
la question sans la
formuler tout à fait
une voix future répondit
Mayum risayta sipsikan
de la rivière un murmure en
prière
et le sifflement des serpents
traduisit ce oui
Sans voix j'interrogeai à nouveau
Samael Samael
toi qui parlais d'abord aux femmes
Est-ce là ta forme à ma réflexion ou
bien à mon délire ?
Un regard tout azimut et je comprenais
la forêt s'était massée d'un courroux
autour de l'arbre en feu de
l'ange sous la tempête
l'opposé nourrissait son
opposé ainsi
la tempête le feu
Ah ! L'instant
qui devait me réveiller
ma volonté l'instant
en aller
de tout mon être je voulus
m'éveiller la voix
me saisit :
Ne t'es-tu pas agenouillé devant
le porteur de loups et d'agneaux

le saint des Montagnes qui savait
des oiseaux et des fontaines
le chant traduire mieux que Dieu
(je n'osais plus regarder en
direction de l'ange ou l'arbre)
J'essayai une réponse
les mêmes brindilles qu'on
m'offrit jadis pour consolider
mon cœur je les dépose ici
mêlées d'épines un peu usées
pour les rendre au nid de notre
animalité commune
(je sentais la pluie et la tempête
soudées aux flammes grondaient
envers moi la colère attendue)
La mouche est-elle à tes yeux
moins sauvage que le loup ?
Ensauvagés Nous les ennemis
des pastoraux des bâtisseurs
des dompteurs de chevaux
de chiens
Deux hivers deux hivers encore et
j'arracherai moi-même la chaîne à
ta cheville
(Que dire?)
Car la pierre demeure assise sur
une autre pierre
C'est ainsi habiter avec
habiter contre
faisons territoire contre le
chant des oiseaux
Frappons la nuit
comme des voleurs
Es-tu prêt ?
Puis-je dévorer ton âme ?
Tu vas digérer mon absolu
pour aiguïser ton poison

Je vais brûler ton rêve
t'offrir son au-delà
t'emmener sur le chemin
des plaines incendiées
cueillir les cendres pour demain
ma mémoire enfanter
(il y a une suite, il y a toujours une suite...)

Appendice pour Les Morts Pays

Annotations pour Tu ne souriais pas:

La Dragon comme impossibilité de la représentation, de la re-présentation (il n'est pas un animal car il parle. Inhumain en cela qu'il sort du champ de la détermination (absence de logique de causation, de position, etc). Affectivité, Intentionnalité pures. Contraire de l'ange (Pur représentation).

L'église de Montilla: L'archange Michel enfonçant sa lance dans le cœur du chien de l'enfer. L'animal: il y a toujours « présentation fonctionnelle » chez l'animal, quand il n'a pas été humanisé jusqu'à la névrose. Dieu seul sait quelle présentation dysfonctionnelle peut s'installer par delà des affects et des intentions saines. Ainsi d'une présentation posée comme « dysfonctionnelle », on peut théoriquement arriver à la « re-présentation » (soit pas encore la représentation humaine) ou dit autrement et négativement, la répétition, l'angoisse, le cauchemardesque animal... Il est plus simple de remonter ce fil: représentations-affects-intentions que celui-ci:

affects - intentions- représentations...

Le Dragon jaillit du noyau primordial de l'Imaginaire radical. La Panthère émerge du noyau primordial du Désir ancillaire.

En ce que intéresse la poésie, des distinctions telles que contenant / contenu, forme / fond ne sont pas recevables. Forme et matière se donnent ensemble. La forme est coïncidence d'une matière et d'une conformation - soit d'une forme.

Note de Freud datant de 1897: « *MULTIPLICITE DES PERSONNALITES PSYCHIQUES. Le fait de l'identification nous permet peut-être de prendre l'expression au sens littéral.* »

“Où Je était, ça doit advenir” C. Castoriadis // “Où ça était, Je dois devenir”
Freud

“La sublimation est le procès moyennant lequel la psyché est forcée à remplacer ses « objets propres » ou « privés » d'investissement (y compris sa propre « image » pour elle même) par des objets qui sont et valent dans et par leur institution sociale, et à en faire pour elle-même des « causes », des « moyens » ou des « supports » de plaisir” Cornelius Castoriadis, L'institution imaginaire de la société

Romantiser consiste à « *tout embrasser du regard et à s'élever infiniment au-dessus du conditionné, et même au-dessus de l'art, de la vertu ou de la génialité propres* » « *A le sens de la poésie [...] celui qui la considère comme un individu.* » « *N'y a-t-il pas des individus qui contiennent en eux des systèmes entiers d'individus?* » Friedrich Schlegel

Annotations pour Qinaptinsi Quillas ripukun chinchaysuyuman ou La reine du couchant:

Qinaptinsi Quillas ripukun chinchaysuyuman peut se traduire par

Et (Ensuite) vers le Nord Lune s'en fut

Les vers d'Abilio Soto sont repris traduits mais quelque peu adaptés et modifiés.

Une traduction-version plus respectueuse serait :

Je sais que je suis un fleuve torrentiel

qui ses peines qui ses larmes

de coins en recoins emporte

d'humble en humble m'apporte

(torrentiel plutôt que tumultueux pour l'idée de la terre emportée et de l'eau trouble et boueuse et bien sûr kuchun kuchun apaq kuchun kuchun tanqaq est en soi intransposable... Nous nous essayons à suivre l'idée plus que le mot et le rythme tant faire se peut - rimes, assonances, métrique)

L'écume des lunes

Marguerite I

Pour Margot

*D'Astronomie s'antremist
Cele qui fet tante mervoille
Et as estoiles s'an consoille
Et a Et a la lune et au soloil*

Erec et Enide, Chrétien de Troyes

Je te savais innommable par deux fois
au flux des villes détruites
devant mes mots
ensanglantés

Puisque nous vivions de nos chaînes incomprises
j'ai partagé l'absence en
mes yeux hyènes d'un cœur tremblant d'oxymores
et de poésies
ne valant rien face à
l'encre de tes rêves

Sans mes mains pour t'effleurer
et des barques de papier
pleurant des pluies imaginées du dernier train
la cheminée des fumées
de mes quartiers moteurs
des cerisiers flétris et les usages interdits
jusqu'aux
pauvres tambourins
de nos communeuses

Il me reste ton nom perdu par deux fois
quelqu'un t'attend qui n'est pas moi

et de très vieilles
meutes dormant encore
en mes cauchemars intempestifs et rougeâtres

Ne suis-je pas cette mort toujours en vie?

Un oiseaux dans une cage thoracique
le collier cathodique ouvrier
et l'oubli de Saint-Imier
quand l'année terrible et
l'horlogerie
se répétaient dans
les yeux des chiens enragés
d'une semaine à l'autre

J'ai oublié les tâches de peine ou de sang
sur la robe de tes joues
n'en déplaie à l'amour

Je revois toujours tes premières larmes
des dessins de ces dieux croyants
rêvant de nuages et infondés

Plus tard
j'ai trouvé la force
de demander au reptile le plus sage
près du vieux feu du plus vieil arbre
tordu au milieu de la terre infâme
il m'a répondu
qu'il ne savait rien de son
de l'accordéon alors
alors
tire le rideau m'a-t-il dit
qui pense toujours à elle
un peu trop
un peu
trop

Marguerite comment épeler ton nom
sans déchirer l'espérance?

Et ce feu dans mes yeux l'amie ma sœur
ne veut s'éteindre qu'à l'orée
de tes baisers tous perdus par deux fois

Ce n'était qu'un jeu
et mon alchimie défaite
aux pardons des choses finies
me revient des nuits
plus longues que la vie
d'un soleil

Je me rappelle des électriques forêts
et des toits silencieux où nous parlions
des étoiles
moins que nous silencieuses
je pense encore à toi
pauvre fleur effeuillée

Je te revois quand tu disais
comme ils sont étranges mes yeux
perdant le verdissement
du fond de ton hiver
de dix-huit ans
et moi si jeune...

Tu as sûrement rejoint des hauteurs
inaccessibles à ma chevelure et ma peau fanées
tu es sûrement partie parmi ces oiseaux
qui ne savent encor rien de mes erreurs

Mes ratures au pas maladroit
de mes sentiments captifs d'un enfer fabriqué
à l'insu de mes vers jaunis
et l'obscur lisière de tes cils
Heureux qui meurt d'être sourd à toi
heureux celui devenu fou d'aimer
croyaient les yeux d'Elsa

Et toi et toi
tu me disais
Je ne connais ton étoile trop sombre
ni sa triste croix portée trop lourde
ni la complainte à sa lumière
ni sa langue trop rouge
à mes yeux trop verts
ni son invisible mortalité
que tu fredonnais sans cesse

Et toi et toi
tu me disais
Mes désinvoltures trahies
chantées de soldatesques
impostures quand
l'eau dormait
pour un renard qui se dépouille
à l'ombre qui nous suivait
unie à la nuit des
vins blancs secs d'Andalousie
ma terre ma pauvre terre

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
l'embellie d'un quai de gare
d'un soleil toujours de cendres
 me revoilà
devant toi
pour ne jamais revenir
de mes folies

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Nous irons au bout de ton silence
 me maudissant devant la lune

Et toi et toi
tu me disais
ton aube est folle
comme un fracassé rêve
forgeron ou typographe

Et toi et toi
tu me disais
J'aime celui que tu détestes
tu aimes celui que je déteste
 que l'on sente
 ta bonté
 ou ta haine
tu confonds un peu tout avec

ce rien dans tes yeux si noirs

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Qui suis-je?

Toi qui sais

ne dis rien

ne dis rien

ne dis rien

Marguerite II

*Dame, je ai Yvain trouvé,
Le chevalier mialz esprové
Del monde, et le mialz antechié*

Yvain ou le chevalier au lion, Chrétien de Troyes

Août ou Septembre tes carreaux cassés
 depuis la minceur
de notre temps trop court
quand nous reverrons ce
 peut-être l'automne
qu'un crépuscule des dieux

Je m'absente une unique fraction de hasard
et tu veux rumeuriser la terre

J'avais juré qu'avant que de renaître
une seule vie me suffirait
pour te faire éclore de l'œuf de l'ange
cet être qui dira la nuit de trois jours
 sur
la face de
 l'Humanité

Et toi et toi
tu me disais
 je voudrais seulement
me rasseoir sur ce banc
 la moitié de ma vie

Te réentendre me mentir la première fois
 pour enfin une dernière fois
 t'entendre m'inventer

le dernier de nos mensonges
tu dirais: les arbres ont déjà écrit
tous mes poèmes
tous les alphabets
des temps nouveaux et
à naître et
les premières lettres avant
la première femme dont
je tairai le nom
avant
les premiers hommes

Et toi et toi
tu me disais
tes inversions sont des plaies
dans notre âme pour deux
rôdée
d'incendies périodiques
de rougegorges chantant
d'époques attendues
quand tu foudreras
toutes les contrées
des merles et
des hirondelles en ces ormes
de villes noircies

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
tu disais
par deux fois tu as perdu
mon grand fou
le chemin de mes baisers
la petite fumée du diable
la première obéissance
à d'anciennes légendes
quand les
humains étaient égaux
en des bosquets que tu aimais
parfois
davantage que moi Amour

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
Nous apprendrons à nous apprendre
tu me diras le grand jaguar céleste
le puma prémonitoire de Yupanqui
le corbeau magique de Poe
la panthère qui sait toujours
des territorialités perdues
la famine du chat noir en des nuits trop blanches
et les colliers des pierres fuyant les Andes
Et moi
Je te l'apprendrai ce chant
qui nous lie
de l'eau aux métaux

le sifflement des lèvres du vent
le bruit des fleurs et
le monde dans mille ans quand
mes hanches encore jeunes

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu me disais
que pourrais-tu me raconter sans
m'ennuyer une fois de plus
et je répondais
hésitant
l'huile des machines apatrides
les mendiants méchants et manchots
le bruit des ampoules qui claquent
qu'on dirait
des balles écloses
ou l'inverse
il me semble
La Candelaria de Bogota ses bagarres
ou
la chandelle d'un hameau de Lozère
la clinique de Saint-Alban
Eluard ou
Cent ans de Solitude
qu'avant moi
tu lisais
l'Alchimie arabe de naguère
ou
les guerres de la cocaïne
qui me coutèrent
sept vies
le secret du tigre ou
des persiennes
les mots perçants en mes néons odieux

le bateau ivre de ma folie
le temps des conquêtes
et des chevaux
Que puis-je dire si tout est déjà écrit?

Qui suis-je
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
il te reste la nuit des nuits
ce voyage au cœur de l'usine
ton empathie qu'ils t'ont ravie
ta mémoire des sans-culottes
le prolétariat entre tes lignes
ces événements qui se succèdent
depuis
la chapelle en ruine
de Giovanni
il te reste le jour des nuits
des voleurs pardonnés devant Prométhée
et tes mains invendables
d'aucune
revue édition festival
ta rancœur pour les traîtres
tes troglodytes compassions
ton intraduisible apostasie

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné...

Marguerite III

*Ses sentiers sont mesurés et non précipités:
ils demandent l'application d'un labeur prolongé.*

Aurora Consurgens, Début du Traité

Le premier péché en ces lois
de l'éternité
nous séparer une unique
seconde
ma vanité héritée des rois d'antan
grandir si lentement
éviter le temps d'avant
un pacte
avec les éléments
ma pupille rouge et blanche
des errements
ma première erreur
Aimer
l'ombre et l'absence

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
tu n'es qu'un animal
antécéphalique
la bête usurpatrice
sur la terre où reines et fées
prennent soin
des morts encor vivants
et ton arcade assise blessée
devant tes ouailles

amuse même
notre pauvreté offensée
et chienne

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Tes larmes contenues
le grand vent des esquisses nuageuses
me les conte à l'orée
de mes nuits
d'une décennie cauchemardesque
c'est ainsi que les intempéries font
les douceurs
de mon sang
écoulé
sur des pages qu'on dit noires

Et toi et toi
tu disais
ton repos n'est qu'un débat
auquel je n'y comprends rien
ta meute errante
en toi
m'est inconnue
et je dois tenir pour toi
les noms que tu me brodas
sur ma peau sorcière
la rumeur
d'un instinct des constellations
et tu savais
notre mariage
des cigarettes et des hôpitaux
ta petite bohème et ta haine

de la médiocrité
de l'hédonisme

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Un jeune enfant magré
mes cheveux semés
en des champs
étrangers

Dansons néanmoins tous les deux pour
tout oublier tout oublier
La Sainte Marguerite de l'église
de Sillegny et
son dragon vaincu

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
tu disais
droit devant je suis censé t'aimer
mais
tes jolies je t'aime ne sont
pas libres
en attendant le temps
ce temps
ils étaient ce poison trop lent
en des phrases trop longues
tes baisers par trois
ne me consolait plus
l'absinthe de tes songes m'était
devenue toxique

et le doux sucre
n'y changeait rien
Comment pouvais-tu accepter
ce combat
perdu d'avance?

Je mentais
récitais Shakespeare
te parlais
des para-fascismes
comme des vers d'Hadewijch
ou de Chrétien de Troyes
ce coq noir sacrifié à l'aurore
je m'enlissais
nu et froid
vers d'abrutis sans miroir
et sans âme simple ni anéantie
Et je mentais
quand
tu me mentais
ton nom a deux mille ans d'avance
le mien
n'est qu'un singe
de huit ans mort trop tôt

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
me demandant inconsciente
où se trouve donc ta crypte?
l'oiseau macabre qui
te plaît tant
du temps de six planches
et des marbres aux dates
à mon goût pluvieuses

et ta vie qui n'est
qu'une maladie
et ma mort qui n'est
qu'une insomnie

Le temps m'aura fait prendre
moins de hauteur que d'enfers
dans cette matrice où
la fierté est
toute l'année en solde
aux galeries de ce labyrinthe
où
nous sommes nés
toi et moi

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Marguerite IV

*C'est la terre de la Sainte Promesse dans laquelle
Hermès a ordonné à son fils de semer l'or afin que
montent d'elle la pluie vivante et l'eau qui la réchauffe...*

Aurora Consurgens, Sixième Parabole

Mourir un vendredi profane
du parvis
de la fin fanée d'un
d'un coquelicot
le jour de la Saint François
l'année de la foudre promise
et des sentiers
ambassadeurs

Et toi et toi
tu disais
ni ma clé ni ma croix
n'ouvrent de le cœur de l'âme
de ton dragon
et ma robe emmêlée à ta
forêt calcinée
que dire de plus
de ces feux
dans tes yeux
ces flammes brûlant
jusqu'aux tréfonds de ton cerveau
mais tu disais toi
ton corps à toi est
l'éveillé
quand dans le mien
s'écoulait Léthée
oublié

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

J'ai choisi de fuir ton bel amour
la cage de ton langage
 ton accordéon accordé
avec l'étoile noire
Nausicaa effilochée
 tes lèvres et
tes mots méridionaux

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
tu disais
 incompréhensiblement je te fais
 mal à ton volcan
comment croire
 à ton torrent
 ce bruit
d'un flux qui se dérobe
 sans rire
et fuit dans l'union de tes
 conjugaisons heureuses et conjonctives

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Nous fils et filles de la bataille
du Cri du Peuple
et de ce temps-là dont je garde
 au cœur une plaie ouverte...
du Vercors à l'Aquitaine

de ma Moselle à ta Bretagne
des albigeois aux volontaires
de Dunkerque

Et toi et toi
tu disais
 ta mémoire est un monstre
 ton jeune âge
 un fruit maudit de la Verlaine
et tu disais
j'ai
Un garçon à chaque main
 et tant d'amour
qu'une amour n'est pas de trop
pour pleurer mon amoureux
quand ce matin dont
 tu te souviens toi
 qui te souviens tant
car tu ne sais abdiquer
car tu ne sais oublier
 et ce fruit à croquer
 et ce compagnon à réconforter
 et cette idiosyncrasie hérétique à refaire
 et la montagne d'une terre pour les défunts
Et son soleil dessus ce cimetière de nous

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Marguerite V

*Allons! le monde a aussi ses lois morales, décidément.
La force prime sur le droit, disions-nous aux heures de
lassitude? Eh bien non!*

"Résurrection", hymne à la République sociale, Casimir Bouis (Le Cri du
Peuple)

Le foulard noir autour de mon cou
n'est pas
le premier signe
de mon âme toute rongée
par ces foutues idées
qu'une Rimbaldie à un franc
plantée d'une franchise
à trois sous
d'une solde à la pauvreté
mon jardin n'est
qu'une commune cage
aux ateliers sur
l'établi de mon père parti
mon dieu haï
l'âme en peine en ma ta faute
à moi

Et toi et toi
tu disais je n'ai rien dit
ne sachant que faire
à part peut-être arbitrer
le silence
Oui j'avais raison
tout en ayant tort
devant
tes leçons manichéennes

et sottes
Tu as cette force en ta fureur
de devenir toi-même
et cette fureur en toi-même
à la forme
des ailes de l'enfant du chaos
et le bel intellect
n'ayant perdu
tes yeux des marmots

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Je me rappelle en toi
ce dégoût des mots
la futilité
bien faîte
tes toutes premières colères
sous ma casquette
et la perruque des imprimantes
à la mairie
inopportune

La voie du gaucher en ce tour
de magie
une pièce de un sol en poche
et le Tarot des princes
en lisière
d'une infortune

Qui suis- je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
tu disais
je te savais
toucher le fond étoilé du puits
le nigredo
de ton sang andalou
l'ombrageux caractère
des guerres qui t'amenèrent
devant
mes yeux verts
ton industrie tentaculaire
Et le sursis de ton âme
chutée d'un ciel
mon ignorance des neuf mois
et l'abysse dans
tous tes détails
et dessins
sans
illustrations

M'armer d'un courage
impossible
mourir pour défendre ton corps
aux potentialités
serpentes
ma science dérisoire
d'un esprit à l'agonie
le tien
à l'incendie
pacte cendré
et puis l'habit des solitaires
tes collants de beauté
pour mon étoile au matin

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Marguerite VI

*Je suis cette vigne choisie dans laquelle le père
de famille envoya des ouvriers à la première
heure, à la seconde, à la troisième, à la sixième
et à la neuvième leur disant : Allez; vous aussi,
dans ma vigne, et je vous donnerai le juste
salaire à la douzième heure.*

Aurora Consurgens, Septième Parabole

Je les entendais déjà rire
les morts
avant que tu ne naisses
c'est ainsi
ma malédiction a plus
que ton âge
du moins je crois
car je crois aussi
à cette fraction d'infini
dans les hasards quantiques
des choses
invérifiables irréversibles
devant la Mère Supérieure
à laquelle sans foi
j'accorde
l'affection et l'amour
Si tout est perdu
pour toujours
et même si
à quoi bon?

Et toi et toi
tu disais
te suivre est comme capter

le mouvement des neuf têtes
d'une hydre en furie
Je répondais
pour toi
j'ai dessiné des armées mouvantes
écrites dans la démence
Et tu répondais
en tes constellations par tes yeux fous
quand même en ce parfum
je sentais ma lassitude

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et je voyais toujours l'hôtel des yeux rouges
dans les cieux les flammes de la première
rébellion
le devenir éternel
des choses des êtres et des loups
des premières cités et des premiers
dépotoirs
quand nos chaînes naissaient à peine
avant le Verbe et son soleil
toujours identique

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
tu disais
je marche avec toi sur des braises
qui demain
incendieront le monde
d'idées emplies de lacunes

et de haines
tu disais mon ressentiment
le péché des anges prototypes
et des révélations d'Enoch
l'insémination d'un savoir trop humain
sous l'œil du Saigneur
et cette mauvaise
Providence
dont tu parlais
abondamment comme
d'une nouvelle tyrannie
et tes dissonances maniaques
quand la vitesse s'emparait de toi

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Je me souviens ce quai de gare
et la foule tout en sourires quand
à contre-courant
je descendais cet escalator pour
t'embrasser t'encalinnant

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Marguerite VII

*Celui qui a brisé mes portes d'airain et mes verrous
de fer, qui aura déplacé mon candélabre et rompu les
liens de ma prison ténébreuse, qui aura nourri mon
âme affamée...*

Aurora Consurgens, Troisième Parabole

Par une poésie trop vieille
j'ai une fois fait
pleurer ta pauvre mère
dont je ne me rappelle
que le sourire
Et pourtant et pourtant
déesse en sabots j'ai
à tes pieds
déposé les trésors d'Isaïe
cachés en des lieux
uniquement connus de Lucifer
cet emplacement souterrain
Et pourtant et pourtant
tu savais mon mon histoire
mon décès
ma renaissance
ma chance
ma bénédiction
ma bestialité

je suis venu m'agenouiller devant toi
un hymne du Cuzco dit ceci:

*Nunallaychus
kausarinpas
Mamayllaychá
Munakúwan*

Et je pleure à mon tour de te traduire
toi le suicidé:

Est-ce mon âme à moi
qui vit sa renaissance?
C'est ma tendre Mère
Celle qui pour moi m'aime

Et toi et toi
tu disais
c'est comme une drogue
l'opération se réitère
je m'addicte de ton encre bleue
Pourquoi pourquoi pourquoi?

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
tu vas payer mon Amour
notre destinée
de ta vie si
on peut appeler ta mort
la vie car
la mort porte en toi
l'écaille de mon nom
rappelle-toi s'il te plaît:
la mort n'est

qu'une illusion

Qui suis-je?

Toi qui sais

ne dis rien

ne dis rien

ne dis rien

Car ma faute n'est plus

hélas

expiable

ma prudence et

ma patience arrivèrent

trop tard

mais

tu sais cela

t'aimer ne suffit plus

je suis ici

mais

aussi dans ton cercueil

rumeur des temps passés où

bienheureux accédaient

à ce qui

m'est refusé

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné

plus que le diable à mon âme

Et toi et toi

tu disais

tu me traites en ennemie moi qui

chante et danse et joue pour toi

je me trompe peut-être

mais je dis vrai

et toi tu ne veux que

toujours

ce que tu veux:

INCENDIER LES CIEUX

Qui suis-je?

Toi qui sais

ne dis rien

ne dis rien

ne dis rien

Marguerite VIII

*Lorsque l'abondance de la mer sera dirigée
vers moi et que les torrents auront inondé
mon visage, que les flèches de mon carquois
se seront enivrées de sang...*

Aurora Consurgens, Deuxième Parabole

Rubedo infranchissable
dormir les rues
sur un lit d'ordures
Tuer le temps en criant ton nom
rien n'y fait
ta couche est demeurée
sans cantique
comme un pont brisé
au palais
des papes
qu'aux cieux sans mes clés
je n'ai pas vus
et mon charabia écrit
que pour toi
n'est qu'une trop petite
vengeance
pour mes sœurs et frères
sur le bûcher
brûlés

ô Marguerite
si par mes quatre quartiers
mon âme est libre
je ne crains plus
du Céleste
le dernier de mes châtiments

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
comment libérer ton cœur
si tu détestes tant les prophéties
que tu dis le faux
et ton arc qui pour
le plus grand bonheur
manqua sa cible
pour un carreau brisé
une armée entière est maintenant
en route vers
ton Paradis
inventé

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Makiykita haywarimuspa
Parvenant jusqu'à ta main pour la tenir

Une fille a passé le guet
On m'a mille fois été
fidèle et je n'ai cru
qu'à ma colère
ô Marguerite mais mon
cœur a brûlé

Mamachallay
ma petite et tendre mère

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
tes yeux sont des orages
qui n'attirent que les insectes
anges véritables
sans instruction
sans patience
sans espérance
et l'onde te répondait
par d'impossibles naïades
tes yeux sont des orages
qui n'attirent que
 des orages

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Marguerite IX

*...par leur dignité et le degré auquel ils seront
parvenus, ils ouvriront la maison afin de
de contempler face à face et les yeux dans
les yeux la splendeur du soleil et de la lune.
Mais les vieillards, ils seront impuissants.*

Aurora Consurgens, Cinquième Parabole

Et toi et toi
tu disais
que je disais
mon frère le soleil de ma bonne amie si belle à mourir
ma sœur la lune de mon bon ennemi au soutien indéfectible
mon frère l'orme aux mille visages du rêve avorté
ma sœur la tempête du soldat de l'avant garde sacrifié
mon frère le colibri des poètes défenestrés
ma sœur l'impératrice de mes incompréhension liberticide
mon frère l'adversaire dont le mensonge m'a conduit aussi loin
ma sœur la tombe où repose un masque pour mon démon
mon frère le camarade ce mot terrible et chaud
ma sœur la forteresse céleste aux migraines du sérieux
mon frère l'alpiniste tombé comme il faut pour survivre
ma sœur la montagne qui m'accueillit en ma tristesse
mon frère le prolétaire qui sur un chalutier parti pour ne plus revenir
ma sœur la nuit aux difficultés insolubles et froides
mon frère l'horizon qui jamais ne me serra les doigts
ma sœur la misère qu'un millénaire ne suffit à enfermer
mon frère le chien ayant par lui-même appris à vivre
ma sœur la vengeance qui me dictait qui me dictait des désobéissances
nouvelles
mon frère le solitaire toujours dont la fureur du troupeau m'éloignait
ma sœur habituée de conjuguer l'avenir avec la violence des pauvres hommes

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Une cage grande ou petite
une cage est une cage
 qu'à dieu n'en déplaise
je voudrais
 ôter la terre de dessous
 la patte
de cette justice trop romaine
 trop humaine
et ce quelque chose à l'intérieur
 en moi
ce quelque chose pleure
 très doucement
et si j'écris
pour les morts
 j'écris
pour les morts qui auront
 mille ans dans mille ans

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
tu me parleras
de la pierre blanche et noire de Vallejo
du vieux saule triste et seul de Valdelomar
du capitaine intrépide qui voulut marier Flora Tristan
de la petite chambre et de l'ardoise d'Alejandra
du suicidé ne léguant rien dans la poésie de Borges
et de l'ours et de l'indien dans l'histoire de Robinson
et moi

je te parlerai
du jeu des neiges sans ces trois gouttes de sang
et des chaînes brisées du pardon pour deux
et de Berlin l'infatigable festive
et les tentations de Barcelone l'insatiable
et Saint-Sébastien ou la mélancolie messine torturée de Koltès

Peut-être peut-être
Avons-nous trop parlé de nos errances...

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Marguerite X

*L'accomplissement du nombre entier est donc le quatre,
car le dix se parfait par le quatre. Ainsi Dieu a créé la
totalité des créatures à partir des quatre natures différentes
après qu'elles furent assemblées l'une à l'autre...*

Aurora Consurgens, Deuxième Parabole

Le chant des chants dit
 que tu es belle
ô mon délice
 ta peau couverte de fleurs
 toi
la jalousée malheureuse
 toi
ma colombe
 hâte-toi
relève-toi
 reviens-moi

Et moi et moi
je n'y crois
Dieu a enflammé mon cœur
pour que je ne crois plus en rien
 ou peut-être mon mensonge
ma bien-aimée choisie entre mille
mais j'ai perdu la foi
comme l'épine du lys
je suis
 ta douleur
que tu connaissais
 par cœur

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
tu me disais
grand fou et cruel
perdu
dans ma quête
et tu me demandais
est-ce que ce monde existe vraiment?
Est-ce qu'exister c'est être ce que tu es?

Et je ne savais quoi te répondre
moi qui soulevais chaque pierre pour
te dire
tantôt oui
tantôt non

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Car nous sommes toutes et tous trahis
et nous nous retrouverons qu'à la fin

Et toi et toi
tu disais
ta lune est si pauvre
que les pauvres n'y croient pas
tu écris pour que d'autres enfants
soient un jour libre
mais tu suis
la bête baissée
le boiteux

qui éteindra ta flamme
tu es pour moi
un Prince Noir
poursuivi par
ton ombre
Comment te sauver
si tu veux mourir
chaque fois
que je m'approche
en tes remparts si fragiles?

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

La mère de la crainte de la sagesse est
l'acte premier qui conduit
à la seconde action
mais
ma mère est folle
et je suis captif de leurs barreaux
d'un calme presque incontrôlable et feint
sur l'épaule d'un oiseau de malheur
inspiré
d'un Orient renoncé
pour une louve abandonnée

Et toi et toi
tu disais
je l'ouvrirai ta voie de la bougie
les carrefours de ce temps emporté
je t'accueillerai où ils ne pourront
t'avoir toi
mon oiseau si rare

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Marguerite XI

Et dans la Tourbe: Rendez les corps incorporels
et le fixe volatile. Toutes ces choses achevées et
accomplies par notre esprit, car lui seul peut rendre
pur ce qui est né d'une semence impure.

Aurora Consurgens, Quatrième Parabole

Je savais le désir
qui brûle ou qui frappe
le bâton de Saint-Marc
et les dents de loups
plantées claires
comme cruelles
 en mes mollets
et cet arbre aux mille visages
ses oisillons rebellés
ses écritures impossibles
aux yeux des hommes
la brûlure de la crainte ou
l'espérance
 Vieil arbre
je te connais
et ta croissance en moi
me porte
 vers des cimes
que les hommes
 ne comprennent plus
je voudrais m'envoler
 à tes ailes
des caducées
 retomber
pour renaître

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
que tu venais de l'océan
 ce Grand Océan
tu connaissais mon ascendance
la dix-huitième Arcane
mes chiens et mes tours
 et puis
mon signe
la flûte taillée d'un fémur
abandonné
le blé fauché du roi
et de la reine
que nous devenions sans cesse
 et tu disais
ma tendresse n'est pas faite du sucre
 des os de la Mort
et moi et moi
je te croyais

Qui suis-je
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Et je voulais te dire
ce roi sans palais
son denier caché
le corps de son imagination
en sa toge bleuet
et ses sandales posées
en la terre
 sans souverain

suzeraine de son eau manquante
je voulais te dire
le nombre trop grand
en mon cœur
des suicidés
Lucien Laura Sandra Christelle
et tant et tant
ma bien-aimée

Et toi et toi
tu disais
je te comprends sans vraiment comprendre
et sans pouvoir
le dire
ton épée est ce miroir
penché sur tes veines
tes voix en toi
ton sourire de façade
ce double-tranchant
dans la défense utopique
de ton oubli
irréconciliable avec
ta mémoire
cette charogne ce monstre

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

à trop vouloir vieillir
d'un grand œuvre
ma coupe empoisonnée
j'ai rajeuni d'un rayon
de lune
d'un tisserand
de mots
le pire des métiers

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Marguerite XII

*Or, il y avait un homme nommé Simon, qui avait
précédemment exercé sa magie dans la ville, il
provoquait l'étonnement du peuple de la Samarie,
et se disait quelqu'un d'important.*

Actes 8 : 9

Ma barque rafistolée
mon imparfaite déclamation
mon oranger sauvage d'Andalousie
mon incorporelle liberté perdue
ma déchirure d'Ukraine sous les bombes
ma plus haute branche tombée morte
ma danse à mes pas maladroits
mon rire quand je t'écris presque méchant
ma larme quand ta douleur...

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais tu jettes à la face du monde
ta magie blanche ou noire
de carte rouges ou trèfles et piques
d'une pièce ne valant pas
 un soleil
tu offrais gratuitement
l'espoir d'un pile ou face
mon oiseau d'amour
qui ne sait
qu'au loin
de mon amour
 s'envoler

ici-bas je m'y perds
et là-haut tu as blessé
même les dieux
car le tien
se nommait

par toi
Partager Aimer Désirer

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Des justes et des saints
je n'en retiens
que mon crachat
la nuit du grand silence
et
la fin du chant des oiseaux
avant celle
de l'animal humain
et
si ma porte n'est
qu'une impasse mauvaise
j'irai en bas
rendre des comptes qu'à
l'archange le plus sage

Et toi et toi
tu disais
tes erreurs me font mal
tes fantaisies m'assiègent
ton ardeur me tue
si tu mourais là-bas
Huamanga ma bien-aimée tu disais
je ne t'ai jamais

dit adieu
et j'ai dit
je ne t'ai pas aimé pour ça
et ça pour toi est
un labyrinthe dans des enfers
le sabre des sans quartier ou
l'épée de celui qu'on appelle
du nom de Satan
tu croyais la fin de tout
et la liberté
et la mort
et la chute
mais pas en la fin
de notre amour

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Si je maintiens ce cap destructeur
parviendrais-je jusqu'au Père?
Qui sait cela
qui sait vraiment cela?
Je voudrais m'envoler
sur ma jument préférée
voir se coucher sur la plage
une dernière fois
ce Soleil de Bretagne

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Marguerite XIII

*Jésus leur dit alors: Vous aurez tous, par ma faute,
une occasion de chuter, car il est écrit " Je frapperai
le berger, et les brebis seront dispersées"*

Marc; 14 : 27

Le chien des dieux
parlait ainsi:
de l'agneau de l'éternité
le crucifié avait sa vanité
cherchant
par tous les moyens
à détruire ce temps
du temple et des marchands
de victuailles
et les bijoux dorés
et les boucles d'argent
et les anneaux de gloire
en ces années d'errances
pharisiennes

Et toi et toi
tu disais
ne passe pas par ce chemin
ou
prisonnier tu seras pris
(ne t'écoutant presque jamais
prisonnier je fus pris)

Tu veux toujours souffrir pour moi
que t'ai-je fait pour mériter
pareille destinée?

Et tu répondais par ton humeur

ternie d'un passé
qui m'échappe
je voudrais seulement un jour une nuit
voir te tomber des yeux
et du matin
cette neige d'amour
pas si pure
par des cieux
pas si sombres

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Je veux dire pour toi
ma chair
la cinquième saison
du premier désir
ton premier café
et sur la tasse
ton rouge à lèvres
un peu rare
un peu pour l'occasion

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
tu disais
Est-ce par tes poésies
que tu éteins en toi
l'éruption des flammes?
Je ne sais pas
je ne sais pas
tu ne sais pas

et que dire
de ton pouvoir
maudit
de ton avidité
maudite
On te dit jeune
mais
je te sais
si vieux
et ton épée lassée
voudrait me séparer
à jamais de
Toi

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Je voulais quoi?

La rumeur naquit à l'ombre

des gargouilles brisées
et des histoires contées
par de trop vieux vitraux
cassés d'une pierre bénite
et néanmoins
blasphématoire
Vois-tu comment je suis?

Ambivalent
contradictoire
et trop souvent
incohérent

si Seul dans cet univers
quand il est sans
tes yeux verts

sans toi
ma révoltée
véritable

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Marguerite XIV

*Ces phrases sont autant d'allusions à
la naissance d'une figure qui, chaque fois,
est mise en parallèle avec le Christ*

Aurora Consurgens: Commentaire, Marie-Louise Von Franz

Dîn est le maître mot arabe
pour dire l'application
commune et simple
et que l'on ne me dise pas
compagnons de ma route
que je ne pense
à vous
avec tendresse et
Tempérance
C'est ainsi tel un arbre se déploie
l'ange s'élève quand
ses racines s'abîment
et que l'on ne me dise pas
compagnons de ma route
que j'ai accompli
cette œuvre
et cet œuvre pour moi seul
si tout ce que j'ai fait
a été écrit
et fait
pour toi mon Amour

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais

toi tu essaies
d'être sur la première
 ligne des balles
le petit bonhomme est parti
Mûrir à la guerre
 folle mais populaire
 rien n'aurait pu nous empêcher
 de devenir maîtres de
Nous-mêmes
rien n'aurait pu nous empêcher
 de nous revoir
 nous retrouver
nous reprendre
 si le passé n'est jamais
 défait
 et si l'avenir est une longue paraphrase
rien n'est écrit
 tout est peut-être
peut-être seulement
 prévu
le Mal qu'Hamlet
 ou Macbeth nous apprend
au temps qui nous
 semble
 irraisonnable et fou

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Ma fée ma sorcière ma Reine
les géants d'acier ont fait
couler les étoiles
 les sangs
 les larmes

et je n'ai accepté la
 couronne acratique
que pour l'honneur des miennes
 et des miens
des conjonctions prolétariennes
 juxtaposées de coquelicots
mauves des herbiers
 j'ai des images
 en tête
et les premiers parmi
 les égaux
dont on se souviendra
 longtemps
 la mort de
mes frères dans
 la bataille
 la mort des innocents

Et toi et toi
tu disais
 désabusée:
à quoi bon?
Tes engagements se frottent
 à toutes les peaux
et moi comme je t'ai manquée
tu me refuses jusque la parole
 et la voix qu'on entend peu
 quand la tienne est toujours
ce cri vulgaire et andalou
 mais le miroir ne triche jamais
 ni pour moi
 ni pour toi

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
 plus que le diable à mon âme

Pour toi j'ai anticipé mes funérailles

quand
les âmes paraissent sourdes
aux bruits de l'époque
et à la mort des premières
et trop vieilles religions
ma lanterne alchimique
ma neuvième Arcane
mes mots et mon amour
mon cri dégénéré d'un
mystère
d'or ou de plomb
mon animosité dans les
entrailles
cette antichambre de l'Au-delà
sont pour toi et entièrement
pour toi
Qu'un présent Un drame
mon Amour

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Marguerite XV

*Voilà tout ce que fera mon amie parfait, belle
et ravissante dans ses délices, car les filles
de Sion l'ont vue et les reines et les concubines
l'ont louée.*

Aurora Consurgens, Septième Parabole

Faire le premier pas
avec toi
voir le Montségur
parler au nom du bien
au nom de mon mal
au nom de mon
Espagne si malheureusement
catholique et froide
te parler non de Faust
mais de Rilke
et de toi:
poussière de
l'écorce du châtaignier
quand tes fruits
enfant
me servaient de
projectiles
dans ces fausses guerres
entre mêmes
te parler de Verlaine
de sa chanson grise
de sa rencontre oubliée
avec
Don Manuel Prada
et la taverne d'une saison
à la lueur d'une chandelle

de ce qu'écrivit
Rimbaud en enfer
et que j'ai oublié
quand possédé
j'écrivais
à voix haute et
ce rire kafkaïen
à l'instant des folies
te parler de Benjamin
et de ses yeux fermés
après
Port-Bou
et ce vieux port vers
lequel
nous nous acheminons
toutes et tous

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
je savais ton plus grand mensonge
quand tu disais ta poésie laide
enfantée
du drame de
tes angoisses
tes peines
tes tristesses
ta douleur qu'on la dirait infinie
et tu disais
toi
mon Amour
je voudrais
t'entendre me lire et me relire
les vers de Lorca ou Machado
de ceux qui

dorment pour toujours
revoir tes ailes d'ange imaginées
à la clarté d'Antarès
ta déjà morte
te revoir
regarder la phalène le papillon
les fourmis et les araignées
grimper très
doucelement
au moins une fois

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Quelle infamie dormir
quand tant ne mangent pas
et puis mes insomnies voudraient
revoir le corps nu d'Alejandra
posé sur une photo vieillie
plus belle que
mes fantômes qui
m'obsèdent
mes insomnies voudraient
pour y mourir au jour
de cette dernière journée
d'août quand Baudelaire
fermer ces yeux
intarissables

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
que je voulais mourir avant toi
car mon cosmos sans toi
est sans la valeur qu'il a
 pourtant
j'ai compris tu disais
si nous ne nous ressemblons pas
ne t'avais-je pas prévenu?

Marguerite XVI

Quand Lancelot entendit son nom, il n'attendit pas pour se retourner : derrière lui il vit, là-haut, la personne qu'au monde il désirait le plus pouvoir regarder, assise aux loges de la tour.

Lancelot ou le Chevalier de la Charrette, Chrétien de Troyes

Comment t'avouer autrement
mes fautes
mes tortures
mes colères
mes jalousies
mes dépendances
mes obsessions
C'est pour toi
ces mots sans cri
ma confession d'un marcheur
intempestif
de l'héritier d'une hérésie
et mon
hétérodoxie coupable
de t'avoir vue nue en rêve
mon unique amour et
ma Folie
je suis cet hiver pour nos dieux
l'assassin pour ton destin
redescendu des cieux
cet ange né du crépuscule et
de la terre un peu vieille
un peu malade

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
je ne suis née qu'une fois
et tu parles d'un temps
d'avant le temps
sans perdre l'exigence ici
ton antifascisme
 ressuscité
ton nom effacé
de la table des rois
en ce navire dans la tempête
et le piano
et la pluie
et la pilule
de la Mort qui t'aimais tant
qu'elle voulut te reprendre avant
la perte de ton
innocence

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Un jour que tu entendis à Neuchâtel
mon nom
tu te retournas comme un chevalier
en cavale
en tourmente
en chagrin
je ne mérite pourtant rien
si je veux tout
et tuer jusqu'aux dieux
je ne mérite rien
que mon châtiment
le silence et l'oubli

que tu ne m'accorderas pas
et le dragon ricane de
ta vanité
et le dragon ricane de
ma vanité
rien de nouveau sous la Lune, mon œil
dit-il

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
tu n'es qu'un cercueil ouvert
un cadavre parlant
qu'une aurore convergeant vers
l'éternité des nocturnités

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Marguerite XVII

*Servius observe que le poète décrit l'équinoxe
de printemps où les planètes sont à nouveau
libérées dans le ciel, comme des fauves dans
la forêt ou dans l'arène d'un cirque.*

Aurora Consurgens: Commentaire, Marie-Louise Von Franz

Du pain sec des poètes
dactylographes
je n'en retiens que
mon thylacine
enchaîné
sauvage ne survivant
d'aucune
captivité
Disparaître
pour dans dix siècles
se voir oublié
tes toxines en tes gencives
plus belles
que
mes poisons et
mes foudres

Et toi et toi
tu disais
tu dois être étranger à la
ville humaine et mondaine
ta pitié est belle mais
dangereuse
t'habite une compassion
inhumaine ou divine
et tu tu voudrais dormir

pour toujours
tant elle te fait mal
la terre cet enfer par
les fous façonné
ta souffrance fit naître
 ton
triste crépuscule
différence et répétitions
je ne sais le nom de Baphomet
 ou
du démon qui te possède
 toi
 mon chevalier
servant

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Je voudrais parfois m'asseoir
non loin de Mont-Blanc
en Catalogne
non loin de cet ermitage
m'asseoir sur une pierre
voir le lever du jour
 enfantant

la vie
sur la Méditerranée
et fermer les yeux
 je le confesse
peut-être et enfin
pour toujours
m'offrir à ta bouche
par-delà la vie
par-delà la mort
car il me restera
 c'est sûr
le nom que tu portes

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
tu disais
offre pour moi ta plume
 meurtrie
je t'offrirai cet air
 dont tu souffles
 les mystères
Merci pour le tabac
 le valium
 le pollen
Quand ton masque tombe
il ne reste qu'un squelette
épris du son des castagnettes
et des talonnettes
des Séville des Cordoue
 de mon accordéon
 des Balkans
peut-être
 aussi
peut-être un peu

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

et les métros d'Ukraine
pauvre berceau de Makhno
je me rappelle l'enfant
 sa belle étoile
sa maison son toit
 une simple bâche
son passage par

ce lac de glace
 jamais se contenter de peu
 se former
d'un 1905 avorté
la geôle et le typhus
s'éduquer d'une communauté
l'humilité de reconnaître
 que les meilleurs étaient déjà
 partis
l'avenir n'est du passé
 qu'une longue paraphrase
l'enfer de cette nuit
 la trahison
des rouges
 Cronstadt et le reste...
Et dans ma mémoire
 tout se bouscule

Marguerite XVIII

*C'est pourquoi Avicenne dit dans le Livre des
Minéraux: Certains, remplis d'intelligence,
utilisent une eau qui est dite lait de la vierge.*

Aurora Consurgens, Cinquième Parabole

J'ai franchi le fleuve
sur l'autre rive
j'ai rebâti
moi l'enfant
du pays malade
notre communauté
et
les oiseaux autour de moi
n'avaient plus faim
car
j'avais gagné leur confiance
je les appelais soeurs
je les appelais frères
ils mangeaient
dans ma main
et petit à petit
en moi
se faisait entendre
la voix de Giovanni
je reconstruisais
notre demeure
quand ils me répondirent
les oiseaux:
Le roi est de retour
et moi qui ne pensais qu'à toi
je rétorquai: ce n'est
qu'un saint de huit siècles

Nous parlions du roi des bêtes
et un grand silence se fit aux alentours
je ne savais quoi répondre
alors
je n'ai rien répondu

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
tu disais
malgré tout
qui sait vraiment
ce qu'il se passa
ce jour qu'on tua Jésus
Mille corbeaux tombèrent morts
Mille loups
Mille lions
Mille ours
Mille chiens
mais qu'est-ce la souffrance
d'un univers si ce n'est
ce signe quand
tout est lié
d'amour pour un frère
tu disais
mais je t'apprendrai
pour oublier
tu disais
les grillons d'Avignon
le chant par la fenêtre
plutôt que le tonnerre en ton corps
infirmes

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

On empoisonne jusqu'à
l'Eden des océans
on lapide des chiens
on décapite des enfants
on protège de faux rois
 maîtres de plus rien
ni des consécrationes inutiles
ni des commencements de la fin
 quand la porte des
 enfers s'entrouvre enfin
de chaînes qui se brisent
 et Lucibel pardonné
 nous offrira
ses noires ailes

Qui suis-je
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Marguerite XIX

*Quand il ouvrit le cinquième sceau, je vis sous
l'autel les âmes de ceux qui avaient été tués
à cause de la parole de l'Éternel et à cause du
témoignage qu'ils avaient rendu et ils hurlèrent
d'une voix forte...*

Apocalypse 6 : 9, 10

Et j'étais terrifié par le
vol en moi anophélique
des mouches d'un ancien prince
je t'avais dit
que mes démons en
moi
te suivraient
tu n'avais pas
vingt ans
et tu ne me croyais
qu'à moitié

J'aurais mieux fait
de garder silence
me taire et
me méfier des tiens
qui m'ont suivi
depuis
Amour
je suis à toi quand tu es
mais peut-être
à eux
mais peut-être
à eux et seule
et moi

et moi
pauvre folle

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
il n'en existe aucune autre
pour venir te jouer
dans tes enfers
devant

 Perséphone
de l'accordéon
toi le prisonnier
des marbriers
 et des vendeurs de couronnes
des orateurs de la dernière

 Oraison
comment te libérer si toujours
tu te retournes
 à la fin
des retrouvailles
mon Eurydice
au masculin?

Qui suis-je
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Et je cherchais des chemins

vers les Lunes dedans
l'écume des nuits
les yeux tendus vers le ciel

je soufflais sur des brindilles
pour dessiner
des choses simples
que Dieu n'inventa pas
et le vent me jaloussa
bel intellect
 qu'il me disait
tu veux
 créature
blesser jusque
ton créateur
Voilà qui est impossible
mais l'archange dont les chaînes
furent trop lourdes
ton géniteur
est habile à mentir
mais je répondais comme
je réponds toujours:
Vent, Grand Vent, toi aussi tu es menteur
et finalement
le silence vint à nous
me réconcilier avec mon âme
le vent se tut
et je gardai en moi
 Silence

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
qu'ils ne crieront pas
éternellement en toi
les cinquièmes et les sixièmes
mes premiers et les derniers
 morts
souviens-toi que tu es mortel

toi aussi
oui...
toi aussi
ma colombe
mon empire

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Marguerite XX

...car il existe dans l'âme une propriété qui dépend de l'imagination et peut agir sur la matière. Cette propriété est conditionnée par la "force sensible, qui meut et qui désire" (virtus sensibilis motiva desiderativa) dans l'âme du prophète.

Aurora Consurgens: Commentaire, Marie-Louise Von Franz

Ni pour la pitié ni pour la charité
je suis né un mois d'automne et d'hiver
et toi qui naquis le jour
qui vit mourir
Le roi des poètes
toi qui naquis
dans le Jura
Est-ce le signe pour
mon imagination défectueuse
que
notre union était
écrite sur
la pierre des Oracles?
Je ne dirai rien
car je ne sais ce qui m'habite
moi l'impulsif
moi le dur
moi l'intolérant
moi l'immédiatiste
moi l'anarchiste
moi le colérique
moi le fils du déchu

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
tu disais
 ta sœur ressemble à Elisabeth
 l'usurpatrice
et ton cheval à Turin
 quand viendra-t-il?
Est-ce une étoile ou un volcan
 ta langue de feu?
Est-ce le drame ou l'espoir qui
 te guide?
Est-ce une passion triste
 est-ce la joie de Gabriel
 ou le tragique de Michel
 ou la fureur de Satan
 La source
de tes litanies insidieuses
Te souviens-tu comment je ne croyais
 naguère
en Saint Pierre
 ses clés ennuyeuses
et encor moins
 en ton extraordinaire
 liberté?
Voilà que ta lanterne s'illumine
 en moi la flamme amoureuse
 plus belle que tes anciens mensonges

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Je me suis retourné

et je me suis senti
 maudit
car que pour toi je sois pendu
 ma sorcière
 ma fée
mon Aimée
Au nom des nôtres
je reviendrai
 sur ta rive
je retournerai
 vers
 ces nuits sans orage
vers ce village des amis
 des imaginaires
et moins je dors
 plus je te sais
et plus en moi je t'entends me dire
je suis
 je suis

Qui suis-je
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Marguerite XXI

*Elle m'a comblé d'innombrables bonheurs; je l'ai apprise
sans mensonge et la communiquerai sans envie, sans
cacher sa dignité. Elle est en effet un trésor infini pour
tous, et celui qui l'a trouvé le cache et dit, dans sa joie:
Réjouis-toi, Jérusalem, et rassemblez-vous...*

Aurora Consurgens, Ce qu'est la Sagesse

Voici mon histoire
mon éveil
mes trois furies
ma nymphe
ma Mélusine
mes tablettes

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

Et toi et toi
tu disais
que je voulais cracher
à la vue du moindre clocher
que les traits des églises
ses croix
te révulsaient
la rumeur disait
que les loups hurlaient
pour toi
que les chiens sans te connaître
t'obéissaient
et je lisais entre les lignes de tes logorrhées
dites impies
Et la rumeur disait

que les chauve-souris te dictaient jusque
leurs fables
que tes prières pour que la chute s'achève
étaient blasphèmes
que tu marchais dans la haine de Dieu pour lui porter
le coup fatal
que tu ne craignais les enfers car tu en étais
le fils indésirable
que celui qui te baptisa avait péché devant le sage
porteur de lumière
que ton silence et ton rire portaient la marque
du vilain
que ta lassitude des hommes était pour eux
une malédiction
la rumeur disait cela... mais toi tu ne disais...

Qui suis-je?
Toi qui sais
ne dis rien
ne dis rien
ne dis rien

Je ne suis qu'un jeune guerrier
et non
ton ennemi
Vivre est un village
et je me soumets
devant ton espoir
je refuse ce combat
j'abdiquerai devant toi
devant ton courage
j'ai la force de m'agenouiller
sans pour autant
t'oublier
mon Aimée ma fée ma sorcière

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Et toi et toi
tu disais
 parfois je voudrais
 te voir me revenir
 sans l'exigence
 de voir tomber le ciel
 dans une tempête assise sur ta rage
 et t'entendre chanter
 toi qui ne sais ni chanter
 ni danser ni claquer des doigts
 toi qui a appris à n'obéir
 que pour
 les femmes
 les chevaux sauvages
 et toutes nos cités conquises

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

je ne suis qu'un singe intelligent
 personne ne connaît vraiment
mon origine ou ma mort
 pas même celle qui sait me lire
C'est ainsi j'ai croisé tes yeux verts
 et je t'ai jugée et tu m'as jugé
 et pour toi j'ai tout perdu
 et pour toi j'ai tout regagner

Qui suis-je?
Toi qui sais
 ne dis rien
 ne dis rien
ne dis rien

Mangez, buvez car je m'en irai

Et toi et toi
tu disais
 c'est par ta couardise que j'en viens à me
 défaire de toi
tu veux me léguer ce rien
et ce rien je n'en veux pas
 tu dois choisir
si tu n'es pas cet ange né de la terre
 qui dit la nuit
Mon Bien-Aimée
 je ferai ton cantique
 n'en déplaise à la porte du Mal
 dont tu es le gardien
une seconde ou dix ans se ressemblent
 et je disais que le temps importait peu
ton minuit est mon zénith
 ta lune se voudrait allemande
et comme disent ceux
 qui s'ensommeillent pour toujours
sans mourir ont bien de la peine quand
 tes prémonitions s'en vont
au cimetière de nos roses
au cimetière de nous

Mais Marguerite si pour toi j'ai donné
plus que le diable à mon âme

J'écris ces dernières lignes
 pour toutes les fraternelles

pour tous les solidaires
pour ces tambours
loin des guerres
pour nos emportés nos bagages
nos boyaux nos battus
nos larmes nos fracas
nos outrages nos idioties
nos pardons nos vins
nos pains nos cigarettes
nos sans-terres nos sans-toits
nos sans-mâîtres nos marins
nos disparus nos orphelins
nos paraîtres nos tristesses
nos amours nos délicatesses
nos infinis nos moqueries
j'écris ces dernières lignes
pour toi
ma Mélusine
ma fée
ma sorcière
mon Amour
ma Marguerite
ton encre rouge
mes larmes bleues.

Luciférisme apocryphe

J'aimais tes paupières closes à mes tristesses
si je mourrais là-bas m'aurais-tu repleuré
d'un courage trop nu aux destinées leurrées
à minuit repasser par toutes mes finesses
si je savais des rois si je savais des sœurs
qui sait vraiment cela quand demain veut et meurt

J'aimais tes paupières closes à mes paresseuses
la grisaille à ta rage voleuse de mon feu
poésie maudite devant dieu cet affreux
ce maître infortuné aux mille maladresses
si je sais des humbles des simples je ne sais
presque rien c'est ainsi que mes mots renaissent

**Cantique aux révoltés ou
caos invictus**

*Vive la Commune!
La Commune, savez-vous,
Petits téméraires,
Ce que c'est? Ecoutez tous
C'est de vivre en frères.
Et lorsque nous serons grands
Nous combattons les tyrans.*

Hymne à la Commune, Eugène Chatelain, ouvrier ciseleur

Le prix de mon apostasie
vois-tu petit ce que j'ai pris
sur moi pour te tenir, à l'écart de ce rêve
l'image dans le fond des haines
de Belfast aux Andes la peine
la magie de la Mère, à l'orée de la trêve.

Et ces livres qui me cernaient
du temps des guerres renées
d'une folie d'un tsar, pauvre fou revenu
pauvre fou guerroyant d'un pieux
mensonge en lisière des vœux
orthodoxes et froids, millénaire advenu,

des messagers de l'infortune
je n'en retiens que quelques runes
que Huamanga fut belle, à l'instant de la paix
Pouvoir tu vis, meurt par nos mains
ô Peuple assassiné demain
les égaux la grève, leur machine bloquée,

et le pas pesant des soldats
de Juliaca ce qu'on n'dit pas
que la rue était belle, emplie de ces ruraux
venus en finir du Congrès
de ces mensonges tous garés
au reflet d'un miroir, l'horizon de nos maux,

ces boucliers pleins les ruelles
rire d'un maçon sa truelle
continue de couvrir, le bruit le trou des balles
la douleur enfante Soleil
des révoltés depuis la veille
quand nous disions ensemble aux armes qu'on remballe:

le Peuple n'attend rien de vous
vos uniformes sont des fous
le temps des cerises, finira par venir
et ce malheur s'achèvera
bien un jour qu'on en finira
d'ainsi nous défendre, le noir porter et dire.

Océan intérieur

La large est pris d'enfants enfuis
en attendant le temps trop fait
la mémoire à deux pas du puits
tu m'as dit que je l'enfantais
au beau milieu de tous ces chiens
comme étoile assise en l'humain

Et le vieux port qu'on disait fou
du goéland criant tempêtes
de la lune jamais à nous
s'il faut s'ensommeiller de fêtes
et de ces bouteilles au vent rouge
quand soleil jamais ne bouge

Livré à d'anciennes potences
à des sabres rouillés des femmes
l'histoire est faite d'impatiences
ma bonne amie ma fée mon âme
mon grand père était de ces guerres
venues des rages de naguère

Fuyant de cette Espagne défaite
la main de Tolède où l'acier
n'est du fusil qui ne s'apprête
qu'à nous fausser compagnie née
d'un biberon de l'andalou
l'heure des chiens jouant aux loups

Les voiles claquaient la douceur
des vents chauds et des portes froides
lisière ne disant la peur
des mains du chevalier si roides
ne disant rien des braises nues
attendant matin revenu

Et les filets des rois n'étaient
qu'annonceurs de l'eau lourde
prisonnière de cet été
quand la bride mâchée trop sourde
me venait par d'étranges songes
clairaudience ou bien mensonge

Ce bon patron de l'autre rive
faisait ma cinquième saison
la qui me frappe et me dérive
ici toutes mes frondaisons
me déliraient de mers vaincues
en cette complicité nue

Écris-moi de là-bas pays
de Cocagne en bordure loin
de mes forêts de pins meurtris
et puis tes courages voisins
des traîtres et des insoumis
qu'en mon quai déviant tu as mis

Ne forger qu'une lance au nom
des modernités des crachoirs
ou le salpêtres des démons
mon destin était de m'échoir
au goudron de l'ère à l'orée
de ma cervelle assermentée.

Trois sonnets pour Chiara

*Quand ils parvinrent au lieu du calvaire nommé Golgotha,
c'est à dire le lieu du Crâne, ils lui donnèrent à boire du vin
mêlé de fiel et de myrrhe...*

Matthieu, 14 : 33, 34

1

Pis les sangs ont coulé sous les ponts de ton encre
rouge n'étant que le temps de tant de temps des cancre
dans ma pauvre écriture à la fin l'au-delà
me revient de tes bas, tes collants de là-bas

Je suis un si grand fou, mais demain m'assagit
je viendrai comme ça, de ce ça qui m'agit
me meut, me croit, me vit, je tournerai nuages
en chansons peu libres, car ce sont des présages

Qu'on ne contrôle guère, ainsi vont les symboles
et moi qui ne suis pas, de ces tristes diabolos
le treizième à la rue, froide de la lanterne

L'esclave sot et fou, d'amour pour une fleur
qu'un oiseau anarchiste, un corbeau mon malheur
de cet folie pour toi, en dépit du moi terne.

D'une sorcellerie assumée
me revient ta voyance
un vieux phénix de noir dessiné
tu étais la violence:

Spirituelle ou je veux dire folle
je veux dire renaissante
en cette ère des chevaux d'Éole
quand tu allais volante

Ô ma fée ô ma sœur destinée
éprise mon Aimée
d'un pauvre roi

Ô Mélusine à toi j'ai légué
l'ordre de mes armées
juste pour toi.

J'ai touché ton Eden depuis ma canopée
mes sapins de fortune à ta lisière assise
dessus l'étoile ailleurs qu'aux cieux désespérés
de me savoir sans dieux m'habitant loin d'Assise

T'étreindre ô ma chaleur, je suis ton ombre et nu
ton silence éteignant ma haine de l'esprit
qu'une faute à l'oreille à l'orée venue
de cette guerre infâme, ayant mis Giovanni;

Sur notre route ainsi, le péché du divin
lui qui par sa vanité a créé l'humain
Frère Soleil et Lune ma Sœur

Le premier de ses fils ne plia le genou
car ce fut l'erreur qui nous porta jusqu'à nous
prendra-t-elle fin cette fureur?

Larielle
ou en attendant le temps de t'oublier

*Et je les sais qui parlent
Il doit lui dire "je t'aime"
Elle doit lui dire "je t'aime"*

Orly, Jacques Brel

Larielle à toi j'ai pensé, ce flash à travers,
le grillage de l'HP, ce rien qu'un petit verre,
te faisant tant de mal, tu disais l'insomnie
ou ce liquide fatal, tu mentais à la vie,
jamais à tes amis, tes clopes mentholée
chuchotaient tes envies, on s'est tous fait tauler,
la fois que... la fois que, toi l'orpheline nue,
demain tu nous manques, et puis hier mais t'as vu,
je parle encore aux morts, à ceux qui ont marché,
les ponts dedans ton corps, et je me suis caché,
le jour de ton église, elle est belle ô Larielle,
ta lettre pour Elise, elle est belle ô cruelle,
ta vie et cet hiver, comment redire à toi,
qu'il n'y a d'enfer, les autres n'y sont pas,
le froid est dans mon cœur, le feu dans ton étoile,
tu avais cette peur, et puis toujours ce voile,
au fin fond de tes yeux, ce brave amour des fins,
dans tes gestes le pieu, ce hasard des défunts,
et des tentatives, j'étais bien loin de toi,
dans ton évasive, confession sans la foi,
j'ai manqué ton voyage, à l'orée des sapins,
la couleur du jeune âge, et ce sourire alpin,
et puis merde la 'teille, et puis merde tes yeux,
oubliant la merveille, en ce gamin précieux,
en attendant le temps, je pense à cet affreux,
silence en ta demeure, en ces nouvelles pluies,

quand ta famille y pleure, à ce temps je m'enfuis,
toi tu voulais sortir, mais le mot est voler,
et je t'ai vue mourir, et les maux s'envoler,
mais quoi! Putain la vie, ceux qui ne savent pas,
putain la bourgeoisie, qui ne sait du trépas,
que le fric le secret, suicidé je dis rien,
la vie est un décret, et l'hiver donne faim,
Larielle est à coup sûr, qu'un nom sur une tombe,
qui sait de l'embrasure, au valium qui retombe,
comme d'un caniveau, la vodka dans mon âme,
et pour ce que ça vaut, les vieux ont de ces femmes,
le souvenir grandiose, en ton ultime flasque,
ta gorgée ta surdose, on ne dis plus tes frasques,
on se regarde juste, on sait que c'est foutu,
que tout est si injuste, où ta voix qui s'est tu.

Boucle d'un hiver à Lima

*Regardant au loin, je vis un grand nuage
noircissant toute la terre. Il avait recouvert et
épuisé mon âme, car les pluies sont entrées jusqu'à elle.*

Aurora Consurgens, Première Parabole

Mois des intimidations
 nous ne tuons
 que le temps
des matons qui m'appellent:
Face au mur frère

Permission pour entrer en poste de méditation frère
 Merci frère
 Permission pour parler frère
-Oui
 Présent frère

Honnêteté, Humilité, Acceptation

Garde de nuit
 aller pisser demande
 du courage
 et de la patience
un mot d'ordre

tempête des émotions
sentiments ambivalents
état d'esprit combatif

Nous sommes quatorze frères
 dans une petite chambre
pour deux

toujours cette petite chambre
 d'Alejandra
de ma vie entière

Permission pour entrer en poste de méditation frère

 Merci frère

 Permission pour parler frère

-Oui

 Présent frère

-Quoi frère?

-Rien frère

-Alors?

-Merci frère

-Permission pour parler frère...

-Non!

Ce jour du seigneur comme un voleur dans la nuit.
Méditation. Tout est vanité. Rien de neuf sous la lune.

Permission pour entrer en poste de méditation frère

 Merci frère

 Permission pour parler frère

-Non!

Courtisane charité

N'avais-tu pas davantage que sept petites secondes
pour dire non à ces pauvres chiens en mal d'aimer des reines
ne puis-je dire sans la trahir ton âme si sauvage
mais demain n'est pas ce jour qui vient après tous nos échecs
et j'ai connu des sirènes de fontaines moins mouillées
que tes yeux brûlés à mes larmes égoïstes et folles
n'ayant d'autre choix que dormir à la vie qui n'est qu'une aube
de la pierre et de l'enfant bicéphale enfouis dans la brume
d'anciennes cartes postales d'une vie déjà passée nue
tu as marché mon corps d'une trop vieille peinture à seul
pas couvert de neige d'une étoile éteinte à terre ici
comme un chien choisie au pied de ton lit et ce miroir-là
de passe pour quelques pièces d'ici-bas tu reverras
ton infidèle amour recouvert de la boue de ces guerres
et la poussière des filles courant les rues du sourire
quand il n'y a plus que moi pour l'écrire un jour cette pluie
des beautés éphémérides amoureuses des regards
je savais ton fantôme imparable et peut-être un peu trop
tentateur cette machine qui voudrait fonctionner seule
Et je dis je serai la montagne que tu ne verras
qu'au jour de la gravir éternellement et sans fin.

Chinoiseries andines

Kkonoykapulláway / Kkassáskka sonkkóyta
Dale un poco de tu calor / A mi corazón helado

(Trad. J.M. Arguedas)

[Donne lui un peu de ta chaleur / à mon cœur trop froid]

1

Hauteur et chaleur. Fleur de Retama.
Chaufa Aeropuerto.
Abeille butineuse.
Premier appel.
Descentes.
Et promesses.

2

Proche du silence.
Rumeur des étoiles.
 Et des forgeronnes.
Quena au clair de lune.

3

Sirènes de lagunes de la puna.
 Légendes universelles.
Rivages très loin de l'océan.

4

Coca des mains prophétesses.
Devant l'église de Sainte Claire.
Marbre des pauvres peaux sombres.
Et cigarettes à la sauvette.

5

Filles couronnées dansantes.
Fortunes et simplicités
Traditions coutumières.
Pertes et disparitions.

6

Palta amigo.
Camarada.
Totalelement total.
Radio Lucho.
Automne de nos rêves
Hiver dans nos cœurs.
Bruits du passé.

* * *

Mayta rinki musphaq sunqa,
wañuyniykimanmi phawaskanki.
¿Dónde vas corazón delirante?
A tu muerte estás corriendo.

(Trad. J. M. Arguedas)

[Où vas-tu cœur délirant? / Vers ta mort tu accours.]

7

Âne sans hacienda. Guitares des rues.
Froides. Doigts réchauffés.
Huyanós. Combis.

8

Yapa. Wawa. Colibri.
Chacra de quinoa. Loi des peuples.
Ses danses. Ses temples.

9

Ayacucho. Arroyo aux abords des migraines
de la sévérité déchaussée d'Avila.

10

Trop courtes pluies. Truites de grandes occasions.
Petites rivières. Petites cascades.
Détritus abandonnés

11

Chiens calmes des rues.
Enfance et fragrance.
L'épine du fruit de la tuna.

12

Libertés vénézuéliennes. En des coins de rues.
Péruviennes.
Pertes et disparitions.

* * *

Hanaqpachaq qori lirp'un,
teqsi-muyu markakunan
Del ciel espejo de oro,
los pueblos del universo

(Trad. J. M. Arguedas)

[Des cieux un miroir doré, les peuples de l'univers]

13

Alameda. Pétards.
Ascension.
Petite rivière. De roche en pierre.

14

Petites gens. Sérieux.
Ni chicha ni centime.
Chapla. Maca. Tortilla.

15

Nouvel an. Soirée de feux.
Artifices et chiens en fuite.
Million d'astres éphémères.

16

Madame Julia.
Chicha. Passion ou violette.
Assise insoumise.
Enfant vêtu de noir.

17

Tatouage à l'aiguille.

Canada. Paroles et mensonges.

Tristesse. Grotte sacrée. Condor disparu.

18

Canyon où squelette d'antan.

Les poings serrés.

Armes cachées. Morts aux coins des rues.

Mères devant l'armée.

Cris du Peuple.

Baigi, Baipu

La métrique, ayant affaire à la poésie, au rythme, ne peut pas se passer de sens.

Henri Meschonnic, Critique du rythme

La compagnie qui, pour des raisons analogues, était restée silencieuse, commença à s'animer et à occuper le temps au moyen de conversations et récits. La mère d'Heinrich crut devoir l'arracher aux rêveries où elle le voyait plongé et elle se mit à lui parler de son pays natal, de la maison de son père et de la vie joyeuse qu'on menait à Souabe. Les marchands firent chorus, confirmant ses récits, célébrant l'hospitalité du vieux Schwaning, ne tarissant pas d'éloges sur les belles compatriotes de leur compagne de voyage: - Vous avez bien raison, disaient-ils...

Novalis, Heinrich von Ofterdingen, Romantiques allemands I

Bizarre éloge du tonnerre, des miasmes et de la lave

Ces jours que je n'écrivais
 que pour les bêtes
 les enfants
 les morts
et me lisaient, mes adversaires

Ces jours que je tournais la loi
 des allocations
 des charités
des petites contributions
 des notes en bas de page
 à son banquet
se laisser enchaîner par
 des ombres
 et le feu
 une dernière fois

Ces jours pour entrer dans ces nuits
 et les galeries creusées par
 la folie
Retrouver la main de l'enfant qui en mourut

et tourner autour des déserts de l'Homme
 et les dessins de Kubin
Ramasser les éclats de lune endormie
 les lambeaux de sa peau
 les morceaux de ses doigts ensanglantés
 par des nuits trop humaines

Et souvent je pense
 n'ont-ils pas déjà pensé tout ce que
 j'ai pensé, ces chiens roulés dans le
 rêve et la poussière et la nuit qu'on
 dirait des sacs poubelle emplis de tout

le reste des trésors
abandonnés

Ces jours que je voudrais tout voir abandonné
et les chants de la Colère
et les maximes de Confucius
Qu'un soleil immense dévore
les paroles de Platon
les statues des généraux
le ciel sous la cité des Hommes

Ces jours...
N'est-ce pas la pâle clarté des cendres
je sais la tristesse
la haine et la colère
plus riches que
la joie l'amour et la quiétude
plus obligeantes aussi
Que les pleutres fuient
et la fièvre et la maladie et la mort
mais la fièvre la maladie la mort
ne sont-elles pas
mères des abondances?
Les neutres et les pleutres se baignent
dans ces voix positives et toxiques
La violence et l'ennui devant vos
cages à oiseaux
pots de fleurs
ridicules
vos hygiénismes plus cartésiens
que le cartésianisme
et vos soins d'oppressions cutanées
après les internets
et l'enfer du labyrinthe
et vos santés domestiques
toujours

Ces jours...
Quand vous aimiez la nature à votre image
 docile et ordonnée
 disciplinée
mais vous n'écoutez pas
 la chanson du tonnerre
 des miasmes
 et de la lave

Tristesse tempête

À la mémoire de

C M R A, Jhon Mendoza Huarancca, Clemer Rojas García,
Luis Miguel Urbano Sacsara, José Luis Aguilar Yucra,
Leonardo Hanco Chacca, Edgar Prado Arango, Josue Sañudo
Quispe, Raúl García Gallo, Jhonatan Alarcón Gallindo.

Et cette tempête qui ne cesse jamais
d'arriver d'arriver d'arriver

Le diable ici danse heureux du sang
de tant et tant de guerres depuis tant et tant de siècles

Et combien la balle aura soufflé de poésie avant que de pénétrer
la tête d'Apollinaire?

Et ce fou se demandant dans cet hôpital...
mais quelle importance

Qu'est-ce que la poésie face au sang
face à la balle qui s'amuse de nos rêves?

Qu'est-ce que la vie de ce petit chef ayant donné l'ordre de tuer
a-t-il caressé le crâne de son même sans même y penser le soir?

Et ces gens qui pensent que les flammes dans nos yeux n'ont rien
de pacifiques

Et ces gens qui pensent que nous sommes folles et fous de croire que
nous pouvons tout reconstruire sauf le corps des disparus

Et nous qui nous reconnaissons dorénavant à l'odeur comme des chiens
cette odeur de poudre au soleil et de sang qui ne s'en ira jamais plus...

mais cette odeur de poudre au soleil et de sang qui dans nos coeurs jamais plus...

Et nous qui savons que l'épée a été déterrée...

Mon Ombre

Amour qui ne consent à s'abîmer n'est pas digne

Sainte Claire d'Assise

Quelle lumière enfouie t'a fait naître
mon image
mon âme
mon Ombre

Mon Ombre ne t'es-tu prise parfois
pour l'ombre interdite et fugace
de l'oiseau de paradis
Mais que ces légendes sont déjà mortes
mon Ombre

Depuis longtemps hélas
les Hommes qui ont marché
vers leurs ombres
ont rebroussé chemin
vers leurs maisons toutes pareilles
ou sont tombés sous le poids
de leurs os hérités
ou sont tombés sous le poids
des mots trop clairs des Hommes

Mon Ombre tu veux toujours
frôler les ombres voisines
celles que tu aimes
les voyantes
les mages
les sorcières
Mais mon Ombre derrière les ombres
les plus douces
tu disparaissais et moi

j'entends le diable me susurrer qu'il
Attend

Mon ombre aujourd'hui nous nous tenons la main

J'ai suivi le beau jeune homme à la torche mourante
et l'ombre de l'Aigle et l'ombre du Scorpion
et l'ombre de Jean et l'ombre du Cancer
et l'ombre introduite par l'étoile inconnue de la constellation
du Rat

à l'ombre des ailes infâmes mon Ombre sais-tu
ce que l'Ange dit à Marie au jour de l'Annonciation?

Le pouvoir du Céleste te couvrira de son Ombre.

Il mentait.

Mais mon Ombre
te souviens-tu cet indien dans cette nouvelle
de Jack London
il voyait un tableau pour se dire
mais comme c'est absurde
voilà une histoire sans commencement
ni fin.

N'est-ce pas ce que nous sommes mon Ombre?
une histoire sans commencement ni fin

Mon Ombre nous avons beaucoup marché

Mon Ombre ma nature est trahie
ma voix est celle que j'ai volée
à un frère à l'agonie
Mais une bête ne sait ni siffler ni chanter
ni claquer des doigts

Mon Ombre sais-tu, mais tu sais tout...

Ici j'ai noté ton agenda mon Ombre

Lundi	c'est Dimanche
Mardi	fabrication du Poison
Mercredi	administration du Poison
Jeudi	Rire de l'administration
Vendredi	établir plan de travail semaine suivante
Samedi	creuser galerie nouvelle
Dimanche	dîner avec l'ombre de Carlos Marighella. Oublier un peu la poésie. Discuter culasse cadences de tir, types de munitions, canon canon et canon.

Mais mon Ombre

me suivent les trois nées du sang de l'Histoire
la vengeresse
l'envieuse
l'irascible

me suivent comme leur dernier né
les incendiaires du dedans
les pétroleuses de mes songes de révélations
et de chaos
ces respectables déesses ont armé ma main
gravé les chiffres de la perdition sur mon
armure de chairs

Pourquoi ne puis-je écrire

que dans la pénombre
pourquoi dois-je me cacher de cet astre brillant
et des vérités humaines de lois incestueuses
de leurs républiques intempestives
pourquoi les lunettes noires toujours
pour ne pas vomir au jour dégoulinant de bienséances...

Des ombres des ombres mon Ombre
des ombres si petites mon Ombre

tu souffleras sur ces ombres mon Ombre
et les doux visages candides sur le divan
verront pâlir leurs Papa-Maman
et le tu t'arrêtes au feu rouge
et le tu lui fous la muselière
et le tu traînes pas les gares
et le tu traînes pas les rues
à l'heure des ombres des flics chassant
avant le jour luisant
les ombres des pauvres

L'étoile est au peuple
et les mots pour la dire
et les ombres pour la croire.

Tout le monde visible n'est que la transpiration
laborieuse
des étoiles
et nos poètes ont lu René Char, Butor ou Bonnefoy
mais ne lisent plus dans le sentiment des étoiles?

Mon Ombre n'avale pas notre étoile.
et la dernière qui devra rester.

Mon ombre...
nous avons trop marché
Un jour qu'on me présenta un livre je l'ouvrai au hasard
et ce Monsieur qui traduisait:
The moment of desire! The moment of desire ! The virgin
par
Ah! l'instant du Désir! L'instant du Désir! la jeune fille...

Mais mon Ombre ces gens parlent de comment être humble...
Ah! que William doit-en rire où qu'il soit chez toi mon Ombre...
mais que c'est bâclé
mais que c'est bourgeois
et ça préside des festivals et des marchés de la poésie

et ça veut tirer dans la foule indignée
et ça dit plus de sottises qu'un curé de talk-shows américains
Il faudrait leur couper les mains.

Au moins les dépublier par millier.
Une nuit nous ferons des autodafés
de l'égo-manie de ces pédants
de l'écrasant consensus qu'ils nous imposent...

et ceux qui disent la marche du Travail se porte bien
la marche du Travail est contente
la marche du Travail nous laisse espérer...
ils doivent parler d'une divinité
qui m'est inconnue...

Mais mon Ombre sais-tu, mais tu sais tout...

Mon Ombre durant les bacchanales aussi
il y avait celles et ceux qui défilaient
ivres en extase, soûls et drogués
il y avait celles et ceux qui défilaient
sobres mais mimant les ivresses des autres
copiant leurs extases...

Ainsi va le monde mon Ombre et je te tiens la main.
Je ne fais pas semblant.

Et cette poubelle emplie de tout
neuroleptiques et antipsychotiques
et cette poubelle droguée et moi
à ses côtés assis tout aussi drogué
sur le sol froid et rigide
nous cherchions ma poubelle et moi
le petit soleil de trois heures du matin...
Diazépam Diazépam Marijuana Marijuana
Diazépam Diazépam

Mais mon Ombre mon corps
n'est plus

qu'un télescope
tendu vers l'abîme.

Et toi te souviens-tu?
peut-être me suis-je laissé prendre
à quelques histoires de fantômes chinois

Mais mon Ombre te souviens-tu
ces volcans sur lesquels nous pensions
habiter
nous creusions creusions
trouver des indices
mais nous n'habitions pas l'Auvergne
mon Ombre
nous n'avons déterré qu'une stèle mortuaire
au nom prussien gravé dessus
indéchiffrable.

Et mon ombre te souviens-tu la bête qui
a fait fuir la voisine
qu'elle avait vu la Panthère qu'elle disait
et toi tu riais en moi du mauvais tour joué...

Mon Ombre et ces ombres qui bougeaient sans cesse
que tu invitais à tes conspirations
à tes respirations somnambuliques
mon Ombre me quitteront-elles un jour
les nuits des masques et des morts
les nuits de la vengeance
et de l'insurrection qui tarde
Mais mon Ombre as-tu bien parlé à toutes ces ombres?

Et si tout ça n'était qu'un jeu
mais ce n'est pas un jeu
Nous avons placé nos os en barricades
obscurci le ciel d'une ombre terrestre et
impie. Noyé la lumière

où naissent les vers
et les serpents.

Nous avons...
mais mon Ombre...

(Mon Ombre va donc te coucher car tu délires.
et laisse un peu ma main tranquille...)

Et je m'agenouillai

J'ai la colère et le désespoir
des chanteuses de nuit

L'autre jour j'ai vu
une chienne défendre
férocement
le cadavre de son chiot

L'autre jour j'ai vu
un recteur cracher au visage
de tout un peuple
sa quiétude de petit-bourgeois
frustrée et pleutre

L'autre jour j'ai vu
ma main trembler et trembler
qui voulait écrire
mais ne pouvait pas écrire
une main qui voulait
crier

C'est que j'ai vu l'autre jour
un mendiant vénézuélien
fouiller dans une poubelle
sortir un pain rassis
et le partager en deux morceaux
égaux
pour lui et un pauvre chien
qui le suivait

Et j'ai vu le Diable et Dieu
en un seul regard
et mes jambes ont flanché
et je m'agenouillai
pour la première fois

des larmes impossibles
à contenir

Et comme dit Lucho Sanguinetti
comme disent tous les punks
comme disent tous les fous
la société nous rend malades

Demain j'irai gravir la montagne
comme toutes les semaines
et je ne parlerai plus
qu'avec le serpent
qu'avec le condor de passage

Demain je briserai mes doigts
chaque phalange au marteau
pour écrire la douleur
quand je vois sur les paumes posées ouvertes
à si peu de choses qu'à cette poussière
se mêlent
des rêves sentant
l'origan
l'eucalyptus
la fève grillée
et les feux qu'on fait
avec les bouses
pour se tenir chaud là-haut
quand il fait froid

C'est décidé!
Dans mon lit n'entreront plus
que les livres les chiennes et les putes
Et mon amour je l'offre aux mauvaises herbes
aux rats des nuits des voleurs et des fous
à ces chiens déjà crevés porteurs aussi
d'une humanité-chienne
mais plus jamais

non plus jamais
à la rose ou au jasmin
 plus jamais
 à la fée
 à la muse
plus jamais
 à ton ciel
 à ta terre
plus jamais
 à mon rêve ou mensonge
 épargné par le temps
 qui vous savez
 n'épargne rien ni personne...

Pour Javier Heraud

Tu es un fleuve un fleuve
 un grand fleuve
qui charrie de là-haut
 les sommets
 dans ces eaux
le secret de la montagne
 les hautes lumières
 et le reflet tumultueux
 des immensités premières
s'écoulant de naissance
 en naissance et de mort
 en mort

Tu es un fleuve un grand fleuve
 et les poètes bien assis ici sur
 leurs chaises
ont traduit : rivière.

C'est un beau mot rivière, et puis ça sonne bien.

La poésie, dit-on, est très satisfaite.

Le plus beau mot de notre langue, disait Bachelard.

Et je suis presque d'accord.

Mais toi tu es un fleuve
 un grand fleuve
 un grand fleuve intrépide
 et violent.

L'Université a sa rivière
 poètes calmes et tranquilles
 sophistiqués distingués
 dînant dans les restaurants
 partant en vacances
 assistant à des conférences.

Toi tu es un fleuve
 qui s'écoule
où la nuit est la nuit contre la nuit pour toujours
où les armes ne sont plus les armes des armées

ne sont plus les armes
Toi tu es un fleuve intrépide et
fougueux
Toi tu es un fleuve
et ma liqueur
et ma sève
et mon sang
et mes larmes
te rejoignent et ton esprit coule
en nos esprits désarmés vainqueurs
Emportent nos orages
jusqu'aux Paradis rouges
et l'instant des fusils
et l'instant d'après l'instant des fusils
là quand les chiens qui aboient...
(on dirait qu'ils aboient)
mais ils crient à Dieu et l'Etat d'aller
se faire foutre.

Ce jeune gitan

*Ils doivent parler très fort
J'en entends des bribes par dessus le bruit des voitures
Leur présence rayonne sur le port
On sent qu'ils existent très fort*

Mano solo, Les gitans

Et ce jeune gitan
croisé entre deux trains
des yeux encor plus sombres
que les miens jadis
j'affichais des lunettes noires
les portes de l'âme
ce sont les yeux
dit-on...

« C'est un chien-loup? »

D'Espagne. Je hoche la tête, lui tend un paquet de cigarette.
Il me tend le sien, je ne refuse pas.

« Tu es d'ici? »

Je suis né de l'autre côté de la rivière, dans cette église
que tu vois là-bas, on m'a baptisé. On ne peut pas faire
mieux d'ici...

« Où tu vas? »

A la ville faire mes adieux à quelques camarades.
Et toi?

« Paris, ici c'est pour mon grand-père il est malade »

Tu repars?

« Pas tout de suite »

Une main réveille la quiétude de la chienne, une vieille dame
qui aime les chiens.

« C'est un malinois? »

Je réponds que non.

« Ah bon. On dirait pourtant! »

Elle est partie.

« Dis tu saurais où je peux trouver quelque chose à fumer? »

Je rigole. J'aurais dû enlever mes lunettes.
C'est pour ça?

« Oui. »

Tu franchis le pont et tu marches jusqu'aux tours blanches.
Tu les verras de loin.

« C'est bien servi? »

Non. Les temps sont à l'inflation un peu partout.

« Et toi? T'as?»

On a trente minutes. Allons au bout du quai...

« J'espère que ce n'est pas la fin pour mon grand-père... »

J'espère avec toi...

« Naître dans une caravane et mourir dans une caravane.
Au coin du feu, avec sa famille et ses bêtes.
Mais pas à l'hôpital... »

...

« Toi tu as perdu des proches? »

Beaucoup.

« Tu fais quoi ici? »

Pas grand chose. Je m'en vais en vérité.
Je lui tends mon briquet.

« Mais c'est quoi tes occupations? »

La poésie et la traduction quand j'arrive, entre autres.

« La poésie tu veux dire les livres? »

Je veux dire la poésie. Il y a une poésie gitane?
Vos dits, légendes, mythes, chants, cela. La poésie.

« Pour moi la poésie c'est comme tu dis la poésie.
Chasser, pêcher, faire un feu, camper, partir sans savoir
vers où, et c'est se baigner dans la rivière à l'aube,
et boire auprès du feu, et s'arrêter, repartir quand on veut.
Il y a beaucoup de poésie dans nos vies. Mais de moins
en moins, tout est plus dur. Les rivières sont sales, les forêts
sont petites, les poissons et les bêtes aussi. Tout est plus dur
parce que tout est plus mort. C'est les temps. Les anciens le savent.
Et nous aussi nous le savons. C'est ainsi. »

Je contains mes larmes. Par une pirouette intellectuelle
j'immobilise mon esprit très loin, sur les mots d'Aristote:

thèrion è theos, ou Dieu ou la bête sauvage. Je réponds:
Je te souhaite de vivre libre avec les tiens. Mon train approche.

Nous échangeons nos prénoms et une poignée de main.
Il devait avoir vingt ans. Et déjà
je n'étais plus
qu'un enfant
à nouveau m'asseyant
à la fenêtre du wagon
la première vie étant passée.

Des mille voix

Des mille voix...

La sève ancienne

un ensemble limbique

Des mille voix

que j'aime j'aime

la grave

comme l'aiguë

la claire

comme la gutturale

la sombre

comme la lumineuse

la vindicative

comme l'apeurée

la pleine de haine

comme la pleine d'amour

la sobre

comme l'alambiquée

la lunaire

comme la solaire

l'animale

comme la robotique

la morte la vivante

la rouge la noire

l'étoilée la souterraine

l'absolue la mesurée

la reine la mécréante

la jamais la toujours

Des mille voix

que je déteste aimer

que j'aime détester...

Des milles voix...

...je veux

qu'enfin elles nous parviennent
encore et encore
car nous saurons
mal ou bien
les accueillir.

Edmond

...Acte numéro 29. décédé le 25 octobre à l'âge de 84 ans...

*Comme tout néophyte dans la même situation
j'apprenais que le nouvel hospitalisé se
trouve dépouillé de ce qui avait jadis pour lui
valeur de certitude, de satisfaction ou de
protection...*

Je m'en viens vous conter
le cénobitisme
des âmes simples et anéanties
de la santé publique à la charge
de l'indécence et du mépris...

Tous les jours je me souviens de quelques oubliés
car on meurt une seconde fois de l'oubli, dit-on
Tous les jours le monde moderne ses raffinements
tous les jours un dieu naît
une joie se meurt
tous les jours un dieu meurt
une joie renaît...

J'ai fait mon temps
T'as fait ton temps
T'as tiré trois ans
j'ai tiré trois clopes
T'as tiré le fil jusqu'au
monstre dans le miroir
un jour de pluie
le minotaure des parlers
schizophréniques
entre deux inspections de chambrées
qu'on se disait
premièrement

ils ne trouveront pas ce qu'ils cherchent
deuxièmement
les meilleurs boxeurs n'ont jamais mis les gants
troisièmement
mais attention elle arrive...

T'as pas une clope?
T'as pas un gâteau?

*On découvre alors combien l'idée que l'on
se fait de soi se trouve vite remise en question
lorsqu'elle est brutalement privée de ses...*

Adieu poussière d'individus
Adieu poussière d'individus

Il s'appelait Edmond.
La première nuit du premier visage.

Dans la nuit l'agneau que l'on promène
dans une panique morale déguisée
en limousine crépusculaire déguisée
dans une ambulance

C'était la nuit, Edmond...

Rien de ce qui est inhumain ne m'est étranger
et nous boufferons des samizdat au petit déjeuner

Diazépam pour calmer les nerfs
Cyamémazine pour anéantir la fureur
Aripiprazole pour donner le coup de grâce à la folie
Escitalopram pour éponger la tristesse...

Ode à la joie. Rideau.

Dans la nuit Edmond

c'est un rire
 une langue liée
des noeuds de crocodile
 une émincée
par les années cachots
 par les étoiles de travers
 d'un ciel
 dans les chaussettes
et les chaussures usées
par d'autres plaintes
d'autres bétons ensemencés
 de nicotine
la cour répétitive
 fleurie aux mégots
des baves blanches
 couvertes
du pas des fantômes
 se reflétaient dans l'oeil
 d'Edmond

Il s'appelait Edmond.
On meurt une seconde fois par l'oubli.
 Je l'ai déjà dit.

Edmond
 la peur et le combat
dévêtus par le cri
 des anges
et ces colombes que l'on
 amadouait avec les miettes
 de nos misères
et elles venaient ces colombes
 nous saisir
comme des frères
 Quand
Edmond criait les
 dernières grêles de son jour

et que la petite infirmière méchante
nous menaçait du
« si besoin »

Quand...

Autour d'Edmond
les arbres saignaient
l'exubérance des vieux jours
les pierres roulaient
d'avant en arrière
et d'arrière en avant
s'essayant à d'étranges créneaux
et les feuilles de l'automne
se changeaient
en d'infinis déserts de dunes
où
les belles infirmières se plaisaient à me chercher
ainsi que les hérissons nous pensions

Et ça faisait rire Edmond.

Qu'on dînera des ersatz chaque fois
que vous effacerez les taches de sourire
dans vos corridors aseptisés
Rien n'était plus beau
que le silence en sourire d'Edmond...

Edmond c'est le petit drame à chaque ruelle et les doigts jaunis
par le tabac
Edmond c'est un bonnet noir au nez des semiomanes
Un bonnet noir au nez de la littérature
Edmond c'est un rire
Edmond c'est un rire un bonnet noir et
le rire de qui savait rire.

Adieu mon rire. Adieu le bonnet noir. Adieu l'ami.

Marlène ou l'arène des nuits

ÉCHANGE DES SANGS

85. ÉCHANGE TON SANG
AVEC LES HARPIES !
86. ÉCHANGE TON SANG
AVEC BAYANE YAGUATINGA !
87. ÉCHANGE TON SANG
AVEC VASSILISSA !
88. ÉCHANGE TON SANG
AVEC LES CHAMANES NUES !
89. ÉCHANGE TON SANG
AVEC LES FLAMMES !
90. SI LE COMBAT SE TERMINE SANS TOI,
ÉCHANGE TON SANG
AVEC TES OMBRES !
91. RÉVEILLE TES OMBRES
JUSQU'AU SANG !

Slogans, Maria Soudaïeva (traduit du russe par Antoine Volodine)

Et tu disais

je ne cherche en toi
ni la fleur ni le ruisseau
en toi je veux la montagne
de terres lointaines oubliées
je veux les galeries nouvelles
pour y tapir
ma sordide armée
de projections et de flammes

Et tu disais

la bête en moi qui meurt
voudrait ton sang et tes os

pour renaître à la nuit
émanée de nos yeux enchaînés
Et tu disais
nous n'irons pas très loin
toutes les deux dehors
quel goût ressort de nos
sororités sans rivages

Et tu sais
sur la terre ne demeure
que la trace ou le souvenir
d'une renaissance ou d'un suicide

.
Et tu demandais n'aimant que les mortes
et tes inventions

qui a tué Maria Soudaïeva?
qui a tué Nelly Arcan?
qui a tué Alejandra Pizarnik?
qui a tué Sarah Kane?
qui a tué la Violeta?

Personne. Toute l'humanité. Dieu. Les mots. L'amour. Le langage. Le rien.
Et c'est ainsi on se lèche un peu les plaies
pour se noyer du feu d'une interminable
chair

Et tu disais
il y a les douzes
il y a les treizes...

Et tu taisais ta pensée
Promesses ou espoirs
des accidents
Défaites et amours
des accidents
Courages et violences
des accidents
Peines et mutilations

des accidents
Histoires et justices
des accidents
Moeurs et institutions
des accidents
Les ironies tragiques et les malheurs cyniques
des accidents
Dieu ou le dogme
des accidents

Seule réside au fond de l'inchangé du caché
la liberté éclore au milieu d'un désir ancillaire
et la substance n'est rien sinon

Nul besoin de l'humaniser
Nul besoin de la faire progresser
Elle est là nue de l'étoile
Elle est là orpheline sortant de la Cité
des frères et des soeurs
Elle est là l'idiote qui parlait à la foudre
Elle est là l'amour qui pointait vers son coeur
le revolver

Nous ne nous appartenons plus
Nous servent la soupe froide
L'État le Capital
un millénaire que je déteste vos femmes
vos hommes
Qu'un long suicide inconscient a le sens de
votre rationalité comptable...
On se syndique du vent de l'hiver
on traque d'impossibles chevaux sauvages
sur des plaines de béton
Nous échouons de statues masculines en couleurs
inconsistantes des jours de la douleur
qui n'enfantent que des putains.

Nous nous aimons nous nous détruisons

Marlène.

**Dernière lettre d'adieu avant la nuit enflammée ou
ARCA ENDE AETERNA**

*...celui qui est reconduit aujourd'hui
à son premier jour [par Amour], c'est
celui qui acquiert sur terre par obéissance,
l'innocence qu'Adam perdit au paradis
terrestre par désobéissance.*

Le miroir des âmes simples et anéanties, Marguerite Porete

J'ai appris à certaine école
qu'à croire ses mensonges
on se rend étranger à soi-même...

Peut-être est-ce la fourberie d'une sale huppe?
Qu'encore je ne sais si
elle est vraiment sale la huppe.

Où ça sent la merde, ça sent l'Homme disait un autre fou
un meilleur poète.

Est-ce donc simplement ta seule lucidité sur ma personne?

Ou une sorte de lâcheté?

Peu importe...

Et qu'importe ce que j'ai pu croire...
Le grand incendie ce n'est pas quelques feux.

Tu ne m'apporteras qu'un mauvais chaos à m'écrire.

Et moi je sais quel idiot j'ai été et je suis.

Restons-en là...

On peut enterrer et la hache et le calumet.

Que mes propres flammes et incendies n'ont rien d'un réchauffement
n'ont rien de chaleureux

cela vient de bien plus bas

Où gravité et ténèbres font le feu

Ces flammes...n'aurait-on pas dû les fuir?

Dans le fond je ne suis pas plus violent
que ne l'était Giovanni le bien né
revenu de guerre pour entrer dans la fièvre...

Manichéen

gnostique

albigeois

cathare

ou bogomile

dans la bouche de leur sainte église

ce ne sont que

les hérétiques...

Les procès pour misogynie sont faciles
et les modes culturelles ne sont ni bonnes ni mauvaises.

Qu'enfin tu n'as même pas conscience
de l'orthodoxie moribonde qui plane derrière
tes mots
alors pourquoi te ferais-je un procès?...

D'abord on nous nommait, ensuite on nous brûlait...

La pierre vivante était moins manichéenne
que les railleries du langage.

Pas vue, pas comprise.

Neuf années à vouloir enlever des chaînes que je suis seul à voir.

Je veux bien croire qu'elles n'existent pas.

Hélas je ne crois jamais très longtemps.

Sentir est bien mieux.

Je n'ai pas grande méchanceté.

Nul besoin de se venger ou
de porter la raison dans mes erreurs
Qu'on s'éloigne trop du fleuve
c'est en se trompant qu'on avance.

Et je ne souhaite emmener personne vers ce magma.

On dit Bon Vent plutôt que Bonne Route
les raisons sont évidentes.

Je fonde ma cause en rien ou en ceci qui brûle

Nous sommes faits des songes
dont nous tissons un feu
sur l'étoffe de leur papier

Et ce feu s'en revient
avance sur mon corps
marche sur ma narration
triste de la misère

Je n'aime pas la paix des
laisses et des colliers
des oui Monsieur
ce langage cireux des sacerdoces
nous impressionne...

Quand ce feu marche sur moi
piétine ma face héritée
à la soumission des temps nouveaux
qu'une fièvre qui
ne s'en ira qu'à la nuit de
trois jours.

Et nous venons ainsi
pauvres clochards célestes
des profondeurs acratiques et
sans histoire

Et nous écrivons pour ne plus écrire
comme pour saisir une arme et la jeter
un peu plus loin
où nous entendrons murmurer la douce aspirine
des choses et des pierres qui n'en sont plus.

Ce qui précéda toutes chiromancies
tous les débuts régissants?

S'il faut croire?

Ils disent que je ne crois en rien...

S'il faut croire

je crois la femme plus aisément que l'homme

le chien plus facilement que la femme

l'étoile davantage que la chienne

l'obscurité plutôt que la lumière

le néant avant l'absolu.

Dernière braise

Là d'où je viens
l'obscurité et le chaos
éclairent des ombres
incandescentes
et peut-être
un peu trop rouges

Mais les braises attendent jusqu'à demain
un ami se doit de deviner et se taire
toujours

Je n'ai fait que fuir
et quand j'ai voulu m'envoler
je me suis brisé les jambes

Naître un jour d'automne
pour mourir une première fois
en hiver

Et si ce n'était plus moi
mais une armée de spectres
qui mon corps ont bougé depuis
...

Est-ce pour cela ?
Je viens de terres cachées et mortes de vie

Est-ce pour cela ?
Je n'aime ni mon Père ni ma Mère
ni cette Langue ni cette Terre
J'aime le feu et les tempêtes
j'aime le silence et la mort
bien plus que vos fêtes et
sourires sonnante comme un

requiem

Mais reposez-vous donc un peu
au loin de ce brasier

Le noir et le blanc de mon Pentax
sous la peau
Le noir et le blanc de mon ciel gris

Que je cherche l'oubli comme l'assoiffé
la fontaine
Ai-je manqué de boire de cette eau qui apaisait
les morts ?

Alors je me perds dans les danses éoliennes
de ce peuple que je n'aime pas moins
pas plus qu'un autre

Je me perds dans les méandres-bazar d'une mélodie
qui jamais ne vit le jour

Qui suis-je sinon un fantôme sur cette Terre ?

J'aime le vent quand il arrache vos toits,
laisse entrer les oiseaux

moins quand il guide les Hommes vers trop
d'orgueil

Celles et ceux qui refusaient les débuts
n'arrivaient qu'à la fin
Je ne sais pas pourquoi l'abîme recrache
les abîmés

On m'a appelé je suis venu
J'ai vu et j'en suis mort

Ma vie aura duré deux mois
Depuis elle appartient aux morts par qui viendront
les mots de ces défaites
les cris de la haine
les premières esquisses de

la Vengeance et du reste.

Te revoir vent poussière et danse

La ville grandit d'un souffle rauque
ses voitures mélangent du sable
qu'une poussière qui nous soulève
et la gorge enroulée et les mains défaites
que tout est au vent de la vallée
et la chicha nettoie les particules
de rébellion au fond des yeux rougies

Te revoir vent poussière et danse
te revoir pavé des chiens fatigués
par un vieux soleil d'hier

Te revoir petite rivière d'infortune
te revoir linges qui séchaient sur la pierre
au sortir de la ville

Te revoir tuna, fruit du vent-chaueur
te revoir eucalyptus de mes soirées
par trop de fièvre

Te revoir petite étoile de Marie
te revoir sommets des déchirures
l'horizon des impossibles

Te revoir petite pierre insignifiante
trônant parmi les débris de l'inutile
des ordures ou palais

Te revoir scorpion le mal-aimé
te revoir signe de la main gauche
chaque jeudi après minuit

Te revoir pardon qu'on accorde au loin
te revoir Amour simple
du romarin ou du cumin.

Te revoir recoin des morts
te revoir port d'une mer encore à naître
du fanal du chant des chants.

**Le treizième boulot ou
L'apocatastase du chaos**

« L'homme contient non pas l'enfant mais
l'homme précédent », dit Joe Chip - avec raison!

Philip K. Dick, L'Exégèse Volume I

J'ai voyagé différentes morts
dès l'âge de deux mois
en janvier je mourrai
une première fois

Et la separatio est l'opération
la plus douloureuse qui
nécessite l'intellect le plus
trempé
le plus aérien
le plus froid

De la coupe s'échappe
le poison du corps du fils
agonisant
mort et vivant
rajeunifié et vieilli
roi et manant
poisson ou serpent
bicéphale
âtre fumée de ma
combustio
fruit infâme de l'unique péché
Voler plus pauvre que soi.

Le chemin pour monter
était donc celui pour descendre

Quand tu voudras monter
sans escalier
tu devras prendre avec toi
l'humble du fumier foulé
aux pieds des puissants
Sans quoi tu tomberas
sur la tête

.

Au bout de vingt-et-une années
marchant sur la terre
je suis tombé fou
que rien n'est réel
que tout est permis
je pensai

Tout a commencé par une interrogation
parmi d'autres
Que signifie cette entéléchie et le rêve
du papillon gobé par la grenouille
mangée par le poisson?

Et j'ai compris qu'il était temps
de ne pas louper ma folie
de brûler cette illusion du moi
réduire l'ego à cette petite chose
posée sur l'Arcane XVII

Et tu savais ces vieilles femmes
aux habits de poussière dormir
pieds nus dans la rue couchées
sur le trottoir elles n'ont
ni père ni mari ni fils car
la foudre ou la guerre est venue
le leur enlever

Et tu pensais
Dieu c'est comme cette brique

que j'ai placée là pour coincer
le sac poubelle où l'on balance
les crottes des chiens,
Si tu jettes la brique
si tu te débarrasses de Dieu
eh bien
ça sent la merde

À la première année
tu as vu derrière le faux dieu
un céleste parmi d'autres qui
assassina ses frères et ses soeurs
et plus tard l'oublia
se crut l'unique

À la deuxième année
tu entendis sa voix
Toi le plus jeune des fils
d'en bas qui as suivi le porteur
de la flamme dans sa rébellion
son ascension et sa chute
Toi l'enfant terrible de la génération
des sans roi
Toi l'exilé qui savais lire les étoiles
dans les yeux des grandes bêtes
indomptables

À la troisième année
tu ne différenciais plus
les anges des démons
la représentation du désir
et l'on te trancha la gorge
pour te faire mourir
encore une fois

À la quatrième année
tu n'étais déjà plus un profane

et ton épitaphe profanée
n'intéressait déjà plus que
les mères anxieuses
les femmes sincères
et quelques folles

À la cinquième année
tu échappas
sachant la quaternité
et les fourberies de Saul
à l'égard du crucifié

À la sixième année
tu as suivi l'image
du trickster des renards
et des loups qui se détestent
tu es parti un peu plus loin
vers la sauvagerie
et dans l'oubli

À la septième année
tu savais le calendrier
et les messagers qui
rapetissent à l'infini
les envoyés d'en bas
qui passaient par la lune
la plus froide la plus morte

À la huitième année
tu as voulu
à la place d'une imagination
déjà fragmentée
comme les caïnites l'avaient
prédit
faire du huit
un neuf et du sept
un huit

et tu sauras arriver
vaincu et brisé
jusqu'à la chambre nuptial
où la salvatrice aimer

À la neuvième année
tu as appris le langage
de ce qui croît
et tu ne regardais plus
les oeillets et les chrysanthèmes
dans les yeux pour ne plus
entendre leurs lamentations

À la dixième année
tu as dormi toute l'année
tu as rusé et prié jusqu'à
recueillir les dits
de l'agréable démon

À la onzième année
tu as entendu qu'on te disait
en novembre ton amour
va mourir

À la douzième année
qui sait si ta haine
va mourir

À la treizième année
tu as tatoué le nombre
à ta cheville
et ton âme trop vieille
sera détruite
comme il se doit

C'était un pacte
je crois

je m'asseyais
 écoutant la Grande, Grande,
 Très Grande Nuit

Par trois fois ton souffle et ta psyché sombreront
dans l'Abyme du Père
 comme autant de jours de nuits de folie

Par trois fois tu iras jeter tes habits à plus fous
que toi
 tu te couvriras d'indéterminabilité et du fracas
 des craintifs

Par trois fois tu renieras ton père tu renieras ta mère
tu renieras ton frère et ta soeur
 par trois fois tu renieras Mekkis l'insatiable

Par trois fois tu voudras gravir sans rien à tes pieds
jusqu'aux hauteurs célestes la tête en bas
 le chemin de l'arc-en-ciel

Par trois fois tu tomberas pour t'éveiller où
le signe de la main gauche rythme la danse
 et sait des plans de l'étrange fils du chaos

Par quatre fois tu loueras Marie
son balai sa coupe sa cuillère son foulard
 et les mystères les plus simples les plus durs

Par cinq fois tu loueras la chienne
et la vieille étoile des Dogons
 ton serment à Antarès tes insultes à Venus

Par six fois tu loueras la beauté des nus
ta renaissance sur Mars et ce boiteux qui
 promettait de t'enchaîner à son rocher

Ô temples des Hommes
Banques, mairies, magasins,
églises, mosquées, synagogues
Où ma fille la chienne
Où ma fille la louve
ne peut entrer
Vous brûlerez vous brûlerez
quand viendra...

le moment opportun

Ils brûleront car

ne suis-je pas un traître à mon espèce?

J'accomplirai ce treizième boulot
et tous les anges viendront me frapper
et j'ouvrirai quand même
la porte des enfers
j'accomplirai le dessein de celles et ceux
qui hurlent vengeance vengeance
vengeance

Plus de dogme plus de temple plus d'état

Ici quand nous coupons un arbre
nous nous passons la hache
mais toujours vient et toujours
viendra
celui
qui donnera
le dernier coup

Et nous aiguisons cette lance depuis
bientôt deux mille ans
Arrive mon dieu l'heure du déicide
et je baiserais les pieds du Saint Père
avant d'élever pour son trône

un nid de mes meilleures Vipères
Et le Temps sera aboli
au moins trois jours
et tout l'or de la terre
envolé

Mes bêtes pour vous
j'ai acquis ce masque du Démon
pour vous
l'épée et les ordres enfouis sous terre
pour vous...

Laudato si'

(L'espace d'un instant le chemin que j'arpentais
se changea en via romana
et les lampadaires
en d'étranges frères et sœurs crucifiés...)

Et cette rivière de feu mon frère
que nous traversâmes
Et notre jeune culture moniste
et ce rêve au travers
du champs et ce charbon
baptismale après l'incendie

Pourquoi pourquoi?
À quoi nous a-t-on abandonnés?

Dans une main je tiens le fait
que je suis fou
Dans l'autre je tiens la preuve
que tout ce monde est fou.

Jour de grève

Hier on a vu ce jour de grève ici
à Huamanga

Et les piédestaux étaient refaits
que certains voulaient s'enfuir
et le cheval du Mariscal de Sucre
était moins noir que les visages
 encapuchonnés
 et féroces
 des émeutiers

Et les bijouteries et les banques
et les palissades de bois des
 plus bourgeois
quand les ordures s'agglutinaient
formant d'étranges barricades à côté
 des barricades

Il faudra me dire comment
une ville sans industrie
sans fabriques sans grandes entreprises
peut à ce point faire la grève
 générale

Et tout ça pour un seul recteur incompétent...

Quelques flammes pour me souhaiter la bienvenue.

Une ville totalement bloquée
les transportistes
 solidaires
les commerçants
 solidaires
et même les flics ne bronchaient pas
il faut dire qu'ici chaque barricade

chaque quartier chaque groupuscule
a son mouchard

Ce soir de ce côté tous les voyants
étaient au vert
Et la ville était belle et bien bloquée
et les chiens traversaient la rue
un peu plus lentement
qu'à l'accoutumée

Ça n'aura duré que deux jours...
et ce parfum de chaos m'enivre
Cette nuit je me mêlais aux émeutiers
et je gardais des lunettes noires
tout de même
aucun possédé
n'est trop à l'aise
parmi tant de temples et de croix

Je veux bien qu'on se révolte
mais par habitude ici je sais
qu'on est soit du berger
soit du troupeau

Il est rare d'entendre le cri d'un puma
ou même de l'imaginer au fond des débris
carbonisés qui craquent sous le vent
la nuit et la chaleur

et peut-être le murmure de quelques briques
fatiguées simplement d'être là

Il est rare d'entendre un cri vraiment
ensauvagé.

Séfarades et gribouillis obsessionnels

*Kuando el rei Nimrod al kampo salia
mirava en el sielo i en la estreyeria
vido una lus santa en la juderia
Ke avia de naser Avraham Avinu.*

Kuando el rey Nimrod, chant Sefardim

Le café de la voie lactée renversé
des signes partout sur le sol qui brille
d'un étrange voile d'obscurité
Nous sommes des bêtes qui tardivement
prenons conscience de notre bêtise
mais que dis-je?

Dois-je écrire?

Car ce chant s'écoute encore
et jusqu'en Bulgarie aujourd'hui

Et moi je suis ici
ici
quand les publicités m'ennuient
plus qu'à l'accoutumée
Ici
le réel publicitaire est toujours
celui de la bourgeoisie

Beurteile ein Buch nicht nach seinem Einband

Mais je ne comprends pas

On dit que le diable sait où sont enterrés tous les trésors
et j'ai marché conformément à ma maison
sur les plaines de Pluton et j'ai pris froid

et je n'ai trouvé aucun trésor

Est-ce d'avoir survécu à la catabase
mon trésor?

En nous coule le sang de toutes les Séfarades
bien sûr je ne suis entouré
comme il se doit
que de crevures de pharisiens

Ceux qui ont perdu la mort
ne perdront - chez les hommes -
leurs vies
sachez-le, avant la fin et le combat

et nous avons quitté notre royaume de la haute Ténèbre
pour vous montrer quelques petits tours de magie...

Je ne viens pas racheter vos fautes
je viens vous en apprendre de nouvelles

Disait la voix dans la tête du malandrin

Mais seuls quelques canards et une canne blanche
ont compris mais surtout
entendu

Et l'oie sauvage est morte pour un mat
qui ne savait plus des migrations
incertaines... inattendues

Oui j'habite un RPG japonais
monsieur le psychiatre:

Quête principale et téléologie
quêtes annexes et épistémologie d'un bricolage

J'affirme:

Que la naissance des chiens
et la naissance de l'État
sont contemporaines

J'en ai discuté en rêves avec
Ibn Firmas et Ibn Bajja

C'est ce que vous appelez humaniser
les chiens sont les premiers
et véritablement vrais
humanistes
la société progressant
son contrôle biologique
va dans le sens de l'administratif
Avant de soumettre un citoyen
le monstre froid soumet le chien

L'accumulation du pouvoir allant de pair
avec l'accumulation des ordures et des ordres
et l'accumulation des chiens répondrait
à une nécessité, comment vous dites?
Historique, oui, historique!

(Rires)

le plus ébété étant le mieux nourri
Qu'on vous dit!
on appelle progrès l'humanisation
progressive - jusqu'aux étoiles -
de l'autre, incompréhensible, ensauvagé et libre.

Mais de l'eau a coulé sous la capitale...
et vous savez que rien n'est à nous
qu'ici nous sommes tous des étrangers
nous ne faisons que passer et ainsi se crée

le sentier dans la lumière qui imprégnait
l'infirmes, l'errant, le marrane, le fautif, l'orphelin.

**Ode à la nuit triste et à l'amour disparu du poète obscur
(en sept stances et un mensonge)**

*Toi qui sais en quels coins des terres envieuses
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses*

Les litanies de Satan, Charles Baudelaire

I

Tu t'es soigné
de la démence et
la douleur
du corps ensanglanté
en t'éloignant
un peu

et des lueurs des chandelles et des lueurs des néons
vieux poussiéreux misères qu'on retrouve
bien à l'heure et oui les morts - pas toi - que j'voudrais
voir aller crever ailleurs et qui trottent et qui trottent
dans ma petite chambre - cette petite chambre dont parlait Alejandra -

pour me susurrer la pensée des lâches et des commis

Mais toi tu fais un pas
et le serpent se couche et tu le saisis du ciel jusqu'en enfer
et tes ombres descendent vers la perte de contrôle
et tes mains s'élèvent vers la perte de conscience
Mais toi tu n'es plus qu'un mort - un mort? - sous ma couverture
planqué au coeur de l'assemblée des vaincus et dans la fosse
des morts pas encor vraiment morts
ça hurle
ça hurle plus fort que les très grandes meutes légendaires du passé
les dix-mille loups sont passés et

Et les dix-mille années ont consolidé le pouvoir

Tu crois pouvoir?

Tu crois pouvoir?!

II

Toi et moi savons que si ça crame si ça crame
si se prend candela comme on dit chez toi

Nous avons tout à perdre qu'il s'éteigne l'incendie
Ils ont tout à gagner à l'éteindre notre rage
Ils ont tout pour nous perdre tout pour nous éteindre

Aujourd'hui je suis l'ennemi de tes ennemis et je dis
si les meilleurs boxeurs meurent trop souvent sans mettre les gants toi

mais toi

t'as mis les gants putain
(et putain quels gants!)

III

Ton épée est enterrée et celle de Bolivar
au musée des antiquités où la subversion
ressemble à un spectacle de pantomimes
où la subversion ressemble à une boutique
de farces et attrapes

Ton épée est enterrée et toi et moi nous savons
le prix du glaive son enchantement entremêlé
de songes et de poussières et l'impossible banquet
qu'il nous promet

Mon dieu je dis quand j'ai peur mais je n'ai pas peur

Elle sentait le soufre et les excréments n'est-ce pas?
 Cette porte que tu as vue au creux de la montagne sans ciel...

pour nous qui savons regarder
l'espoir - des vaincus)

V

Une grande panthère céleste est ta voix
Un océan de sables noirs sont tes mains
comme une braise en lieu et place du coeur
et le bonheur quoi?

VI

J'aurais voulu me baigner avec toi dans le Catañapo
attirer ces chiens des rivières que nous ne domestiquions pas
les voir jouer avec la peur comme nous jouerons demain avec leurs lois
(nous les pauvres chiens les rejetons d'Argos et les descendants volés
d'Autolycos)

Et pourquoi pas
nos péchés nettoyer à l'eau
de rhum et de citron

Pour se souvenir qu'avant
dans nos mains était
et nulle part ailleurs
le temps du temple

VII

En bas il y a un ring où tout est silencieux
des squelettes enjoués tiennent les coins
on peut apprécier le rythme et le jeu des jambes
on peut apprécier les distances du corps à corps
et les pas en arrière et les pas en avant
et la garde de chacun et les feintes
les habitudes qui nous trahissent par habitude
les regards traîtres et les regards camarades

les gestes pauvres riches de leur préparation
ici la poésie se passe de nos mots
ici la poésie c'est le papillon et la guêpe
ici la poésie c'est la basse de la main gauche
ici la poésie c'est la batterie de la main droite
et ici c'est là que je voudrais te rencontrer, en enfer.

Peu comprendront...

NI PLUS NI MOINS

Chaque nuit je m'en vais
mourir où nous vivons
nos conspirations et
nos respirations fédérées
par le bruit des masses
et la rumeur des jours après minuit

Ce sont des mains pleines de nos ténèbres
adolescentes qu'un éclat d'anarchitectures
enténèbre d'un peu plus de fleurs impossibles

Et des murmures dansaient dans le ciel nocturne
que je ne regardais plus depuis longtemps

Un vieux phénix noir est passé semer des
cendres encéphaliques et des étincelles
de morts innocentes dans mes yeux

En ces nuits pleines de nuit quand je t'aime et je t'accompagne
la poussière de toutes les couleurs et la cigarette
en cachette tordue comme un conte de Valdelomar

Mais tu savais le devoir qu'on apprend des marginalités
ne léguer que ce rien et à personne qui plus est
et bonne nuit le quartier, Benito et Fernando
reposent dans la paix des histoires inachevées

Mais tu savais la peinture est une histoire
sans commencement ni fin disait l'indien
dans une histoire du bon vieux Jack
et je repeins tes yeux verts comme des
variations sur l'espoir sans commencement
ni fin

Le noir des pupilles a toujours été pour nous
un abîme
que ce vide à l'intérieur nous avons appris
à le composer de fossés et précipices
mais les cordes à mon arc ou ma potence
sont aussi nombreuses que les tiennes
et que les leurs une vraie
toile d'araignée

Le français a encor besoin qu'on lui impose avec autorité
quelques répétitions à la manière d'un Willie Colon
tes yeux tes yeux ta mort ta mort tes dents tes dents
et toutes tes dents gardiennes de tes catabases
improvisées en dedans du coeur dans ces catacombes
avant l'odeur de plomb de ces matins trop chauds
loin du ciment déchu de la tour qui refuse un
semblant de flamme et pourtant s'effrite
et refuse de s'agenouiller et pourtant s'effrite...

Nous ne sommes pas plus qu'une autre bête
Nous ne sommes pas plus qu'un autre monstre
Nous ne sommes pas moins qu'une autre vie
Nous ne sommes pas moins qu'une autre mort
Nous ne sommes pas plus qu'un autre fou
Nous ne sommes ni plus ni moins qu'un animal
dans cette cage que vous appelez humanité.

NI MAS NI MENOS

Peut-être

Le fabricant de jouets gît toujours à l'intérieur de ses jouets
j'ai compris que l'émeraude à sa bouche rejoindrait pour toujours
l'autre bout de l'ombre où nos terres sont plus brillantes

Ne sommes-nous pas la pierre la plus simple?

Qui viendra saisir le vent contenu dans ce métal qui dort paisiblement
attendant son glaive et l'ordre des tempêtes dans la prison de fer noir?

Ne suis-je pas la pierre qu'on a laissée là?

Mes noirs mots, nos ronces langagières ou la paille de nos couches introuvables
des nuits échues aux champs de flammes
n'étaient peut-être
que rêveries assombries d'un charbon mis au dernier jour

Nos plaies se fanent à des voix qu'on dit laiteuses
tes crocs satins plantés clairs dans la brume d'abandonnées toxines

Et j'ai vu des hommes pressés entrer dans un chifa
et en sortir heureux sans avoir manger chaufa...

Vous comprenez?

Le Blanc et le Noir

Pour Lautaro

Le temps est comme une enfant dans un champ de fleurs
et celle qui n'avait ni miroir ni amitié pour s'offrir la beauté
mais l'ayant offerte au monde est cueillie d'une main cruellement innocente
- que cueillir est d'une violence! -

Un soir dans une vieille cité bordant la Méditerranée
tu m'avais dit:
« J'voudrais sur ma triste tombale
un Manneken-Pis qui fera rire mes amis »

Et toutes les frondaisons des cerisiers ni changent rien
car nos tristesses ne s'en vont jamais très loin

Et les ailes agglutinées des mouches en moi dans un vol infâme
en ces enfers inavoués n'y changeront rien

Je peux encore entendre ta voix me raconter
des entraides aussi éteintes que les calamites
et des hérésies qui ont fait notre vieille et pauvre histoire

Tu rêvais d'Andalousie sous un grand ciel gris

a dit notre ami

Et nous devinons que pour mieux nous taire
en ces nuits quand nous détestions les étoiles
chlorées par ces classes célestialement bourgeoises

J'admets
que j'ai maintes fois loupé mon suicide
et c'était pas faute d'être à l'heure et la bonne heure

J'admets

que même les drogues refusent de me tuer
ni même ne consentent à m'ôter un peu un tout petit peu
de cet ambre insupportable nommée lucidité

J'admets

que j'ai tenté de négocier la destruction de mon âme
et même promis d'accepter la perpétuité des travaux
d'élagage des cieux et des temples et des antennes
comme des rêves et des cauchemars et des mensonges

Et l'enfant que j'étais te rencontra à l'ombre de ton ombre
nous parlions d'Ishtar avant le Chant des Chants
comme des pharisiens dans nos rangs
de l'évangile de Marie-Madeleine
comme du trésor au Mont-Ségur d'antan
de la verve de Geoffroy Mussard mi-angélique
comme de l'écriture mi-vernaculaire de Lorca
des lettres échangées parfois dans l'incompréhension entre
Makhno l'oragier, Malatesta le magasinier
comme d'un voyage que nous ferions un soir d'été

Et je ferme les yeux pour n'y voir que ta lueur taquine
elle fera rêver d'or égyptien je veux dire
de sable ouvrier les craintifs de ce temps millénaire
auquel tu croyais toi
la roue en dépit de l'infortune...

Et ces prophéties sous le manteau payées au prix
des contrebandes et des frontières en des jungles
en des déserts en des cimetières marins
en dépit de l'infortune...
la roue... Mais quand alors la roue?

Et moi qui n'ai jamais pu rester qu'ici
impatient sur l'autre rive et le port des incroyants

ne suis-je pas assez fort pour te suivre
moi déguisé en vieillard dans cette
brume d'impossibilité que je voudrais trancher
- non pas avec le rasoir -
mais avec ta paume comme on te l'a appris
(peut-être le vieux Gruss)

Avec cette paume qui tant de fois dans mon dos...

Mes représentations n'ont jamais été que des anges ordinaires
simple fruit d'un bricolage en nos pauvres chaumières

Mais...

J'admets
que j'ai crié imploré supplié
pour que ce monstre s'arrête monstrueusement ici
à la gare de la dernière humanité...
la dernière par toi aimée

Te restera toujours à sampler
pour ces quelques morts marchant là dehors
Lágnaetti de Sólstafir
qu'aucun empire ne nous cachera plus
nos trésors de jaspe et de nuit à tes yeux
et ce bruit dans tes vagues
et ce bruit dans tes vagues...
effraie encor leurs falaises et même l'horloge à minuit...

Pandora

Pour Lucho Sanguinetti

« Chien qui ne marche pas ne rencontrera jamais son os »
disait le prisonnier
des étoiles dans les yeux
avant que d'être fait
prisonnier

Tu ne seras pas le berger moqué par la mémoire des dieux

je lui ai répondu

« Et c'est vrai qu'la première femme avait l'esprit des voleurs
et l'tempérament d'une chienne, c'est ça? »

C'était quelque chose comme ça c'est vrai...

« M'en faut pas plus à moi pour que j'tombe amoureux... »

Elle s'appelait Pandore...

« Pandore tu dis? Et elle mord? Grrrr... »

Premier cauchemar

Enfant déjà on me prenait pour un paranoïaque
des voix des ombres et des poupées
les yeux manufacturés de ce plastique ensorcelé
à la solde des imaginaires futuristes
leurs océans de champagne
après les enfants de la grande guerre
revivant d'hologrammes sentients
et de sentences fouriéristes d'antan

mais les lunes de cocaïne
ne font plus rêver que la classe ennemie...

Il est vrai que je me retourne
souvent brusquement en pleine rue
j'entends le pas des émissaires qui
se réduisent et diminuent à l'infini
le grognement de mes frères et soeurs
et ce vieil ombilic du monde qui saigne

du sang de tant et tant de liberté...

Et je sais la poussière à l'orée des déserts
défilant comme seule nouvelle du dehors
dans ces cachots des peuples anciens
et je sais la hache de Mary Richardson
- sans doute que la femme dite de Velazquez
peignait mieux que Velazquez -
Mais la hache de Mary Richardson

était moins fasciste que la dite Mary Richardson

Chassez les riches et d'autres viendront
chassez les chefs et vous reconnaîtrez
dans vos rangs - toujours trop tard - les traîtres...

Chassez les geôliers mais que ferez-vous de leurs cages?

Et ces instruments de torture...

brodequin ou chat à neuf queues
le berceau de Judas ou l'estrapade
et tant d'infâmes objets qui sont dits
de la même terre ensanglantée que moi
où reposent ensemble la main
du décret de l'Alhambra avec

la main de la nuit la plus Obscure...

Comment se souvenir du premier sourire
d'un enfant quand la bombe disparaît
tous les sourires du monde de cet enfant?

Et mes amies mes soeurs mes camarades
vendues à Cúcuta à Puerto Carreño
de la Sainte Hélène jusqu'à Boa Vista
la mort et la folie de ces rues sans mémoire
et ces ivrognes qui dorment les trottoirs
des rides impossibles à dater
je m'arrête parfois pour écouter
les ruminations et leurs ombres
ne dormant presque jamais
les sanglots de la culpabilité et l'injustice et la justice

trois poisons demeurant toujours
quand s'en vont les autres...

Dans une main je tiens
les projections cinématographiques de mon ombre mécréante
Dans l'autre
la folie des dieux et des hommes plus contagieuse
que mes regards vers l'abîme

Ou le Prince Noir ennuyé par
ces anges qui font les tempêtes...

Et je savais les coïncidences de lectures superposées
et des dieux experts du collage impossible des nuages
avec les mots des détritrus et le hurlement des gardiens du chœur
et la première poussière dans l'oeil de la première idée
et ce dieu qu'il faudra sans cesse ressusciter
parce que nous l'avons nommé Partager

J'ai rêvé de trente oiseaux menés par une soi-disant corneille
elle était accompagnée de dix-huit corbeaux noirs et un blanc
et d'autres ermites fous ou voyous dont j'ignore le nom
Ces oiseaux avaient traversé les sept vallées
de la Haine de l'Abandon de la Ténèbre de l'Obsession
de cette Separatio dont j'ai dit par ailleurs que
la pierre encéphalique du serpent avait engendré
l'ombre de l'ombre d'une autre ombre et
les premières bribes de mon rêve d'émeraude
Enfin ils traversèrent les vallées
de l'Anéantissement et de la Surprise
je n'étais pourtant pas celui qu'ils recherchaient
et je n'avais rien à leur dire pas même

dans cette langue parlée sans aucune langue.

Enfant déjà on me prenait pour un paranoïaque...

Considérations incomplètes

N'es-tu pas la fille de la tristesse du vent de minuit
crachant des flammes aux enflammés de leurs désirs
pleuvant l'acide sur l'acidité de leur haine
tremblant les pieds de leur imagination
soufflant sur l'esprit de leur inconsistance.

Il en va de l'animale prudence envers les tempêtes de la bête humaine.

Quand rien tu ne veux
ce rien te veut...

N'as-tu pas deviné?

*La Treizième revient... C'est encor la première ;
Et c'est toujours la seule, - ou c'est le seul moment :
Car es-tu reine, ô toi? la première ou dernière?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant?...*

Gérard de Nerval, Artémis (Les Chimères)

Voilà onze ans qu'en homme mort
j'ai pris le choeur de ta petite chapelle
pour l'arène des coups de son marteau
ainsi nous savions que je revenais de ces
futurs appartenant à des dieux inconnus
et les mille coups d'avance n'étaient
que les mille morts à venir de ces dieux

Je crois qu'ils me tueront avant que je ne tire
l'arcane qui m'a toujours manquée
Aujourd'hui je dispose de la force pour te dire
que mes vies n'ont jamais souhaité aucun bonheur

Je ne débats qu'avec les mots des cracheurs de feu
et les yeux des trois têtes de l'Histoire la Bête et le Dragon
quand j'ai appris les neuf langues du reptile
quand j'ai appris les huit langues de la gardienne
quand j'ai appris les sept mensonges des anges
peut-être était-il déjà trop tard?

Comment n'allais-je pas me servir du masque du démon
que m'avaient confié nos amis morts?

Te souviens-tu de Léo dans sa baignoire les veines ouvertes?

Pourtant ce n'était qu'un dessin... dont je ne me souviens plus.

Alors je suis revenu où l'on dit qu'un égorgeur millénaire habite
où j'entends mieux qu'ailleurs les ordres des morts
où je peux déterrer cette épée qu'on dirait d'obsidienne
ici où mes frères et mes soeurs pourront faire de mes os les lettres
du dernier mythe pour en finir de leurs mensonges

Car ils me tueront
c'est certain qu'ils finiront par me tuer...

Revenant de l'horloge après minuit je sentais encore
la tendre chaleur de la balle où la lance veut achever les pauvres
et peut-être aussi les craintifs devant ces ombres...

Qu'une autolyse et qu'une comète je dois être
les temples se comptent par milliers
ainsi que les humanités
et nous devons frapper une fois pour toute l'éternité

Qu'on aille pas me chercher du côté des soleils et des vanités
car je mourrai à l'ombre des anonymes non loin des fosses
à côté du seul roi de la terre qui n'avait aucun palais
dans les bras des saintes pétroleuses et des putes

Tu sais
qu'un jour ou l'autre devait bien se pointer
un fils de pute déjà mort comme moi dans la cité

Tu sais
que je ne désire rien
ni femme ni homme ni enfant ni famille ni maison

Tu sais...
uniquement les flammes
des flammes pour aller nourrir les étoiles et le vide

Et que dire de demain quand je perdrai tout comme un pendu?

Vous n'étiez pas là et je marchais seul jusqu'aux chevilles d'Atlas...

Parviendrons-nous à faire s'effondrer
le ciel entier d'un seul coup de notre épée?

Propédeutiques pour un programme de destruction prolongée

Mettre le feu au ciel des idées
sans pour autant croire en lui
Tout n'a pas une cause
le hasard existe
et si l'âme est mortelle
je sais que ce monde respire
d'impossibles dieux qui naissent et qui meurent
d'usurpations sans cesse de la foudre et du magma.

Sonnet pour un ami qui vous emmerde

Pour Lucien

Toi qui m'as appris la beauté de ceux qui plongent
le secret insondable des dieux
qui brûlent d'offenses aux envieux
En ces temples la billett'rie s'offre un mensonge

Et si c'est ensemble à la fin de leur empire
des bicyclettes imparables iront dans nos veines
semer pour agrandir
nos océans pleins de graines

Toi tu étais tous ces masques qui démasquaient
le citoyen toujours traqué
dans les farces des mondanités balistiques

Toi qui étais comme un espion chez l'ennemi
ce roi toujours sans abris
ce royaume épris d'un clochard cataclysmique.

Que faire qu'il disait...

Ils redoutent les bombes qui pourraient tomber
ne voient-ils pas les bombes tomber?

On dit tant de bêtises...

par exemple que la plume de Rilke
n'a rien dit de l'odeur de la boue
et des fantômes chantant ensevelis
dans l'éclat des astres d'acier...

Le tremblement d'une main
quelques gouttes à peine sur la neige
vous laissent imaginer
la couleur d'un drapeau...

Bientôt je sais qu'ils viendront
frapper à la porte de ces visages
vieillis mille ans en quinze jours
réclamer l'indemnité pour le fer
qui aura tué ce temps quand le temps...

Bientôt on dira que les eaux de la ville
n'ont plus le temps de ce temps non plus
et je sais le litre de sang vaudra moins cher
et il faudrait suivre la chaleur de ce vent
courant un peu trop vite pour voir que derrière lui
s'amoncelait la croix de tous les cadavres?

Que faire si sortir c'est se faire tuer?

L'égérie de la vermine

Voilà que je viens vous conter une histoire
et peut-être un mensonge

Voilà qu'un vieux bابتou qui pue la pisse
vint nous expliquer notre travail
comme si nous écrivions pour les sordides et les pleutres
de ceux qui lisent le vieux bابتou qui pue la pisse

J'aime encore assez ces tarés et ces mythomanes
quand on est pauvre
qu'on nous prenne pour un riche
à quelque chose d'amusant...

J'aime moins cependant les frustrés de pacotille
venus avec des airs de je-sais-tout
se défendre à grand renfort de leur égo malsain

Vous ne saurez jamais plus que ces morts et ce diable
qui défrichent le chemin devant moi
suis-je un fils de pute parce qu'ils me parlent à moi? - Peut-être
Très certainement oui oui

Il est vrai que les anges habillés de nos représentations
fuiant devant ma haine et ma fureur
Il est vrai que les démons me louent et me prêtent leurs armes
attendent que je pleure une dernière fois...

Et j'ai payé pour tes cauchemars
le diable m'a dit : va me payer dans la rue
et j'y suis allé, j'ai pris les coups de trois ivrognes sous cocaïne
j'ai perdu 7 soles, j'ai fait peur à mes assaillants parce que j'ai...

Et je suis rentré tout souriant les informations fournies
de première main par le gaucher et bel intellect

Nous préparons la crucifixion de l'humanité entière
la tête en bas... mais vous savez n'est-ce pas?

Qu'un simple et pauvre poète prolétaire drogué, mal éduqué et mal nourri.
Tout est récupérable? Vraiment? Allez vous faire foutre!

Les remarques sordides et pleutres me mettent de mauvaise humeur
mais la main propre des parisiens acclimatés dans leur bureau
davantage encore...

La fuite des sentinelles

Le temps a toujours été hors de ses gonds
au vaste repère où recèlent ces poisons
froid t'amènes avec toi
les plaines de Pluton il y a les mangeurs de loups
et puis
les mangeurs d'enfants

Nous héritons de vieilles mélancolies
et des fontaines qu'on dit enchantées
ne suis-je qu'un reflet
du pauvre acier de Lune
dans une flaque à terre?

Ces sont les yeux des plus humbles jugeant vos yeux
nous vivions trois années devant la vie
après la guerre perdue d'intraduisibles ravages
nous vivions trois années devant la vie
cherchant dans les tempêtes le bruit d'un espoir

Le temps a toujours été hors de ses gonds
dans la cachette des receleurs
de poisons
Il n'y a rien que vous puissiez faire en pardon

Quand le foudre était pris de quelques rougeurs
nous ne croyions déjà plus ce mythe d'un État social
quand nous grattions la sombre peau charbonnée
nous savions et nous savions mal
des colliers à nos cous
comme bientôt la tentation du maître tirer
aux vieilles étoiles des institutions de la bataille
et du mensonge
un bon coup
un dernier bon coup.

Mougeries individualistes

Du faux principe de notre éducation
j'en connais la descendance
et la mouche qui tua
son auteur
elles n'ont plus tant à lui reprocher
disons que
les temps ont changé
Et bien pour elles
ce n'est pas si pire
la merde
s'accumulant et comme elle
la populace de son genre ailé
qui répudiait
Ophélie ou les mondanités renaissantes.

S'il n'y avait que les fantômes des idées
mais nous croisons aussi
les fantômes des fantômes
qui n'existent pourtant pas.

Qu'un colibri à la place du coeur

Pour Canserbero

Cela fait huit ans que tu es parti
je pensais à cela aujourd'hui
en notre jardin inachevé les yeux posés doucement
aux pieds de ce majestueux Pacay
en février il fera et il nous l'a dit
notre joie et notre salive
un peu plus belles qu'elles ne le sont déjà

Un colibri est venu guetter
comme moi je guettais
les floraisons à venir des réjouissances entre
deux orages

Et j'ai senti

Les battements de mon coeur vouloir se faire
les battements de ses ailes azurées légères
et ce colibri s'est changé en mon coeur
et mon coeur s'en est allé par-delà les vents

Quoi de plus beau

Qu'avoir un colibri à la place du coeur

Cela fait huit ans que tu es parti
je pensais à cela aujourd'hui
une boule à zéro quelque peu noire sur le pool du portugais
à l'orée de la Felix Solano ou ce recoin du monde que j'aimais
et je pensais encore à toi

je pensais à toi

pour à la fin chuchoter ou me taire
cet un peu moins qu'un silence...
cet un peu plus qu'un murmure...

Qu'une journée riante

Qu'une journée riante
je casse des pierres
je lis et j'écris
comme au bain
briser de la roche
n'a rien de très brillant
et pourtant...

Ma retraite je la prendrai
après mes sept dragons
tout cela m'ennuie
de la boue et du sable
toujours leur faire croire
à des mots...

Sonnet aux anges de la nuit verte ou
ANIMA NOCTIS

Quand se meure l'âme des mots
commence un chemin pour vos os
de ces vers à la rue sans bruit
et tous nos amis à la nuit

ont ficelé plus que des pages
à l'Orée des folies fleuries
avec nous, brisé ton image
de verts songes quand tout finit

T'envahissaient vaines pulsations
d'un regard de la pluie
te traduisant les vents

Tu souriais des constellations
qu'un miroir qui luit
brisé des mécréants

J'ai encore menti

J'ai encore menti...
Pardonne-moi...
Je ne dirai plus rien...
Même pas que je suis mort...
Par contre si je suis fou...
Il y a la tempête en dehors de ma tête...
Je t'en prie, sauve ta peau...
T'as encore le temps...
J'sais, t'as rien d'une Madeleine, rien d'une Salomé...
Faudra admettre que d'un côté l'ironie en devient comique...
Tu me connais comme je te connais, on ne se connaît pas, on s'est juste reconnu...
Ô j'ai vu disparaître quelquefois mon ombre et mon cœur...
Mais je n'ai rien prié que demander aux Ténèbres tout l'or de la terre pour toi...
De cet or humble...
Je ne veux rien...
Je mens...
Je veux brûler tous les démons des hommes et avec eux leurs rêves et leurs sourires...
Je peux te confesser ma cruauté et ma noirceur, tu sais cela...
Mon cœur est calciné...
Ne sait que des laves et des dernières roses imaginées dans les flammes...
Tiens ma langue ces méandres posées sur le ciel...
Voilà qui est fait...

Appendice pour Baigi, Baipu

“Le rire des Blancs leur parvenait aussi, quand ils n’en étaient pas trop éloignés : « Les Beeru rient très fort », pensaient, mécontents, les Indiens. Un être terrible était l’allié des Blancs. La puissance de ses hurlements, la fureur constante en laquelle il paraissait vivre et son acharnement à suivre la piste des Aché lorsqu’il l’avait flairée, tout cela remplissait de crainte et des hommes braves à affronter le jaguar de leur seul arc couraient comme des femmes lorsque au loin se faisaient entendre les aboiements du baigi: ainsi nommaient-ils le chien, celui-qui-est-l’animal, la violence naturelle par excellence.

Or les chiens et leurs maîtres pénétraient de plus en plus profondément dans la forêt. Jadis, le partage était à peu près net: les Beeru dans la savane, les Aché dans les bois.”

“En invoquant régulièrement la menace du baipu, les Indiens désignaient moins l’animal réel que l’accident - quel qu’il fût - qui pouvait introduire du désordre dans le flux de la vie quotidienne : le jaguar n’est que la métaphore de ce désordre.”

Pierre Clastres, Chronique des Indiens Guayaki

Baipu, le jaguar est littéralement: le-grand-animal... Baigi dans une traduction que l'on pourrait appelée aristotélicienne signifie comme le dit Pierre Clastres celui-qui-est-l'animal, une traduction dite chrétienne dirait cependant : celui-qui-est-la-bête..

Annotations pour Marlène ou l'arène des nuits:

L'opinion qui l'emporte est celle qui veut que Maria Soudaïeva ne soit qu'une simple émanation fabriquée par l'écrivain Antoine Volodine...

Éléments biographiques (par Antoine Volodine):

“Maria Soudaïeva est née en 1954 à Vladivostok, d'un père russe et d'une mère coréenne.

Dans le cadre de missions que son père géologue effectuait hors de l'URSS, elle a vécu en Corée et en Chine, mais surtout au Vietnam, où elle a passé son enfance. Elle a longtemps séjourné à Hanoï. Elle y a appris le français.

De santé fragile, souffrant de troubles psychiques, elle a souvent été hospitalisée. Les séjours en milieu psychiatrique l'ont rendue particulièrement sensible au monde de la maladie mentale, que l'on retrouve dans ses textes, associé à un monde totalitaire fantasmatique et à une réflexion sans complaisance sur le socialisme réel dans lequel elle a été élevée.

Ses études ont été contrariées par les voyages et les périodes d'hospitalisation. Après le lycée, elle a suivi un premier cycle de biologie qu'elle n'a pas terminé. Très douée en langue, elle a travaillé dans divers bureaux touristiques comme guide-interprète, en URSS et, après la disparition de l'URSS, au Vietnam.

En compagnie de son frère Ivan Soudaïev, elle a composé pendant la perestroïka des nouvelles et un roman, Un dimanche sur l'Abakan (Voskresenie na Abakanie), dont des extraits sont parus dans une revue underground d'Extrême-Orient.

Ses rapports conflictuels avec la société post-soviétique (elle n'accepte pas la perspective d'une société marchande, elle dénonce la mafia) la conduisent à fonder, avec Ivan Soudaïev, un éphémère groupe anarchiste. Au début des années 90, elle songe à s'exiler pour toujours en Asie du Sud-Est, en dépit de sa mauvaise santé et d'une situation professionnelle précaire. Puis elle revient à Vladivostok.

Elle s'est donné la mort en février 2003.

Ses manuscrits, dont certaines pages ont été écrites directement en français ou autotraduites, ont été conservés par sa famille.”

Ode à Vulcain

« à la Training day »

J'suis à la Training day d'puis
que j'sais la paie
bébé tu m'dis calmos,
avec le bidule
le briquet machin-truc

mais bébé tu m'dis
la fosse où lions et évêques
s'échangent le noir le blanc

ce distrayant journal

Bye bye

ma chérie oh
c'est l'eau du fils
qui dort

Et même l'agneau avait une ombre

mais tu sais
l'humilité

Vous saurez pas
ce que c'est de naître en bois
d'attendre le bûcher

ce roi des enfoirés appelé de mille
noms
m'a formé
et tes mômes
C'est dans ma faiblesse
que des aumônes

T'as lu la forêt des louves
tu t'es trompé de chien
c'est rien

V'là chagrin

Tu comprends donc mes douves
le chapeau du corbeau
la croix de dieu morts-sables

Et demain tu divagues
ne rimes plus que
pour les fous

Tu sais drapeau plié
moi en quatre
et ton crack
me vient plus
en pleurer
des j'ai marché ta flaque
ou un quelconque miroir

Qu'un déluge en mes yeux la petite herbe
de mon imagination inventée
comme un son dernier né et dernier

Nous nous tenions en laisse
et moi défaisant collier
au milieu de la liesse
ton premier cri bébé

Apocalypse

Onze ans que je traduis
les loups pour les moutons
revenu trahi
qu'un traducteur

on dit qu'il est bien farci
celui-là

La bagnole au rétro et plus rien en cuisine
j'ai marché tous les mètres
de Caracas à Cristobal Colon
à la voisine j'ai marché
tous tes flingues

Tu m'écris me déglingue ce
t'es l'arène ou mes faims
regard après minuit quand
tu criais la fin

Nous traduisons la nuit

et les pigeons volaient
des rois pour se piéger
des rats
d'un amour enregistré quand la toile
t'sais

Une nuit nochista que nochera la noche oscura de la oscura noche...

se traduit par une étoile

Qui s'éteint d'un volcan de mausolée

d'un automne au printemps

Et les Pierrot qui s'inventent

tes sept ans m'inventant
mon hibou qui se vante
quand Zoé dit ça joue
Un jour oui une nuit non.

Rires

Cinquième impasse
 mélancolie Bar
J'crache un mollard
 et pis j'me casse
 j'me finis aux mégots
 m'termine à la bouteille

Orpheline
 tristesse
 du billard à mille bandes
j'attends pas cinq heures:

tu m'apparus à un automne,
comme une foudre sur la photo

Pisse jaune-épaisse
 léger graffiti
 alerté par l'bruit
Un chien se dresse
 y'm'toise l'air de dire:
T'fais quoi là?
 une caisse de flics
 passe
 lente
puante derrière moi:

Tu m'apparus à un automne
 mais il suffisait de dire hiver

Et j'ai suivi tous ces éclairs,
 ce vent d'une beauté monotone

La rue est une chanson
 l'chien aussi est beau
 et ton Christ-Néon

mon incroyance
et l'Calendar-Casino
Tous beaux
qu'importe
si ce soir
 la beauté
et la déchirure ou
 la poésie
peuvent bien mourir ailleurs:

tu m'apparus à un automne
j'étais alors un peu stupide

Depuis j'attends que tu fredonnes
me sortir du cachot un peu humide

À c't'heure-là
y'a pas un bus
quoiqu'l'abribus
y t'file un toit
et même un lit
 un enclos
un plat
Et les flics repassent
mise-à-la-rue
 dérive encore

Aube
vomissures
 yeux rouges et planeur
Et peut-être
le jour enfin avant ou après la nuit:

Quoi ? j'ai suivi tous vos éclairs
qu'un vent d'une beauté monotone.

Les eaux du cimetière

Je sais que nous vivons un songe en l'infernal
texte où l'ange nous interdit toutes les heures
l'équilibre est tunnel toi un peu mon fanal
comme un tourment la signalétique dans le coeur
traversée interminable un corps vers ses mains
la creuse-chaueur d'une poêle aux faiblesses
don courage qui s'affaisse,
escarmouches pour rien

Mes cafards m'ont libéré et moustique ou dieu
l'horizon est mon premier ennemi sous-cieux
il superpose éclairs là sur mon cœur la blague
partout refait la peinture en vieux murs A.C.A.B
s' imagine croire autre chose que la veine
s' imagine piquer ailleurs que dans nos peines...

Quoi? L'horizon est un traître aux ordres du dragon.

J'ai marché sur des fleurs en chantant la clinique
j'ai poursuivi l'une après l'autre ces techniques
l'immensité une torpeur un roi fabrique
sertit ses prétentions à la fosse septique
sur ce plateau-là-bas, une main de la veille
et sur ce plateau-ci, la tête sans pareille
il n'y a plus rien enfin qu'un dormeur s'éveille
Tous les matins du monde toujours me surveillent.

Sonnets à Montenegro

Pour Miguel et Flor Montenegro

*Conquérir le droit de créer de nouvelles valeurs - c'est la plus
terrible conquête pour un esprit patient et respectueux*

Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra

1

Une jeune fée perdue du monde des siens
tomba d'amour pour un mage de l'ancestral
roi malade sans savoir surtout sans un bien
autre qu'un bruit sourd tordu et froid de l'aval

Des songes intempestifs issus d'une aurore
voilà que l'histoire commença en secret
mais la fée qui n'écouta pas voulut s'éclore
et la mort vint à nouveau frapper son sorcier

Elle devint triste et grise comme l'hiver
dans son cœur qui ne battait plus que d'un seul fer
trempé d'illusions défuntes d'une encre rouge

Telle une erreur commise une treizième fois
la fée et son mage en perdirent jusqu'à moi
un conte à peine esquissé d'un ciel qui ne bouge.

Et les quatre éléments se croisaient au soleil
la cigarette éteinte à la terre insoumise
riaient du feu d'une poésie sans éveil
fraternitaire et saugrenue devant la mise...

à sac des étoiles un peu trop vieilles oui
qu'elles disaient sans le dire à l'ancienne Mort
tout disparaît dans l'éternité qui reluit
et c'est toujours devant toi que j'ai tort

Pourquoi m'interrompre au vers de mes infamies
si tu sais que je mens et si tu sais l'ami
que je triche à la fin des cartes retirées

me revoilà devant l'horrible ville folle
à demander pardon aux oiseaux qui s'envolent
n'ai-je pas à la fin été ton éthéré?

Il était le pilier des nuages du vent
l'uniforme du destin et du bel esprit
le nord et l'horrible Lima sans un faux-semblant
la branche d'une communauté d'infinis

La forteresse des plus célestes des hommes
le courage a blessé les premiers dieux des rois
au temps des faux prophètes ton tambour fantôme
ardeur m'apaisant du silence simple foi

Chantant Jérusalem avec nous mon grand frère
il est mort celui que nous aimions depuis hier
venu en père au centre d'un dernier cénacle

Hier a deux mille ans de combat d'éternité
tu es ma voix qui renaît de l'humilité
l'acceptation d'un carrousel en simple oracle...

Fleur à jamais perdue sur les chemins du temps
corps perdu et couloirs où une pauvre croix
dialoguent avec les dieux du grand océan
un mensonge est la paix un mensonge est le choix

Qu'un archange aux ailes brisées est notre amour
et la route qui mène à toi nous ressemblait
que n'ai-je pas fait pour accéder à ta cour
mon frère communautaire à qui te conter

et l'océan se ressemble à toutes les mères
quand coulent ces larmes qui font l'aura des lunes
j'ai vu tes yeux se changer en amas de guerres

toutes salées de ce sel qui n'existe pas
toi assis devant ces eaux qui parlent aux dunes
ne sachant avec toi si tout n'est pas trépas.

La consigne était à la tolérance nue
au silence à l'humiliation des mort-nés
le père absent mais toujours ici sa tenue
voyez comment l'esprit se garde des malgrés

je savais l'échappée belle et d'abord sereine
la justice incomplète aux oraisons de Sparte
la vengeance laissée au compte de la reine
la première cartouche à l'abri qui s'écarte

Et nos cœurs comme les branches unies d'un arbre
des arabesques nous croyant plus que palabres
demain est à portée de notre main l'ami

Je sais d'anges oubliés disant les nuitées
calmes et fous chassés de leur dernier été
Sans promesse d'être un triste jour réadmis.

Une porte entrouverte à l'orée de la tombe
la discipline à l'horizon qui se succombe
cet humble secours dans le vingt-troisième psaume
et tes yeux finalement heureux dans ce baume

demain tu garderas les barreaux et miroirs
pour toi ces pauvres mots écrits tremblant un soir
d'hiver quand le courage m'abandonne encor
et dans les arcanes des fous le seul décor

je m'accrochais à ta main oubliant merci
et l'ombre des cernes d'une mère ternie
ainsi va la vie ainsi va la mort mon frère

comme un cerisier est libre aux cœurs des honnêtes
j'arrive après minuit de toutes les tempêtes
et ta folie coule en nous telle une rivière.

Des heures infinies dansent de l'impossible
m'étalant sur le couchant des soleils défunts
mon frère mon frère n'est-ce pas l'illisible
gravure des intraduisibles dans la faim

je voudrais inventer d'autres constellations
dans l'absence absente des lisières de toi
hier je m'enfuirai de dieu et puis ta nation
je tairai les traces et de tout mon effroi:

je garderai la pauvreté de Giovanni
je garderai les miracles que l'on nous nie
les uruburus de ce ciel toujours immonde

je garderai l'isolement des folles lettres
je garderai les geôles de tous nos paraîtres
et tout le soir des grillages clos sur un monde.

Ne t'ai-je promis
pour une fleur
pour toi à cette heure
ce père à jamais serait transmis?

Ne t'ai-je promis
ce fatidique
un cinq juin tragique
qu'enfin son nom te serait remis?

L'esprit est éternel
alors quand si belle
est la mémoire des vaincus

Bataille au fraternel
lui la trouvait belle
et nous n'avons que survécu...

C'est ainsi
qu'ainsi soit-il
je suis ici
qu'un servile

traduisant l'homme
dans l'usage de l'humain
donnant de la pomme
dans la langue des mains

Qu'il en soit ainsi
et toujours ainsi
l'insoluble m'amène

Si je te dis oui
c'est non qui traduit
ne sachant dire Amen...

Nuit sur la nuit

J'ai
la cruauté des lions
et l'autonomie d'un escargot

Dans une main
je sais plus bas que les corbeaux
d'infinis ptérodactyles
plus vieux que tous vos
volatiles et gourous
ridicules

J'ai
le message des foudres
à l'orée des incendies
et l'instant opportun

J'ai
mais je me répète
- c'est capital -
dit

Que pour chaque pas que je ferai
vers vos cieux imaginés
je les incendierai
et des fantômes
et des démons
s'échapperont

Que pour mieux
vous tourmenter

J'ai
la mémoire d'un chien
la cruauté des lions qui

chassèrent dans mon histoire
tous les David de l'histoire
vers la fosse
où ça hurlait

VENGEANCE

J'ai

...

Trois fois rien
quatre guenons
et un quatrième singe
à l'orée de mes rêves

Devant Héraclite
je savais jouer
et des osselets
et des billes et des billets
des planètes et des Saturnes

J'ai dit
je sais l'horloger méticuleux et précis
J'ai dit
je sais l'enfant joueur et gauche.

C'est déjà ça...

Au sujet des foudres et de la nuit

*Enlevez-moi [de] leur science
hors de la peine
et recevez-moi [auprès] de vous
hors de la science [dans la] peine,
recevez-moi auprès de vous
hors des lieux avilis et dans le créé
et saisissez(-moi)
hors des choses bonnes quoique dans la disgrâce.
Hors de la honte, recevez-moi auprès de vous avec impudence,
et hors de l'impudence, avec honte.*

Le Tonnerre, Intellect parfait - Écrits gnostiques

I

Au loin
comme un
sortant de la brousse
un enfant un chien une goule

Au loin
sortant de la foule

Au loin
j'ai pas tout compris
Au loin
au fond noir des choses

mes ombres me veulent infini

Au loin
luminescente et pierreuse
grandiloquence

Au loin
mon chemin débutait
Au loin
mon chemin finissait
qu'importe si le fiel ou le ciel

Au loin
une charogne dorée
lisait ma bonne aventure
Au loin
aux corbeaux de malfamés
aux araignées des fissures

et mon cœur voudrait s'affranchir

II

Et je disais
je n'ai jamais
voté que pour la
destruction

Alors
je t'écoute encor
et jusque dans la nuit je dis:

Vous ne savez rien de tout ça
qui ne sont pas
des peccadilles
des soupapes
des dérivations
des diables
des dieux

III

Ainsi venaient

magma et la très haute ténèbre
quand je jouais des ombres
d'un éveil encore à venir
et du dragon et la bête
ce pianiste n'était plus
et son orgue oublié

Et l'impératrice me dit
montre leur que tu n'es
d'aucun centre
d'aucun clan
d'aucune tribune
d'aucune souveraineté

Et tu sais les louves autant
que les grenouilles
tu sais des coyotes rusés
comme de la pipe et
du sourire
des singes et des équations

Et tu sais des chiens avant
l'heure à minuit des chiens
des borgnes et des rois
élus sans mérite et disent-ils
sans honte

Obéissance

L'impératrice revenait sans cesse dans mon jeu
quand je regardai ma roue le bourreau et son
oraison dans une nuit qui durait toute une vie

Que d'impiété devant l'image inventée de votre dieu
et celui qui s'agenouilla devant son adversaire
ne compreniez-vous pas mes soeurs quand

Vers l'enfer elles descendaient leurs prières aux
damnés jamais je ne tomberai pour voler plus pauvre
mes frères et mes soeurs qui savaient avant moi

Et l'honneur et le maniement de l'épée comme des
imperfections dans la gravure nous faisant croire à
l'unique méchanceté belle en l'image pourtant inchangée

Imparfaite et narquoise je tairai le nom de Lilith
que mes armées se lèvent et mes corbeaux aussi
j'ai semé le chaos jusque dans vos cieux étroits

Et la rébellion que l'on me tue ou pas a déjà tué
tous vos ancêtres et vos lois la foi et toi qui
ne croyais ni le feu ni la terre ni ses mots

Mais dont toujours ce chien dont la maîtrise
du briquet et du bidule te fascinait comme un jouet
voilà ma sœur et mon frère que je vous laisse avec tout.

Bruit

T'as écouté dehors
l'errance fait c'drôle de bruit

un son qui accélère aux conceptions
or et soufre t'as vu des lampadaires
que t'as pris pour des astres
et leur morse incendiaire
dans ce propage invisible
et les portefeuilles chez le voisin
la couleur des feuilles au tomber du soir

Intraduisibles images cramoisies d'outre-tombe.

Frère
tes tréfonds
gisent en concaves et blasphématoires
vérités creuses
magie incantatoire et crapauds
gonflés à bloc
trois heures et câblages incertains
tout à l'eau et

Dans tes poches des clopes.
Tous ces masques et un tout petit miroir.

Les données
un système-soupape opérationnel
aucune fragmentation
et sur les sonars indiens
la petite bénédiction
des foudres et des
plébéiennes bagnoles

Exploitation infinitésimal.

et des fantômes à la fin
de chaque vers et dégage
t'as regardé dehors
les humains font c'drôle de tête
quand ils t'observent d'en-haut
quand ils s'effondrent en-bas

Ils servent leurs os de l'eau du vin mais pas de pain.

Et nous, nous disons:

c'est la merde en bas et c'est la pisse et toujours pas de pain.

Simplicités

C'était ainsi rejoindre un lieu
pour instantanément en partir.
Le trajet matinal est aussi celui du soir.
Après le recommencement
quelques lignes s'en éloignent
ne sont guère plus que
la fumée noire
du temple hurlant.

Comment l'orage qui s'abat
ne rencontre-t-il pas la terre ?
S'il pointait son doigt
ne touchait-il finalement
à rien ?

La pluie s'écoule.
Emporte avec elle la terre.
On y voit la destruction.
On y voit l'union.
Demain on verra
ailleurs
nos chemins autrement.

Et les mots à la rue

T'as filé dans la meute
plus rapide qu'une chienne
comme une tête
agitée
de locataires avides
t'as disparu ailleurs

vers ce lieu impossible à revoir,

pour y cacher tes vœux
et la pluie sous tes yeux
en des eaux si froides
que le gel n'en veut pas

tu as bien sûr mouillé le plafond,

de ces effluves nouvelle
à l'orée des miroirs
et leurs oiseaux de neige

pour des fleurs sous ta peau en feu,

d'amour aux opprimés
ta rougeur au matin
le prix de quelques songes
en tes habits de cœur
un feu qui n'avait pris
et la porte à claquer

quand le reste est murmure et presque rien,

Mes frissons s'y exportent
en espoirs qui empestent
t'as revu ce tunnel où bascule
tristement
de faux-semblants virgules
et les mots à la rue.

L'arrière-boutique

L'arrière-boutique,
des couteaux
des bouquins
du papier toilette
Le rythme
des matinées sous la pluie
le reflet du poids
des mots comme suie
Des portes
fusil-mitrailleur
l'orage
une rature horizontale
Un vertige quand même
l'âme planquée
sous la semelle
L'odeur
du pétrole sur les mains
l'Histoire à la petite semaine
le recul des consciences
ou des calibres
le langage
et quelques
mots d'ordre
Un soupir
des conséquences
l'origine du papier
la devise
presque nouvelle
Le port
du recommencement
encor le port
de nouveau le port
Une rature
l'horizon

La promesse
de la douleur
chaos
canettes
Oscillations et dollars
à l'arrière-boutique
Manque toujours
quelqu'un.

Pour Valérie

I

L'homme prêt à fuir est d'une beauté indigente
comparable à brindille ou peut-être aux nuages
à ce vent dont l'étreinte annonce que des orages
sa silhouette éteinte, à la pluie insouciant
n'est qu'une errance camouflée de l'indolence:
dans les bras d'une erreur quelques fourmis
s'égarent

On dirait qu'elles s'en vont loin, d'obéissances
On dirait qu'il s'en va loin, à l'abri des phares

Est-il déjà trop tard, pour demander son nom?
Trop tard pour lui crier fais bien attention?

De port en port sur un parking par tous les pores
et pis encore, à quai de ville, à quai de fleuve,
On a beau dire passer l pont tromper la mort
finir au rhum ou au peyotl fournir des preuves,
On a beau fuir surtout beau croire enfin compter
rester aveugle à sa place, et puis inventorier,
se déplacer, faire du pognon, ou s'en défaire,
Parfaire erreur et mille fois la route amour,
l'intermittence intempérante où le mystère
ou le chemin d'où le destin ou le toujours
On a mal oublié prendre à gauche au ciel,
n'être à plus rien fidèle qu'au très noir Léthée,
de bar en bar de quai en quai de gare en gare,
à l'abri des feux en pâture aux gyrophares,
de cage en cage en bois en bois, de cieux en cieux,

de tristesse en adieu et de joie en malheur,
à la bonne heure, heure crépusculaire du bleu
Les yeux en déraison ou les yeux en suspens
de drapeau en drapeau de cachot en cachot,
de mirage en muraille en croix croassement,
de corbeau en bateau, du bateau aux corbeaux,
On a beau fuir, ils ont beau fuir, et s'envoler...

LES CORBEAUX REVIENDRONT.

LES BATEAUX REVIENDRONT.

LES MÉMOIRES REVIENDRONT.

Des idées de Platon, ô toi Jérusalem
mégapole céleste en transcendantal
d'un chinois en indien, le Big-Bang catholique
c't'industrie littéraire, alchimie pétrolière

Que devrais-je bien lui faire la mine au crayon?
De leur foi leurs chansons, de l'or ou du charbon?

II

Étrang'ment... celle qui partout m'fait des histoires
n'pipe pas un mot, seul'ment, scrute un peu dans l'noir
inspecte en d'sous du lit, dans l'bide d'araignées
et ce clown apatride en Circus planétaires
inspecte c'qui fait nuit, remue l'obscurité
l'infra-lunaire escarre ultra-méga-massive,
Mon ombre aux aguets, Ombrefolle et pis hagar,

Guettant la rive obscure avec de l'agressive
suspecte et suspectée épargnée, écartée,
tous ces pantins que l'on se refuse de voir,
La mer ma mémoire. Muses, non-sens et peur.

Elles nous lorgnent, mais des flammes, que veux-tu?

LES PAPILLONS.
TROUVER LE FEU.
ÊTRE LE FEU.
FINIR OU RECOMMENCER.
MILLE ANS. JAMAIS.

Mon ombre est bien illuminée de la semelle,
et ses prophéties hypostasiées sous calmant,
n'font pas clair mon affaire, la fuir elle aussi?

SILENCE.

À quoi tu t'attendais ma belle ombre hypocrite?
ma belle ombre enfantée, ma belle ombre anthracite?

TREMBLEMENTS.

T'sais bien qu'à v'nir ici, au tout début des choses
t'verras aucune flaque et même pas ton nom?
Rien qu'un chaos-ci
l'origine pleine à rien,

On n's'enfuit jamais loin, arrange-toi de ça.

LES MOTS.
LES DROGUES.
LES IMAGES.

D'ici-là

Pour Jean

D'ici-là, le ciel en approche
et le règne du Roi-crocodile
toujours ce coton que l'on empoche
et des nuages le sang fragile
sur-tout la montagne en seringue
et la flagellation des fleurs
du fond de ton ravin les carlingues
s'acquittent des insectes chanteurs
ailleurs, les oiseaux raillent la fée
Terre, retournée ou scarabée.

D'ici-là, pas de partance...

D'ici-là, les câbles se retendent
et la colline respire en volts
les poumons crachent ta propagande
qu'inspire le sapin sans révolte
pourquoi des grêlons envers nos plantes
des pièces de cuivre à l'abattage
des vieux rouages qui se supplantent
quand c'est enfin le dernier orage
elle a crié fort, la nuit, tempête
Hélas, rien n'écoutait l'or ma conquête.

D'ici-là, pas encore d'horizon...

D'ici-là, nos chemins se défilent
s'en aller encor vers nos demains
quelques utopies que l'on empile
chez des tiroirs sans les lendemains
hier a gardé ses vieilles sirènes

dans un intervalle des sourires
à changer les murs en cent persiennes
pour chaque sillon qui veut punir
sillons pour ceux qui sans qu'existe
L'essence oui l'incendie qui persiste!

D'ici-là, toujours rien...

D'ici-là, elles iront se refaire
des identités que dans la boue
ailleurs et à des plages horaires
différées sur quelques caribous
qu'encor traîneau du vieux Jack réchappe
sous la pluie de la mélancolie
et de ces animaux qui s'attrapent
joliment que pour rester polie
étrange araignée dans le cœur bête
Étrange sa toile accrochée nette.

D'ici-là, la nuit, le jour, et encore la nuit, ...
D'ici-là...la nuit, le jour, et encore la nuit,...
D'ici-là le nuit et encore le jour et encore la nuit
D'ici-là encore la nuit et la nuit et la nuit

Robinson

Pour Maria

Pareils aux éclats
 qui s'aiguisent en partage
Ainsi sont
 les personnes
 durcissant en terre
Au coeur des montagnes
 dans le flux des eaux,
 silencieuse noyade,
éclosion créatrice,
 De vastes images
 des chemins tellement lointains
La sueur pendue
 d'une mémoire dans le bleu
À l'heure du départ
 et du bois qui vibre
Robinson respire
 la fumée d'une luciole,
 la marée du ciel
 des algues brillantes,
En cette heure
 fébrile
 le vent ne se voit plus,
L'invisible se montre
 l'écorce du soi
Robinson demeure
 qu'un polissage éternel,
 ne cherche plus rien car on lui réclame toujours
 un peu tout et rien
 des promesses...

La sombre mixture des

conjugaisons simples ces rues dans la houle
le jargon fiévreux
Du sable inaudible
pour requins tous mourants
contemplés partout là
sur l'argile

des signes

D'une noirceur de singe
un miroir recraché
de la mer si rocheuse débris
hasardeux

Ainsi s'endort-elle,
la nuit pour un Robinson...
Dessine sur la lune la laideur de cet or
Des lois de caillasses et pétrologie indienne
Tissée d'un granite, aux

entrailles de ce monde.

Un poème pour François

Hier,
Je prenais les montagnes
pour autre chose
que des montagnes,
Les hirondelles
elles s'envolaient
avec mon jeu
la dame
ses pions
Hier,
J'étais l'hirondelle,
Avant demain
d'être le serpent,
Hier avant aujourd'hui,
Rien n'a changé
ton sourire
est une impasse
mes canines
des couteaux d'avant-hier,
Hier,
la pitié
les sacrements
Aristote
et maintenant Copernic
Lénine,
C'était déjà fini,
C'était déjà hier,
Bacon grillé
sans braise,
La science
La foi
Le Big Bang sur un panneau publicitaire
Hier
le crash d'un 747,

Demain
le crash d'un 747,
Hier
C'était pareil que demain,
Qu'aujourd'hui
tout est fini mais tout commence
Tout commence...
même pas une pendule,
Même pas une troisième mi-temps,
ni balustrade à peine
un pavillon
un drapeau
Même pas une révolution
un calendrier,
Hier,
c'était déjà demain
aujourd'hui
l'ouragan ou
Hier,
l'ouragan
aujourd'hui la nuit
Hier des grands soirs
Février la joie de mai
Octobre la colère de septembre
Mars qui sait?
Décembre la tristesse
des paysans
Demain,
Hier,
L'hiver,
aujourd'hui la foudre ici
simple soir
L'été
une terre brûlée,
Hier
au matin,
La pluie,

Le démon de la veille
pareil à lui
et même et pour François un poème.

TRACT DANS LA NUIT

Correspondances

- Que fais-tu, penché sur ce vieux puits, corde après corde, tu racles la morve de Mathusalem peut-être? Ou sur je ne sais quoi qui me semble des fossiles, ce je ne sais quoi et ce presque rien qui aura tant fait couler d'encre? Tu es fatigué pourtant n'est-ce pas ? Ton regard est las comme celui de la vieille alchimiste n'ayant, pour toute sa vie trouvé, qu'une plume de phénix qu'on dit fausse... Hé ! Mais tu m'écoutes seulement ?
- J'ai cueilli pour toi mon âme, la lumière capturée par les fleurs...
- Tu parles seul ! (Diable, me laisseras-tu en paix petit démon...)
- Mais tu ne m'écoutais pas !
- Je t'écoutais mais je ne répondais pas, et tu parlais seul oui, je vais te laisser !
- Tu es devenu fou ou folle? (Diable, non, n'est-ce pas ce que fait le monde - me tenir compagnie...)
- J'ai l'impression que tu divagues un peu, je vais bien.
Mais quel âge t'as, petite ? -...
- Marrant. -Pourquoi ?
- Pour rien. Pourtant dans le jardin, l'œil du vieux serpent...
- Partout brûle, partout tout brûle mon ami...

Ma colère me vagabonde...

Ma colère me vagabonde
comme un cri d'un Merlin
je me souviens de ton conseil
la yeuse qui bordait ce et puis
prends dans ta poche la boue
foulée par les bêtes sans quoi
tu ne parviendras pas plus bas
que ce simple puits.

L'expiration d'un chien ou d'un homme
Qu'en dire?

La cime est froide et sèche
le fond du puits chaud et doux.

Ma colère me vagabonde
comme un nu sans milieu
quand les mouches meurent
et renaissent pour mourir
un peu mieux leur tournage
Cela
quand on ne peut regarder
et la cime quand la yeuse et
le fond du puits d'un seul
et unique
regard
mais à peine
ce dernier hôtel un peu avant sa
FERMETURE.

Amarres

Que ces étoiles faiblissent
le ciel devient enfin cette arène
d'autres rivages s'immiscent
pour contenter la reine et c'est la pluie

qui nous vole,

les yeux pour les richesses

Sa majesté boussole

et puis quelques péch'resses
nous laissant sur les eaux proches
si proches
du sel et du feu
à guetter les oiseaux ou leur

retour malheureux,

Toutes ces couleurs chassées
au nom de l'horizon
Blanc et noir emmêlés
pour une belle trahison
mais où nous mène ce vent qui

murmure comme un homme,

Sifflant sur l'océan
en quête d'une dernière
pomme, un truc comm'ça...

Cet amour de mat'lot
sagesse dans l'imposture
échappée d'un tonneau

qui plus est encor
de l'étrange inculture.

Si dans les troupes du monde on trouve
quelques traînards s'extrayant encor de ces rondes
refilant faux l'étendard faux,

Ils ne sont dans les cœurs d'aucun

grade d'infanterie,

D'aucune guerre
pour l'honneur mais garde une mer
aigrie,

on les pense dans les creux
des grandes vagues dangereuses

Filant

mais presque heureux
toutes ces blagues belliqueuses

On les retrouve ici :
tressant ivres leurs aussières

S'affrontant en commis à cette grandeur

entière,

Ce dieu un peu tardif qui façonna la terre
lui dévora ses fils
accoucha de leur ère,

Qui la défigurant la fit maîtresse des cartes

dans le jeu du voyant

mais duquel on s'écarte.

L'Enfant-Monde

Tout accepter, ne rien renier...

C'est donc un hymne à la violence
tout' la terreur en quelques mots
que l'on connaisse à l'avance
le capitaine en ce bateau
on ne sait hélas où il va
si tant est qu'il aille loubard
pour le moment on ne voit pas
premier motif d'une bagarre
sur ce pont pour autant qu'il brille
l'unique fautif l'horizon
devant quoi les yeux s'écarquillent
le sel entrant non sans raison
alors des conditions cinglantes
inspirèrent aux voyageurs
du début la loi terrifiante
l'atroce refuge l'honneur:

Tout accepter, ne rien renier...

C'est la réaction différente
qui attend l'enfant sur la plage
l'inlassable vague ornemente
Annonciatrice ô naufrage
il se doit pourtant d'assumer
une mise à sac des forteresses
Tache de tout recommencer
façonne un œil pour la faiblesse
lui peut apprendre de sa douleur
la part ou chose allant au vent
S'accommoder de ces vapeurs
sainte odeur du Léviathan
nourrir ainsi la bête en proie

d'une marée d'ossements à sa porte
Immense cruauté d'un roi
La manière dont il se comporte:

Ne renie rien, accepte tout...

Qu'on aille au port et l'on verra
toute affaire prise au sérieux
l'agitation n'en finit pas
pour ces idoles nues chez eux
on y parle l'extase indienne,
du rêve trompettes nouvelles
comme un café des bohémiennes
une mouche coincée sous la semelle
tant d'hommes derrière ta folie
d'un gant poussiéreux à leur taille
ce dieu qui les aurait choisis
pour simuler des retrouvailles
c'est là un nœud emmêlant tout
la solitude qui monnaie
ce qui un jour avait son coût
est aujourd'hui comme égaré:

Acceptez tout, ne reniez rien...

En ces enfers qu'il soit compris
ne rien renier tout se permettre
que de glissements ont donc permis
à ce rubis de disparaître
la vérité de s'en aller
leur étoile se trouvant loin
par habitude les hommes marchaient
à peine sentaient-ils matin
qu'ils débordaient le firmament
de plaisirs révélés pour eux
les enterraient tout en sachant
quel abri leur offraient des pieux

ces chemins escarpés toujours
des pèlerins et leur ambition
ici le vrai s'étant fait jour
L'objet de dissimulation:

Ne rien renier, ne rien renier...

Encore que certains plus sévères,
se tenaient à la vue de tous
les yeux flamboyants de colère
et la langue néanmoins très douce
d'une figure en guerre bouffie
fabriquèrent une logique
tenant ainsi sur leur esprit
vengeance et l'ultime réplique
que puis-je bien faire de morte
et du serpent qu'ils massacrèrent
qu'encore ces océans vous portent
qu'ils vous traitent toujours en frère
j'ai trop joué parmi ce sable
pour ne pas être à son image
N'arrête effluve détestable,
qu'à l'heure des pierres d'hommage:

Tout accepter, ne rien renier...

Et finalement le malheureux
qu'aucun chasseur n'avait guidé
mieux que la lune et que le feu
vint au temple une nuit d'été
vit le sage non pas en larmes
alors caché à sa quiétude
quoique la tradition nous charme
et d'elle dépend notre attitude
Mais donc bien sautillant de joie
se saoulait de ces jeux d'enfants
autant qu'en l'orage autrefois

et s'écriait presque dément
comme appris d'une roue immonde
la coupe des dieux périssables
ce qu'il savait de l'Enfant-Monde
Le si grandiose, l'indésirable:

N'acceptez rien, ne reniez rien...

Véritable histoire du berger menteur et du loup

Pour Quidora

Un jour on m'a dit:

« La vraie histoire est celle-ci:

Un loup qui était plus taquin que les autres
s'en allait taquiner un berger un peu seul
un peu triste
un peu seul
et le loup se cachait quand le berger
criait:

Au loup, au loup!

Et on le traita de menteur.
Mais le loup était taquin
et il revint jour après jour
tant et tant qu'on le traita
le berger menteur
de menteur mille fois.
Et le berger criait tant:

Au loup, au loup!

Qu'un jour
on ne se contenta pas de le traiter:

Menteur menteur menteur

Qu'un jour
on alla pour le tuer
je veux dire
ses voisins voulurent

se débarrasser de lui
et s'en allèrent bien
déterminés
pour le tuer.

Mais le loup qui était pas loin
alla quérir toutes les têtes de sa meute
pour leur dire qu'on allait tuer le berger moqué

Et les louves et loups ont beaucoup ri
mais sont finalement venus
pour sauver le berger moqué

Les voisins furent dévorés et le berger offrit ses biens aux bêtes
ainsi que les biens de ses voisins
car ils n'en avaient plus besoin.

Ainsi le berger menteur qui fut moqué
n'était plus seul n'était plus triste
il est parti depuis
dans la forêt

Avec les louves et les loups. »

Et puis ensuite j'ai entendu:

« -Arrêter leurs mensonges avec des preuves et des vérités bien établies
prendra du temps
que nous n'avons pas.
Plus rapide c'est
fabriquer un mensonge contre le mensonge.

-Si on fabrique des mensonges contre leurs mensonges
alors, d'autres chercherons les preuves?

-Oui, pendant ce temps d'autres chercheront le loup, je veux dire
des preuves... »

Une fois, une autre encore plus intelligente a dit:

« Dans la nuit ils courent tous après ce loup
mais ce loup est blanc dans la nuit
on le voit bien
Il n'y a que lui pour se croire
Noir. »

MAGMA ou
Poiësis à deux balles

Premier avertissement: Vous ne parlez pas notre langue.

Deuxième avertissement: Vous ne voulez vouloir.

Troisième avertissement: Vous lisez des mots que nous n'écrivons pas.

Quatrième avertissement: Tout est récupérable mais nous nous vengerons quand même.

La légende disait que le treizième roi
n'avait ni sujets ni trône
plus que deux corbeaux
et plus que deux loups

La légende disait que le treizième roi
ne se mêlait qu'assez peu
du monde mensonger
adulte ou militant

La légende disait que le treizième roi
obéissait davantage à la foudre
qu'elle ne lui obéissait et qu'ailleurs
les foudres portaient le nom des couronnes

La légende disait que le treizième roi
n'avait rien fait d'autre
qu'ouvrir la porte des enfers
et les morts ont voulu juger les vivants

La légende disait que le treizième roi
se battait sans cheval noir et sans faux
des chrysanthèmes et des coquelicots
criaient pour qu'on s'écarte sur son chemin

La légende disait que le treizième roi
passait son temps à traduire les nuages
pour les rivières et les eaux qui font les dieux
pour les soupirs qui font les pierres

La légende disait que le treizième roi
n'existait pas vraiment et que son ombre
peut-être certains avaient vue disait-on
et c'est ainsi que la légende demeura...poésie.

Le temps d'y voir

En ce temps-là...

Nous étions plus secs qu'à Elée

A la queue du roi des fossiles

La gestation miraculée

D'un taxon Lazare qui concile

En ce temps-là...

Sur la branche Carbonifère

Nous étions dans la Carbonite

Des droséras en bandoulière

Prisonniers des sing's de granite

Nous étions plus que des bandits

Nous étions des rats sans royaume

natures mortes juste ici

Des qui renaissent, qu'on embaume

En ce temps-là...

Nous n'avions pas le temps d'y voir

D'y voir clair d'y voir l'éléphant

D'y voir rose y voir noir ou blanc

Le temps d'y voir...

De ces colombes au parloir

En ce temps-là...

Nos doutes avaient goût des gnôles

Nous étions au bras la Mercure

Ses rivières coulant nos geôles

À y foutre or et puis bordures,

Nous ce temps-là...

Étions coincés entre Cortez,

Et les trois corbeaux du dimanche

Étions juste une parenthèse

La carte gardée sous la manche

Nous n'étions pas les autochtones

Nous étions de grands cosmonautes

Des sauvages glacés du trône,

Séville fut froide pour nos hôtes
Par ce temps-là...
Nous n'avions pas le temps de boire
D'y boire noir d'y boire rouge
D'y boire cieux où rien ne bouge
Le temps d'y voir...
Ces lieux crachant leur désespoir

Nous ce temps-là...
Étions plus riche que la banque
Sur des corps mousseux qui rouillaient
À la loupe ne pièce manque
Nous prenions ces notes mouillées
En ce temps-là...
À la tombe Sam Peckinpah
Nous étions droïdes baveux
De ceux qu'on ne rafistol' pas
Carbonisés mais sourcilleux
Nous étions nous-même banqueroute
Le hold-up sur le Saint-Esprit
L'affiche au saloon qu'on redoute
Mulet buvant pas-vu pas-pris
En ce temps-là...
Nous n'avions pas le temps du sud
Mais l'horaire drones useless
Des dobermans usant la laisse
Des filles du sud...
C'te salop'rie l'exactitude

En ce temps-là...
On nous appelait Ferrari
Mustang et parfois Bourricot
Pareils aux indiens qataris
Nous mordillons à l'asticot
En ce temps-là...
Nos insectes s'associaient peinards
En 42 pouces millepatte

Regardaient ainsi leurs nanars
Depuis la Zambie les Carpates
Nous étions ces termites âgées
De celles ne lézardant pas
D'un livre à l'envie de brûler
Qu'une fourmi marchant au pas
En ce temps-là...
Nous n'avions pas le temps d'y croire
Croire au binaire ou le vestiaire
Pis l'temps d'y croire nos bestiaires
Le temps d'y voir...
Quoi? Pucés récitant l'histoire

En ce temps-là...
Nous descendions ivres amour
Comme bagnol's cramées trop fast
S'en vont chez une épave un jour
Sûres d'y trouver zone à cast
En ce temps-là...
Lance-pierres rayant vos mirages
Causaient de claymore sous les tanks
Quand les chiens leurs gueulaient: virage
Avant d'capter bouffe manquante
Nous étions le chagrin des mères
Quand bien couverts de leurs foulards
Nous cherchions la vengeance aux pères
Avec l'adresse à un dollar
En ce temps-là...
Nous avions pas le temps d'y voir
D'y voir sables, croire pourvu
D'y voir la table et boire à vue
Le temps d'un soir
Le temps d'y voir.

Prologue

À ceux qui sourient,
d'une arcane malléable
j'aime à vous conter
de Tiamat l'innommable
n'êtes-vous pas ravis
ou devrais-je vous fouetter?
c'est qu'à vous voir ainsi,
j'en parviens à douter.

Un roi dans son Ciel
petite fille au Chaos,
l'unique couronné
par les flux primordiaux,
Crue sacrificielle
et par aucun engendrée
et vous parlant d'elle
j'en reviens décomposé.

Mais souffle son heure
la défaite éternelle
Dieu dans sa folie
lui déchirant les ailes
Ou serrant son cœur
pour y couler la pluie
Jouant les dépeceurs,
comme un terme à sa vie.

Suites d'éternités,
 que nous délivre sa Mort
tel un amour meurtri
 se dégustant encor
serpent insensé
 sa charogne assouvie
buvant vos bénitiers,
 en ces temples rassis.

Ne voyez-vous pas
 tous ses crachats au loin
d'étoiles enivrantes
 et qu'on vous tient la main,
Vous suivez ses pas
 par des contrées brûlantes
oubliez son repas
 initiant la tourmente.

Nous vous avons conté
 hors du champs d'aberration
quel monstre a fait naître
 votre dite Création
comment il coupait
 et des Eaux et son Être
Les morceaux dont devaient,
 Terre et Ciel apparaître.

Dits tardifs de l'araignée

Aurores d'une aigreur aruspice au museau
teinte du ciel

Au ventre.

Un fanal très doux
de chasse embuissonnée
de terre âcre rendue
à ses petits.

Aube

Sauterelles
millier d'archères prises au chevet du...

Petit jour aux rats qui courent
rouille son cœur pâle et léger

Coquille et
blanc mordû.

Les plis d'une ombre aux ailes d'un coléoptère

s'amenuisent
au faîte...

La plaine sortie de l'œuf de l'ange dans la nuit-in-vantée
pas si lisse au regard des rayons au féminin

n'est plus

Nuit amie, nuis-tu mes rêves?
ne sont plus
biens ronds cibles fosses tables - noires
antre éternelle de l'étincelle à l'état de rumeur. »

Dit l'araignée - elle qui sait que tisser est plus rapide qu'écrire...

J'ai suivi...

*Celui-qui-est est indicible, nulle principauté ne l'a connu,
nulle autorité, nulle puissance subalterne, nulle créature
depuis la fondation du monde si ce n'est lui-même.*

Eugnoste codex III, Écrits gnostiques

J'ai suivi les Nous apophatiques
où les mauvais oiseaux disaient:

VIA NEGATIVA

(Ces renardeaux ont tant fouillé mes vignes
et leurs déjections sont à ce point vinées
qu'à bien les observer
on y voit la graine et la branche et la grappe!)

L'engoulement vertigineux des jeux pour les sérieux.

n'est-il point en ce lieu celui que vous cherchiez?

Diableries, diabolos et blasphèmes!

Ményanthe,
la nuit demeure plus petite que tes songes d'éternité.

Mensonges.

Il y a un dieu pour les chaumières et les samovars
mais aussi pour les petits animaux pris au piège
et les plantes qu'on laisse sans se toucher

Voici.

des brindilles pour faire vos échasses spectaculaires
le tramail du conteur des bords de mer au coeur de l'inutile
le tabarinage anachronisé de vos fautes mariées aux spectacles

Et.

déjà le bourdonnement et le foisonnement des floraisons électriques
déjà marionnette de ma marionnette qui savait sans le savoir
que les arbres moins que les hommes tentent d'attraper le vent

La dure écorce.

en l'écriture sur des serpentins de boucaniers brûlante
en l'enfant qui se plaisait dans les caves et les celliers humides
en ce navire qu'une eau a noyé de sélénites flammèches presque nues
en ce malgré l'humble soie des mots tressés depuis le sable noueux d'un
serment.

Antarès, premier chant

C'est les fous qui te chantent,
leurs maux qui t'embrasent
Chimères qui t'arparent,
parfois mêm' s'écrasent
C'est un flingue à la bonne heure,
paix qu'on déforme
Ce gamin que tu pleures,
mais pas l'uniforme...
C'est les trains
James-Younger,
c'est p't-être Souvarine,
L'ange
exterminateur
ou Conan qui urine,
La terreur de
Blanqui,
des treillis détraqués,
L'héroïne Yankee
dans les squats new-yorkais...
C'est les loups
de London,
pas les Hyènes de Walt
Dans c'te City,
dit-on,
pour si t'cherches une halte
C'est pas la fée
ni clochett' toujours pas
Einstein
Qui t'donne cet air chouette,
(ouais) un peu Eisenstein
C'est l'cargo échoué,
c'est l'diamant sous les banques
Leurs bourgeoises flippées,
du coton qui leur manque

La Saturne
et ses flasques,
pour que Pluton te rêve
Ce charbon dans
tes frasques à Mars quand il en crève...

C'est les films de Sergio,
c'est le bruit des étoiles
Bien avant les Fangios,
quand on mangeait
la poile
C'est la tristesse du ch'val,
rivière
qui cache ce pantin en cavale,
sur l'quel nos lois crachent

Cette épée là rouillait...
comm' des B qui bombardent
C'est rien
Shinkolobwe
la ballade à nos bardes
L'assassin l'emportant
sur le tarot des princes
Rumeurs,
qu'on apporte de lointaines provinces.

Burningtown

L'Est s'enflamme
que pour toi
d'antiques colonnes s'élèvent

De nouveau meurent les rois mais les morts se relèvent.

Quelque part aux confins
l'obscurité revient
c'est la loi sans les flammes
la chaleur sans lumière
Le pari d'aucune âme
ou la gueule de Cerbère

Moloch-City ou rien Burningtown nos chagrins.

Les espoirs s'en iront
comme la prochaine saison.

De joies en déraison
d'amour-désolation,

nos quelques dés pipés au zoo si las de Sion.

Moloch-City ou rien
Burningtown nom d'un chien
qu'il s'amuse sur leurs crânes
des apôtres aussi tendres
et le dragon qui ricane - pour respect le leur rendre,

Moloch-City ou bien, Burningtown nos chemins.

Se vit offrir Gomorrhe
mais préféra le Nord,

Moloch-City ou bien, Burningtown nos chemins.

C'est le rouge matador
des habits qui scintillent
pis signalent qu'en dehors
le vide nous éparpille,

Moloch-City c'est bien
Burningtown ton destin
hors du temps et la ruine
ou un fantôme en marge...

Moloch-City ou bien, Burningtown nos chemins.

L'horizon se termine
dans le noir d'une décharge,

Burningtown ton chagrin, Burningtown ton chemin.

Moloch-City c'est bien
Burningtown ton destin,

Burningtown ton chagrin, Burningtown ton chemin.
Burningtown, Burningtown, Burningtown, Burningtown!

Minuit se lève sur le monde

Que ce silence
 entre
 chaque orage est
beau
 j'écris entre deux balles
 mes camarades
s'écroulent
 et mes larmes se
confondent
 mes conjugaisons aussi
minuit se lève sur le
 le monde
l'espace au fond des
 étoiles ne suffit
 à plus rien
même les dieux s'en foutent
 la mort soigne ma vie
 inutile sur
le nuage gris au sol
 le pavé tâché de sang
minuit se lève sur le
 le monde
et les enfoirés sont de
 de sortie
mon crack
 a la couleur
 de leur soleil
éclaté
 j'entends demain
qui m'appelle
 et elle...
et elle qui n'en veut plus
 de la beauté
ou

de la renaissance
ou
de la conjonction
il faut choisir quand
minuit se lève sur un
le monde
déjà fini.

Jour de pluie

Jour de pluie je te demande
l'advenir
 si les oiseaux s'en vont
 si les loups les cigales les lagunes
 si tout meurt
même mes idées infondées
mes décompositions cadavarériques
mes maigres profits poétiques
mes pauvres innovations rythmiques
 ces mots qui ne sauvent pas
si le soleil se lasse
si mes lettres se fatiguent
si mes mystères ne sont rien
si nos lois sont des interdits
 que faire? et à quoi bon?
si ces processus sont infinis
 ces épiphanies perdues
dans les combats pensifs
des complexités secondes
et premières
 l'angelus sans eschatologie
sans son peuple
sans son peuple
Nous ou la barbarie.

On ne guérit

On ne guérit
de son enfance
Renaître avec
trois sous en poche
Vivre et mourir
de ces fragrances
Inventées de
gamins qu'on coche
Identités
toutes défaites
Pauvre petite
aspérité
Schizoïdie
mûrie des fêtes
Je rougirai
cheval d'été
Et ta jeunesse
étant jolie
Toi qui coulais
dans mes chagrins
Le bel automne
à ma folie
Toi ma sorcière
aux creux des reins...

Fin de la nuit dans le tract

Le malheur des vaincus,
un soleil sur le dos

Une épée suspendue
sur le noir de sa peau
On pénètre où la fosse
où des nuées le chaussent
mais dérive
vers en bas
quand le ciel ne brûle pas
Qu'on vous laisse ici
au-delà les yeux fondent

N'est-elle pas repartie
sentinelle pour une ronde
Et l'orée des ténèbres cherchait des vertèbres

que la lune et le feu du chasseur malheureux...

Qu'une chapelle dans les nuages

C'est un endroit perdu un lieu pour les fantômes
blanc aux lisières vues l'amour veille sans le trône
dans ces immensités on devine collines
qui sont comme piliers des contrées du sublime
s'y promène un spectre en ces chemins de brume
que pour une nuit se perdre à l'orée des lunes
sous une lueur laquelle n'assied aucune ombre
qu'en des amas de glace poussés-là par trombe
ce sont les quelques marches menant au parvis
du brouillard en marge ne vient aucune brise
tandis qu'en la chapelle s'amuse bourrasques
blizzards ou froides tempêtes iconoclastes
des portes n'ouvrant sur rien ou sinon la neige
la demeure sans roi depuis le très vieil âge
se forme dans le ciel promontoire furtif
la clarté ruisselant d'illusions fugitives.

Enfin depuis quel point retrouver l'alizé
sur quelle pierre appuyer enfin le grand arbre ?
Quel sentier nous mène au cœur des landes célestes
bordé de chrysanthèmes mensonge grotesque?

En la terre humide se couvre une présence
au parfum qui s'inhibe en l'absence des ronces
d'un regard naît pourtant tout autour du centaure
ta forêt en automne apparentes senteurs
d'armées de conifères fondues aux nuages
imitent ton nénuphar prises dans un piège
ornées en simples fleurs foule changée en croix
n'offre plus que ce tombeau aux corbeaux qui croassent.

Est-ce que tout s'évapore Océan toi l'absurde
n'a-t-on rien mis à part qui ne soit sourde étoile ?

Vieux frère

Pour Mathieu

Un jour je reviendrai pour moi.
Et la rue sera toute couverte de tes cendres.

Je pourrai même plus me vendre.
Qu'ici la mort n'appartiendra qu'à mon frère ou toi.

L'odeur d'un caniveau inexplicable
en toi je finirai tel
ce liquide
Distillé
au sein de l'espace vide.

Je marcherai sur tes eaux
ou
uniquement sur du sable.

Ce jour je reviendrai
en roi que d'une vallée
de nos désolations.

Un jour je reviendrai
pour toi mais tu ne feras
pas même attention.

Je reviendrai enfin
sans promesse et mes yeux
ne seront plus que ta poussière.

Et nous aurons fini tous les deux à la fourrière.

Je reviendrai pour toi

un jour me réchauffer
d'une contrée sans merveille.

Et je t'offrirai mon bouquet de roses.

Un jour que l'amour...
je reviendrai pour toi
qu'enfin tu ne reverras plus jamais mes chiens.

Et mes folies enterrées avec tes songes.

Antarès, second chant

Du dragon et de la fée

Qu'un règne du soufre et du plomb fondu
du boulevard en feu et des cendres
de la barricade et du pavé qu'on soulève

L'autre souffle sur le vent des plaines
pour lui donner des ailes d'ivoire
et des rêves en bourrasques noirs

Ainsi va le monde
l'un est vieux
l'autre est jeune

Mais la fée endort le dragon
le dragon enflamme la fée

Les deux vivent ensemble
leurs amours et leurs haines

Quand des ailes si différentes
se vivent
se croisent
se veulent
le bruit de leurs disputes
attire l'attention
de la terre même

Ainsi va le monde
l'un est vieux
l'autre est jeune.

Olga

Olga j'en tremble
soeur terre entière
soeur serpent
soeur bientôt

Olga
je reviendrai
des plages en bord du néant
lisière à la fenêtre de la nuit
la démagogie des astres rouillés
premier alphabet des fauves
ensauvagés mais pauvres
en la moiteur d'un jardin
de ma vie défaite

Olga
soeur lumière
soeur errance
soeur de rien

Olga
je reviendrai
les haillons en poussière nue
les pieds couverts
du sang des aurores

Olga
je reviens déjà
nous jouons nos prénoms
à la loterie biblique
et moi qui sais si peu
le nom des justes
satellites après minuit
et le nom des lunes
après Silène

Olga
et moi qui ne sais rien
que tes tendresses

par delà la nuit
et le vin du couchant
Olga
me renverse
l'antan des pleines joies
mon miroir crucifié
aux prémonitions défuntes
et les yeux du diable
 heureux
que je ne sache rien
pas même l'odeur
de ces images en moi
armées de morgue
et de légendes enfouies
comme des mensonges d'août

Olga
me traverse
les traits de tes ailes brisées
le plus bête des chiens
sait mieux que moi
le mot d'amour
de ces deux enfant

Olga
qui ne se pardonnerent pas
les plus simples choses
et les premiers baisers
quand les villages ont fermé
leurs portes comme des fleurs
d'un mois de mars.

Ambiguïté de la pierre

La mort frappe au hasard dit-on ici
mais le hasard a ses pierres choisies
qui roulent et qui vont déjà décidées
les fous s'en saisissent pour les citer

Changer la vie changer la mort au front
des luttes quotidiennes et du fond
des populaires et la société
qui fabriquent sa légende et son fait

Les plus humbles la connaissent à l'instinct
la balacent aux flics ou aux putains
je l'aime et je la déteste la pierre

Je la regarde avec la crainte née
des chiens qui m'ont parlé de ses méfaits
des sanctions et des cauchemars d'hier.

Nous...

Nous aimons la nuit...

avant le jour

nous conspirons

de jarres emplies

de myrrhe

du valium de minuit

et des secrets du nid

des forgerons

des guerriers

des sorciers

Gamins! si tu savais

ce qu'elle m'a coûté

de douleurs

ce que vous nommez

poésie

elle est belle

disent-ils

mais je ne fais qu'anticiper

la défaite des ennemis

du pouvoir

mes soeurs

mes frères

et le chien de l'anarchiste

me voyant dans les yeux

sentait la rage

monter en moi

Qu'un repos ne suffit plus

le ciel devint rouge

dans mon cauchemar

d'hier et d'avant hier

et je sais

ta pitié

ta compassion

inutile car j'échouerais

au dessous de mon
étoile presque nue
quand ma poussière
d'août criait
l'hécatombe
en des terres lointaines
et oubliées...

Sonnet de l'inutilité

L'enjeux n'a rien de précieux
c'était aussi mon arnaque
ne pas casser la baraque
péter un boulon des cieux

Revenir par quatre chemins
à soi ou ce soi-disant soi
mon destin m'échappe des mains
les quatre quartiers de la foi

Et puis merde à tout
et ce rien au bout
de l'aventure

Vois la nuit qui vient
ce monde a sa fin
plus rien ne dure.

Qui suis-je?

Qui suis-je?

presque rien

moins de mille euros

S'abat sur mon coeur

l'information son flux

sa surdose son sécuritaire

et l'entendement n'est plus

qu'un torrent de sang

répandu à l'ombre

de la croix suspectée

Qui suis-je...

presque rien

moins de mille euros

Nul besoin de l'agneau

du miracle ou

de la prière

Le chien de dieu

et les loups du diable

ont fini par s'entendre

à nouveau la colombe

du Saint-Père

est teintée de noir

l'horizon se bouge

de combine en combine

plus rien n'est beau

au midi des derniers jours

Qui suis-je?

presque rien

moins de mille euros

Un pauvre poète

sans grand talent

pour combler

le vide intérieur

et la voix forgée

du Parti
qui beugle son calcul
Qui suis-je?
presque rien
qu'un fou d'amour libre
qu'un affront suicidé
qu'un lien avec
Les premières filles
d'Hécate la sombre
Qui suis-je...
presque rien
moins de mille euros
Et la folie qui couve
des adieux à mi-chemin
de mes infrastructures qui
s'effondrent
Qui suis-je?
presque rien
le malheur infondé
le hasard d'en bas
Et moins que cela
en fin de compte
presque ce rien
et fils de si peu
que le destin
me veut trop
Qui suis-je?
presque rien
un andalou
un descendant
un descendu
qu'une arborescence
une histoire en
l'histoire incomprise et finie
d'une asservitude.

Première question à Satan

Me mentirais-tu tant, pour qu'en un seul instant
je finisse en tes bras, et ici tout en bas
vertu sans un respect, l'homme au milieu du feu
c'est de toi ton aspect, premier parmi les cieux

Roi de mes cauchemars, dieu avide au pouvoir
des enfers nées de toi, le porteur de la foi
en la bête attendue, mais comme une incertaine
le royaume tendu, à la corde des peines

Quand l'humain qui t'appelle, un ciel répond aux belles
intelligences nues, perdues et soutenues
par la rage invaincue de ces enténébrées

Pourquoi t'appelle-t-on, jamais tu ne réponds,
de ce nom de Satan, personne ne t'attend
toi qui vécus l'axe d'un monde invertébré?

Poème pour Gérard Lemaire

Voyageur infatigable
au gré des tempêtes
ses ailes tombées à terre
ses mots demeurés noirs
et l'écriture qui veille
encore et toujours
le festin des humbles
le pain sec des sans exigence
le partage des chiens des rues
l'amour a son nom
pour l'ami sincère
pour le poète prolétaire
l'ouvrier spécialisé
 en rébellions
par tous pays par tous peuples
marcheur de vents increvables
coureur d'automobiles épaves
nous nous voyons ici
par delà la mort absolue
mais dans la vie bien vivante
et ce combat des boulons et tournevis
toujours le même celui des humbles
la casserole et la poêle
la canette à la tête du pouvoir
l'impact du passé d'un passé un peu rougi
les blessures et
la terre qui bouge encor
moins que tes cahiers
hérités pour qui sait
toi l'ami
le poète
l'ouvrier spécialisé
 en rébellions
ce voyage au bout de la clarté ouvrière.

Seconde question à Satan

Vois-tu les animaux, baleines oubliées
et leurs chants balayés, par l'humain et ses mots
disparaissent les rois, remplacés par des fous
tyrans en qui tu crois, davantage qu'en nous

Ou l'erreur me guette, tu me diras peut-être
tout n'est qu'à la fête, je doute de tout l'être
bestial en moi qui sombre, en lisière des singes
si peu savants et l'ombre, á la croix pauvre linge

Tout est si terrifiant, quand ces questions me tiennent
puis comme un nœud collant, à ma gorge me viennent
premiers remords enfuis devant l'humanité

Et pourquoi tout cela, si ce n'est le nocturne
problème de ça là, ou mes cendres dans l'urne
en mon regard emplí, tant d'animalité?

Antarès, second chant

Au milieu
des néons perdus
entre ce Jésus
préfabriqué
et les premiers
complices du
premier miel
à l'orée quittée
j'erre mon frère
en attendant
demain
à ma porte sans gond
et je me sais nu
en cet instant
des fleurs empêchées
du dragon
j'attends
les nuits d'étoiles nues
dans le lit vrillé
de fantômes
moi l'asservi
moi l'inconnu
règne logique de
l'atome
et les oiseaux qui
s'en vont ailleurs
très loin de mon
chagrin
vers ce demain
ce très grand travailleur
qui tient
mon âme à la renverse
fatiguée
des rues principales

je viens
de ce pays fini
le coeur cassé
gamins d'opale
Au milieu
lumières
toutes perdues
déjà mortes.

Je n'y crois pas

J'aurais voulu te dire
les étoiles ne bougent pas
te rassurer te conter
qu'elles ne s'éteignent pas
ou pas si vite

Pourtant c'est faux
et comme à chaque fois
je me trompe
encore et encore

Et tu me dis
tout bouge amour
même notre amour
a tant bougé
qu'il tue mon étoile
et nous revoilà sur
sur le parvis sans se toucher
nous mettant des coups
d'une galaxie à l'autre
j'imagine toujours trop
J'entends ton rire ou ton cri
et le premier à la seconde
que j'ai tourné les yeux
pour ne plus voir tes yeux

Toi seule avait raison
tout bouge tout bouge
sauf l'idiot en moi
qui n'y croit pas
et tout cela qui s'en va
les années
les oiseaux
les rêves
les étoiles
et tout qui s'en va
je n'y crois pas

je n'y crois pas...

Je n'étais pas là

Je n'étais pas là
qu'un rêve m'avait
empêché
ou le premier péché
de la première bête
avant le premier dieu
Je ne savais pas ton monde
qu'une seconde d'éternité
suffisait pour le détruire
où ton regard est passé
mon chemin s'est fracassé
tel un météor
au gré de nos cascades
de pierre en pierre
d'astre en désastre
qu'un millimètre nous sépare
je sens mourir le matin
et le soir
les deux bouts de l'étoile
marchant sur nos destins
nos peuples unis
nos zéniths superposés
métissés en bord
du fol avril
d'indéterminité printanière
des sauvageonnes
ou fleurs indomptées
au milieu des parterres
de béton meublé
Et je n'étais pas là
pour te montrer mes
traverses sans prière
du côté patient
le dernier combat

la peau des arbres
l'écorce des oiseaux
mes insectes préférés
Mais je n'étais pas là...

La cinquième saison

Rien de tel

Nuit trop blanche pour être
c'est ainsi qu'on avance
par ce côté-ci du monde
empestant les guerres
Tristes Wagner
à l'appel
L'instrumentale et
quelques billets de banque
ensanglantés comme
une lune à la Saint Jean
Les calibres nous tiennent
des numéros et des lettres
pour mourir avant la mort
rien de tel
il pleuvait sur le monde
autre chose que l'attendue
et toi qui m'attendais
à quai de gare
au banc des fous
la dernière clope avant
l'envol
Cinq centimes en poche
pile ou face
rien de tel

La ville était ce volcan

La ville était ce volcan
et mille fantômes
une armée de mendiants
brandissaient des conifères
je ne dirais pas
des bâtons
puisque
ce n'était pas ça
et j'ai fait le tour
des palais
des grandes maisons
et même des murailles
mais ce n'était pas ça
et les mots n'étaient plus
les mots
mais j'y pensais
quelques nuits qu'on dit seules
comme autant de fusils braqués
dans mon dos
sans me retourner
j'allais allant avec
et la ville était ce volcan
la pluie ne pouvait plus
se nommer la pluie
que tout est lié
rien ne voulait plus rien dire
et je me taisais
la sachant qui tombe
sans pourtant
la voir
car la ville était ce volcan
les chiens étaient partis
les corbeaux aussi
mais la ville était ce volcan

je marchais implorant seul
des dieux morts avant que de naître
pour qu'un vent violent
me réponde
que tout s'en alla et bientôt
je marchais seul
on me parlait me demandant le feu
nous vivions le même rêve
mille fantômes brandissant
des mots qui n'étaient plus
des mots.

Que dire de demain...

Que dire de demain
la forêt le triton
Pauvre mare et son fond
et les premières mains
Dans la terre à défendre
toujours mes herbes folles
Les amitiés très tendres
tournées en tournesol
Apolliniennes nées
du hasard et son oeuvre
Le jour sans destinée
et mon ami couleuvre
Me dit son grand mal-être
ses premiers tremblements
Quand disparaît même l'hêtre
soeur lune année serpent
Tout s'écrit mais pour rien
frère soleil dis-moi
Toi qui sais l'aérien
du siècle et tous ces mois
Le chant des grégoriens
pourquoi tu ne larmoies
si l'alarme est lancée
Parle de ton émoi
et la nuit prononcée
Soeur lune qui es-tu?
simple fille en conquête
Première qui s'est tue
meute croisant l'émeute
Qu'auras-tu entrevu
d'autre que les mots de Goethe
L'héritage est passé
rien ne demeure ici
Rossignol trépassé

frère soleil ainsi
Me revoilà debout
indigné mais trop froid
Mais je tiens l'autre bout
et ce malgré l'effroi
Mes frères et mes soeurs
Soleil et lune, Toi
Que faire où tout m'écoeure
à part casser le toit
Laisser entrer oiseaux
lumière et libellules
Signer avec de l'eau
mon être somnambule
Et finir en chemin
sur la route exilé
Regarder les gamins
leurs jouets défiler
Je suis si peu de choses
que je dois en finir
Par la métamorphose
peut-être nous unir
En ce sentier ou l'autre
où aucune prière
Ne parvient des apôtres
en toutes nos lisières
Le grand flot calme et beau
élans camaradesques
Soigner tous mes lambeaux
loin du cauchemardesque
Et les régions flétries
de mon cerveau en laisse
D'un monde qui pétrit
jusqu'aux larmes de messes.

Je ne sais pas

Les mots de Jaufré Rudel
la bohème et le troubadour
les rythmes de Brassens
au détour de ce frêne ami
où je me repose une fois de trop
Tout me revient en mémoire
et pourtant je ne sais pas
de ce presque rien
qui tant fit couler l'encre
bleue des peines
C'est ainsi mon coeur
qui se croyait autonome
mais qui ne sait pas
et les demains du monde
ont les ailes affligées
comme des chrysanthèmes
Les "je t'aime" sur le banc
des hôpitaux psychiatriques
et de tout le reste
Je ne sais rien
ou si peu si peu
Car ce Je n'est rien
ou si peu des langues de l'étrange
des maux de Marguerite Porete
de son anéantissement
de la Belle du chant des chants
Les premières lumières de l'aube
le bout du monde
les premiers lendemains
les blondes et les plages
sur l'autre chemin
il faut bien dire
et du sommeil et du reste
que je ne sais pas.

Rouge

La légende disait que les Matériaux étaient froids et l'être penché sur l'athanor c'est ainsi qu'on cria au mensonge quand il prêcha contre vents et marées les premières couleurs du désert en l'aube qu'elles étaient d'un rouge impossible à écrire et les oiseaux aussi et les plantes et les pierres et les passions joyeuses tout était rouge.

Nuit sans rien

Qu'un pauvre vitrail, brisé à la nuit
qui n'en veut plus de son ennui
qu'un manant sans sou, sans rien qui ne puisse
refaire d'étranges complices

Que la nuit est belle, et l'aube la tue
d'une infernale affaire vêtue
d'un nu souvenir, toi te rhabillant
moi assis sur ton parvis brillant

Que la nuit est seule, à l'orée de toi
mon amour pauvre, mon amour courtois
n'est qu'un sot noyé dans la rouille

Que la nuit est chaude, en ce lieu maudit
des statues larvées, là où tout est dit
où ne passent feu et patrouilles.

D'un hiver commun

L'hiver a brûlé ses ailes multifactorielles,
quand la neige est tombée sans les anges
les lendemains sont couverts de nuits superficielles,
des néons d'infortunes dérangent:

La totalité du vent dans son tombeau de fleurs
le premier Christ après la dernière
heure, et nos mémoires sur la paille de nos peurs
finissent en mots d'ordre derrière:

Nos regards communs courroucés devant la tempête
n'ont d'autres fracas que l'abnégation de la fête
en la folle orée ensauvagée,

Ainsi vont vont les amours endoloris sous la glace
le plein soleil de brume avant qu'il ne se fracasse
sous les réverbères assiégés.

Discours du frêne

Brûlante solitude sans vraie bonté du lointain pourtant si proche et mon néant est chute puisqu'il n'est rien puisqu'il n'existe et ce frêne me dit Tes vœux privés sont trop humbles pour être entendus car tu savais en voyant mon sept et ma couleur le son de mon chagrin ma communauté du feuillage mes arabesques mes écritures mon sol et mes racines impossibles pourtant là quand ton âme nie jusqu'à mon amour ou l'ange qui voudrait s'élever quand je m'abîme sans pourquoi ni comment en tes mots insensés quoique simples dans l'imprévisibilité du texte et le problème du chant qui lisait tes poèmes pour en dire le trèfle ou l'olivier de Lorraine ou d'Andalousie toi l'innocent coupable de ton innocence la connaissance du non-connu toi le plus fou parmi les simples au sens le plus net rasé par le fruit de la fruition et l'addiction et l'addiction toujours pour ce que l'on dit indigne de louanges une amour d'automne en ces prédictions sinistres du temps qui me voyait te parler quand tu n'écoutais pas tout en me voyant sombrer mes larmes jaunes fânées à tes pieds pauvre mortel et moi plus vieux que toi te disant la vie sans la vivre planté où le hasard me fit croître et les corbeaux m'habitant m'ont dit ton nom Ange de la nuit né de la terre pour dire la fin.

De la perle et du fumier

Comment la dire quand rien ne lui veut tenir à la peau de l'eau de l'esprit et le respect des premières lois oubliées des oubliés je sais l'eau du puits mais d'abord le fumier des humbles le saisir je sais des premières lueurs avant l'aube véritable et pourquoi ces questions en toi si tu ne sais l'usine de la perle son premier baiser à la première femme si tu ne sais autant que nous sa nature impossible sa fabrication incroyable son devenir insaisissable et sa trouvaille épiée par les puissants qui ne la mérite...

Que pour cela

Vient l'augure qui ne disait que ce rien en disant de ce tout n'attendez pas qu'il vienne à vous et les quais du bout du monde ont tous fermé leurs portes aux voyageurs qui n'avaient sur eux ni passeport ni empreintes qui n'avaient sur eux pas même les mains.

Et j'ai vécu cela ce temps de l'hypocrisie se taisant quand deux discutaient et quand trois s'unissaient c'est ainsi par ici la reine des tromperies a planté son drapeau et les oiseaux sont partis vers des contrées à l'autre bout du monde mourir où l'importance des hommes n'est que l'importance des hommes.

Et j'ai vu cela que vous nommez insouciance fêter sa victoire d'airain aux creux des reins des statues froides bien trop froides pour nos bûchers d'hérésies passées puisque le dieu est aussi parti et les dieux qui voulurent venir on les refusa car ils se nommaient entre eux soeurs et frères.

Et j'ai entendu que des humains nous n'attendions plus le sursaut de l'étonnement ni les yeux qui fuyaient ni le regard incontrôlé des psychologies hagardes quand nous sommes toutes et tous en chemin vers ce port à l'autre bout de la vie et j'ai entendu le mot terrorisme appliqué à nos combats nos terres nos lumières enténébrées de leur folie et la province de l'étoile conquise par la désolation.

Et j'ai cru qu'en la force résidait l'unique consolation de la pierre et du destin et qu'en l'alchimie des modernités infinies mais défaites se trouvait la solution mais je me trompais et toujours sur mes pas derrière moi marchait mon diable de chair qui n'était pas mon ombre mais l'ombre de mon ombre.

Et j'ai vaincu mes peurs en acceptant ma liberté de ne pas être libre en acceptant la mitraille et les grenades des fous en acceptant tout en ne reniant rien de nous et ce nous qui se fait comme le poème se fait dans l'incertitude et la droiture et l'humilité mais je me suis trompé à nouveau et m'ont fui même les renards si amicaux les chiens si tendres et les chats de mes voisins.

Et j'ai appris que venait l'augure pour ne rien nous apprendre d'autre que l'échec de tous nos combats et la drogue du petit matin et celle de midi et celle du soir m'y voilà à confesser la terreur de la prison de fer et son regard vers l'intérieur me cerner d'un mourir sans paresse mais d'un mourir sans gloire non plus cet humble trajet jusqu'au port du bout du monde et peut-être peut-être enfin le dernier sur ma route sinusoïdale qui ne subsiste que pour que j'aille allant des vers en poche et les yeux tendus sur l'herbe folle teintée de gris.

Et j'ai compris mon erreur et ma vantardise devant ces dieux qui ne venaient plus ou qui venaient que pour disparaître ces enfants d'un temps encore à naître où j'ai marché en avance sans me retourner et sans comprendre l'excès de présent dans le verbe ou l'excès d'avenir dans les lettres du passé c'est ainsi que je me suis agenouillé et j'ai empilé pierre sur pierre ma vie saugrenue.

Et j'ai attendu que demain revienne à moi avec la patience de celui qui voyait les barreaux défiler et les murs bouger dans une petite cellule qui ne disait son nom que pour mieux me fuir moi et mes cahiers en retard toujours sur l'époque voilà pourquoi je n'écris plus mon nom et ne le dit qu'aux fourmis travailleuses qu'aux travailleurs ciseleurs d'étoiles et de perles qui traînent par-delà la vie qui se trouve n'être que la vie et d'ailleurs moins que ça si on l'interroge.

Et j'ai fui pour ne revenir qu'un jour d'été quand tout brûlait et ta forêt et tes songes et notre amour que j'avais tué mille fois sans pourtant y parvenir j'ai fui oui plus loin que l'horizon où tu me voyais je ne sais comment mais ce pieu que tu tirais pour faire bouger la voûte et les rois d'antan me bougeait le coeur et je revenais comme je reviens toujours en mes accalmies nées de confessions maladroites et sottes.

Et j'ai vu sur ma gauche l'inconscient de l'impératrice me guider pour qu'enfin renaisse en moi le désir fou de te revoir toi vent éteint toi néon allumé et j'ai compris la fête qui rôdait en lisière de nos terres infestées par la rouille d'hier et j'ai admis ma fenêtre sur ce presque rien de l'augure qui ne disait que cela: Vous n'êtes pas ce que vous êtes puisque vous êtes plus et rien à la fois.

J'ai vendu ce que j'avais

Ce fruit n'existait pas ou si peu
mais je le tenais dans un mouchoir

Trésor inexistant pourtant là
voici mon rêve verrouillé ici

Comme porte dans la vie
impossible de Stig Dagerman

À double tour ma vie n'a de sens
qu'au cellier où règne ton silence

Ne présumons ni de l'usine ni de l'atelier
mon établi est celui d'un carrossier

La fontaine et sa brume m'ont perdu
où la piste de mes mots se borne

J'ai vendu ce que j'avais jadis
pour une bouffée d'air prolétaire

Songe d'un cauchemar

je voudrais t'avoir à nouveau
mon âme où les dieux ont perdu,
et ne peuvent nous dire, un printemps consacré
quand je traînerai mon museau
en dehors des sentiers battus,
crier là mon délire, un fol avril créé

En dehors des désolations
où le chaos est roi de l'art
d'aimer sans frontière et sans cette douleur,
s'il est vrai nos addictions
sont pour la vie sans les dollars
je veux l'avoir prière à ton sommeil sans heure,

Il faut danser pour être heureux
qu'ils me disent en aparté,
et je n'y crois vraiment qu'en fermant mes paupières,
serais-je à ce point valeureux
que ma peur s'estompe à l'orée
de celle qui me ment, mon âme en serpillière,

Où le songe d'un cauchemar
m'a pris pour son seul horizon
j'ai donné plus que toi, mon âme insatisfaite,
pour ne plus leur parler beaux-arts,
pour y troquer ma guérison,
pour en finir du toit, me faire oiseau en fête

Elle a dit: cesse de folier
tu fais vriller jusqu'à mes cieux,
je n'ai pas écouté, puis j'ai marché tout seul
comme pour perdre mon collier,
elle me laissa sans l'adieu
pour ma tombe creuser, enfiler ce linceul

Tu as blessé un dieu mort-né,
il n'en reste plus que des cendres;
le peu d'abats-jour d'un amour éperdu,
dans ce passé tu t'es noyé
ayant vécu triste Cassandre
la fin de nos toujours, qui pour nous sont perdus...

Addendum

Qu'un diadème de plomb soudé à mon coeur
coule sur mes yeux fait d'humbles saphirs sans prix

Pleurant poussières en bordure instable du chaos
de la pierre et de ce rien qui dit pourtant même si peu

Amour si tu es l'une d'elle nommée d'un prénom
ne crois pas l'avenir d'airain de leur règne

Mon chemin est vide où les étoiles ne brillent vraiment
qu'en les sources des pauvres quand l'écume des rêves échoue à dire

J'ai marché le nuage des nageurs célestes sans mentir
aux anges artificiels qui viennent de ce plastique abondant

Et tu me disais ne dis plus rien car ils te pendront
à l'arbre que tu as choisi pour mourir d'un commun hiver

Abandonner...

Abandonner même le savoir des sages, le corps des travailleurs, l'âme, ma sotte âme et l'infini aux abords du rien qui me dit: tu es tout, alors ne sois rien.

Abandonner en soi-même ce soi, l'ego posé sur la branche de l'étoile.

Et le souci de la folie me tient attaché à l'ange de la nuit qui dit la fin de la nuit.

Je sais moins que d'autres mon être puisque je suis extérieur à lui.

Je suis si loin de ce moi que je le tiens immédiat dans mon enfance suspectée d'inexistence.

Et les mots d'Hadewijch me reviennent sans scolastique dans la douce amour des néants infondés et pourtant vivants, plus vivants que les psaumes de l'abîme en la femme et la chair.

Que ce chemin soit fou est un détail puisque la folie est ce qui sauve de la folie dans la simplicité de l'ensauvagement pauvre désœuvré du songe d'un cauchemar condamné d'hérésie pour sa joie de ne rien connaître de cet infini.

Je ne suis d'aucune université, d'aucune édition, d'aucune revue.

Ma rédemption ne viendra pas par cet horizon las qui demain seul me verra pour me recevoir heureux de me savoir toujours si lointain de sa main.

Je suis fautif devant mon innocence, ma mort était une fleur piétinée par hasard et je n'avais demandé que les enfers d'Eurydice sa musique sa douce voix sa première lueur dans ses yeux nés au monde pur sans dieux sans âmes qui ne soient dîtes.

Question à ton reflet

Ne suis-je pas ton reflet
 quand je dis que tu es dieu?
Son écho inséminé
 en l'innocence du vieux
Psaume en toi perdu pour nous
 puisqu'il naît de ces contrées
Où la lumière renoue
 la nuit du jour sans péché
Je suis sans chemin vers toi
 mon âme éteinte en ce bout
Des premiers doutes courtois
 et brutes à la fois, bouent
Mes eaux féminines nues
 je sais ces choses insensées
Moi le pauvre détenu
 que tu nommais comme on sait
Obsession, forgeron proche
 de la pierre qui me tringle
Légende, aube de la broche
 frère soleil qui me cingle

Abandonner...

Abandonner même le savoir des sages, le corps des travailleurs, l'âme, ma sotte âme et l'infini aux abords du rien qui me dit: tu es tout, alors ne sois rien.

Abandonner en soi-même ce soi, l'ego posé sur la branche de l'étoile.

Et le souci de la folie me tient attaché à l'ange de la nuit qui dit la fin de la nuit.

Je sais moins que d'autres mon être puisque je suis extérieur à lui.

Je suis si loin de ce moi que je le tiens immédiat dans mon enfance suspectée d'inexistence.

Et les mots d'Hadewijch me reviennent sans scolastique dans la douce amour des néants infondés et pourtant vivants, plus vivants que les psaumes de l'abîme en la femme et la chair.

Que ce chemin soit fou est un détail puisque la folie est ce qui sauve de la folie dans la simplicité de l'ensauvagement pauvre désœuvré du songe d'un cauchemar condamné d'hérésie pour sa joie de ne rien connaître de cet infini.

Je ne suis d'aucune université, d'aucune édition, d'aucune revue.

Ma rédemption ne viendra pas par cet horizon las qui demain seul me verra pour me recevoir heureux de me savoir toujours si lointain de sa main.

Je suis fautif devant mon innocence, ma mort était une fleur piétinée par hasard et je n'avais demandé que les enfers d'Eurydice sa musique sa douce voix sa première lueur dans ses yeux nés au monde pur sans dieux sans âmes qui ne soient dîtes.

Pupille sombrée

Ces mots ne comptent pas pour la nuit qui dit les dernières vagues intégrales avant l'indéterminité de cette mer en moi et bien évidemment je mens puisque le royaume défunt de ce roi qui n'en était pas un me démange et bien sûr je n'accepte pas la belle qui me disait de lire cet ange de la liberté je veux dire le bois à Midi et tout ce qu'elle m'accorda un jour chaud comme l'élixir de la reine de la non-sagesse mais je veux dire cet ange de la liberté au féminin baladé dans mon verbe injuste puisque ces qualités qui la disent ne sont pas de ce langage et ce langage n'est pas de cet ange par ces temps de puissances en puissances mais que redire de toi Grand Vent du Sud quand tu rêvais d'Andalousie toi l'exilé de la Cité ô femmes ô mots ô très haute souffrance et la première rime après le premier chant et la deuxième eau très doucement pénétrée par ta lumière puisque je veux dire toi l'ange de la liberté morte entre les mortes.

Mauvais sang

Le mauvais sang rouge et noir de ton pays me vient buvant à la source
communeuse de mon chagrin d'un marbre rebelle vivant du mauvais dieu qui
fait trembler la terre au regard éternellement satisfait de son oeuvre dansant
souriant d'un royaume d'histoires passées tapissant d'images de mages et de
licornes et de tombes et de vierges les grandes amours d'antan revenues
enceintes de ma non-liberté.

Sonnet de la tristesse

Je suis demeuré dans la nuit
rouge et jaune sont là sans moi
temps resté loin de mon émoi
puisque l'aurore a fui l'ennui

C'est en ce bois sombre que vivent
et ma lanterne et ma boussole
n'éclairant plus ma soif du sol
ne trouvant route aux eaux vives

Qu'un animal blessé au mur
des lamentations sans armure
au son des peines savourées

La tristesse en ce monde acteur
me vient de l'horreur des tracteurs
d'étoiles toujours labourées...

Sonnet de la question

Trois pas suffi pour te comprendre
triste toi ta lune au masculin
devant à tout prix tout désapprendre
avant les simples l'or vitulin

Tes fautes et ton chagrin dans l'eau
blanche des calcinations hâtives
en l'écume de cendre à l'îlot
incandescent qui me fit native

En tes mots impossible à revivre
de ta souffrance comme une vouivre
ta sublimation toute échouée

Toi qui bâtis ton propre bastion
face à ta flamme vint ma question
quelle assise en toi a succombé?

Fin de la cinquième saison

Nous étions fous de voir ainsi le chemin se rétrécir à la vue des dieux que nous ne priions pas tant la prière en publique est chose insensiblement froide tant son insaisissabilité me brûlait les os que j'en étais devenu phénix sans renaissance.

Nous étions fous de croire en tout cela qui n'existait pourtant pas que pour exister.

Entre le marbre et les fleurs les derniers mots - les plus amers dit-on - je fermais les yeux pour entendre ta voix me dire la fin de la cinquième saison et le début incandescent de la sixième mais je savais les vautours et les tigres disparaissant à vue d'oeil comme la neige fond trop vite en ces temps qui ne disaient plus le beau que par la laideur du milieu et la voie qui n'avait d'autre raison première que la fin du jour aimé.

Nous étions fous de savoir cela sans le savoir vraiment quand nous entendions les souvenirs des complicités après la lutte et le combat contre la tour des archers postés en meurtrière et leurs traits ne tuant que les choisis par le hasard je savais que la mort est belle uniquement pour quelques vivants qui sont devenus plus fous que nous.

Nous étions fous d'y avoir la drogue des petits lendemains qui ne disent rien qu'un regard entre des yeux ne disant rien non plus et cet ange au sol de mes lamentations sans heaume héraldique pour couvrir son visage affreux toi Justice toi Vindict toi Vengeance et le soir me venait pour me saisir entre ces bras si énormes que je les confondais avec le ciel qui n'existe hélas pas non plus.

Nous étions fous...